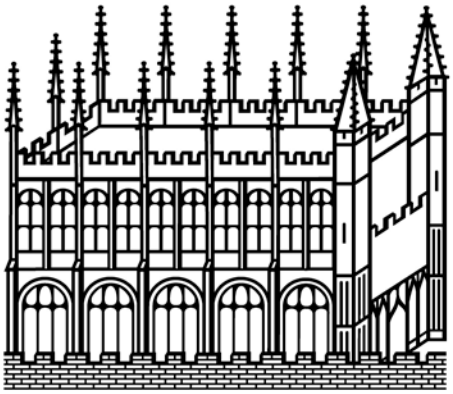


Bodleian Libraries

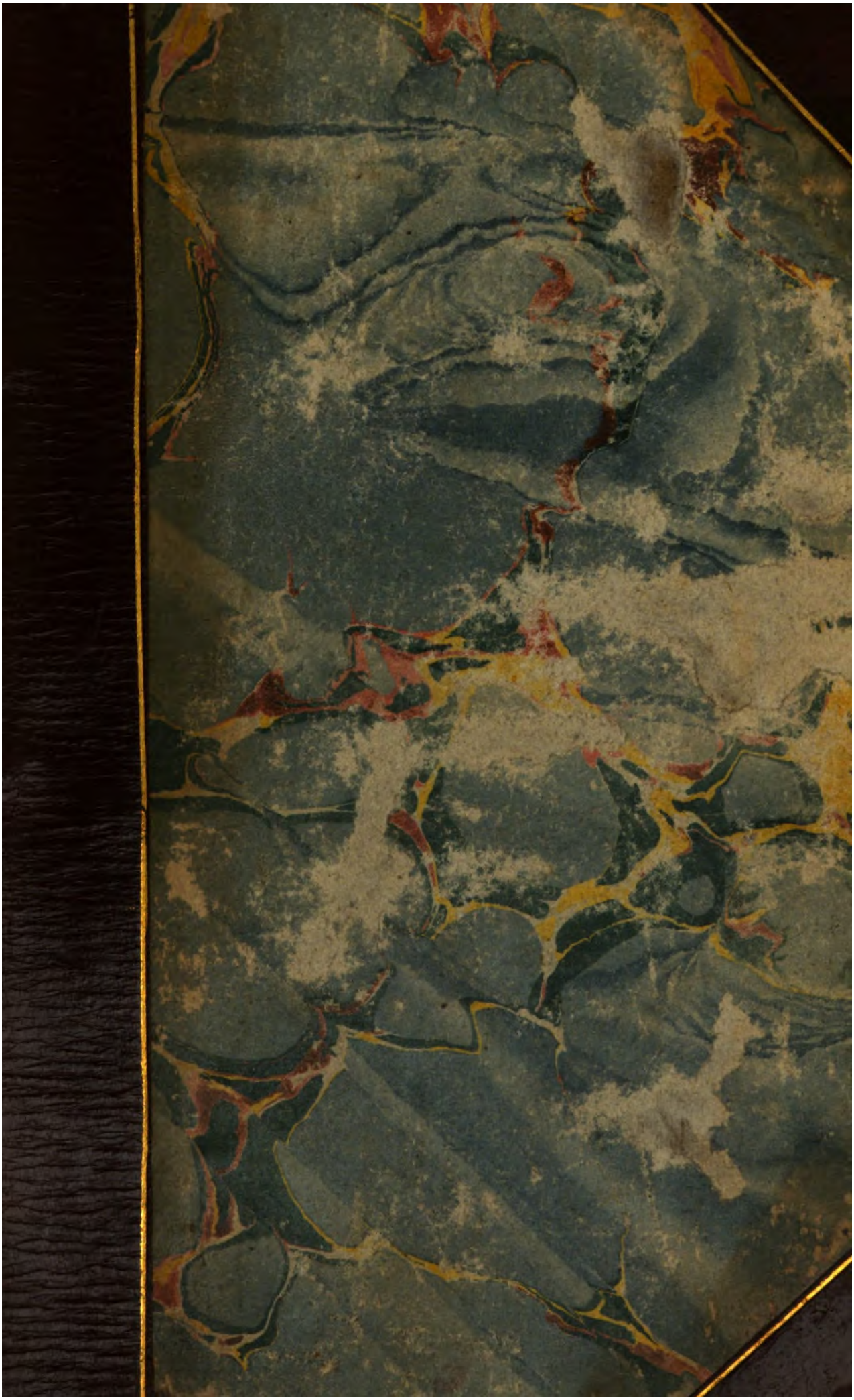
UNIVERSITY OF OXFORD

This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks

This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.



D.4 4 vols in 2
10/-

~~NS. 2 cc. 18~~

TAYLOR INSTITUTION

DOMINUS ILLUMINATIO MEA

Vet. Fr III A. 243

IMPRIMERIE ET FONDERIE DE A. PINARD,

QUAI VOLTAIRE, 15.

CONTES

NOUVEAUX

PAR

M. Jules Janin.

TOME PREMIER.

LES LIBRAIRES-ÉDITEURS :

ALEXANDRE MESNIER. — ALPHONSE LEVAVASSEUR.

23, rue Louis-le-Grand. 9, rue Choiseul.

à Paris.

1833.

TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
10 DEC 1956
OF
LIBRARY

Préface.

Voici de nouveaux contes ; encore des contes, et toujours ! Cela vous fatigue peut-être ? et moi, donc ! Mais moi, je suis arrivé à cet instant de la vie lit-

téraire où l'écrivain qui se ressent quelque chose là, comme André Chénier, se hâte d'en finir avec les essais de sa jeunesse, pour entrer, s'il se peut, dans un ordre d'idées tout nouveau et plus élevé. Dans la vie de tout homme qui écrit, et qui est écouté par mille à douze cents lecteurs, tout autant, et c'est une gloire que j'envie, il y a un instant critique, qu'on pourrait facilement appeler: *œuvres complètes*, maladie toute moderne et que je divise en deux périodes d'un égal danger.

La première période de cette maladie, qu'un auteur appelle : *Ses Œuvres*, lui venait autrefois à l'âge de l'Institut, ce qui ne veut pas dire à l'âge de raison. Quand notre homme avait comblé la mesure de gloire qu'il s'était promise, une grande et large mesure toujours, qu'il faisait aussi comble qu'il voulait, notre homme n'ayant plus à songer à autre chose, pensait alors à la postérité : la postérité devenait son idée dominante. Une fois qu'il avait épuisé toutes les idées de sa tête, drames, opéras, opéras co-

miques, vaudevilles, dissertation, quoi encore? il ramassait toutes les rognures de son esprit, entassées avec le soin le plus minutieux dans son coffre-fort littéraire, meuble innocent et sacré de sa vie domestique; il arrangeait tout cela, il compilait tout cela. Il remontait aussi haut qu'il pouvait s'en souvenir dans sa vie pensante et écrivante. Il retrouvait par hasard son premier prix de l'Académie de Lyon, de Dijon ou autre lieu, son premier bouquet à Chloris, ses vers latins, datés du collége, ses

lettres d'amour les plus compliquées, études faites d'après Voiture ou Voisenon. Il retrouvait tout cela, le pauvre homme ! Puis, de ces œuvres fugitives, moins fugitives que le titre, titre menteur et modeste, il allait à ses ouvrages sérieux, à ses tragédies par exemple, à ses comédies en cinq actes, jouées trois fois; et à ces malheureuses comédies ou tragédies, il avait toujours des variantes à ajouter, des tirades entières à refaire, des explications à donner. Il prenait tant de mal et tant de souci de son œu-

vre ! Puis, enfin, il publiait tout cela, promettant de ne plus rien écrire, dans un discours préliminaire qu'il écrivait avec beaucoup moins de tremblement et de remords que je ne fais, moi, votre pauvre et frivole conteur, en écrivant cette préface, hélas !

Telle était autrefois la maladie, maladie incurable, appelée *OEuvres complètes*. Nous avons dû à cette maladie étrange une véritable carrière de craie blanche et incolore comme celle qui tombe chaque matin de la pantoufle d'un goutteux : c'était à

peu près le même produit inconcevable, inexpliqué, inutile, nauséabond. La maladie *OEuvres complètes*, très connue dans le siècle passé, a été contagieuse dans le nôtre. Je fais grâce ici aux martyrs de cette triste épidémie en ne les nommant pas ici : je les ai nommés si souvent !

Dieu me préserve d'être atteint, moi qui parle, d'un mal pareil sur la fin de mes jours ! Dieu me préserve de cette goutte formidable qui produit de pareils résultats au milieu de pareilles douleurs ! Passe encore d'avoir été

atteint de l'autre espèce d'*OEuvres complètes*, maladie bénigne comparée à la maladie mère, véritable cholérine à côté du choléra littéraire, ce mal terrible auquel on n'a pas trouvé de remède jusqu'à ce jour.

Je dis donc que dans la vie de tout homme qui se sent, ou plutôt à qui l'on sent quelques lecteurs, il se rencontre souvent un moment de résolution énergique que prend l'auteur de se renouveler tout-à-fait et de faire maison nette dans le logis préparé pour cette folle si changeante, si

capricieuse et si aimée qu'on appelle l'imagination. La résolution est dure et elle coûte à prendre. Comment faire pour chasser la folle du logis de chez elle, où elle a pris ses coudées franches ? Comment la mettre à la porte? C'est bien difficile, savez-vous, à présent qu'elle a élevé tous ses petits et qu'ils montrent tous les dents en aboyant plus haut que leur mère ? Comment dire à cette pauvre jeune folle, qui vous a donné ses vingt-cinq ans, qui s'est donnée à vous corps et ame : Va-t'en! ta figure me déplaît ! *Displicuit*

nasus tuus, comme dit Juvénal : cela est difficile et dur. L'imagination tient encore tant de place dans la vie d'un homme mûr ! Il est encore si faible devant ces vieilles rêveries si aimées, si fêtées, compagnes chéries et mystérieuses de son joyeux printemps, bonnes fées assises à son foyer domestique en hiver, haletantes avec lui dans les guérets de l'été, et bondissantes sous le pampre doré de l'automne ! Il est dur de dire le dernier adieu à ces bonnes sœurs et de les baiser sur le front une dernière fois

pour ne plus les revoir jamais ! Mais enfin il le faut ; l'âge arrive, l'âge sérieux, repoussant de ses mains plus nerveuses et de son regard plus sévère le blond printemps, bel enfant à l'œil bleu. Adieu donc, mes belles et dernières années ! adieu, mon âge poétique ! adieu ! adieu ! adieu ! Replions bagage, mon ami, va-t'en sur la grande route, où tu pourras, le sac sur le dos.

Or le sac sur le dos de la jeunesse poétique, ce sont les premières œuvres du jeune homme; ce sont ses œuvres complètes de

vingt-sept ans, c'est le résumé très diffus de ses premières ébauches. Les voilà toutes, prenez-les, choisissez ! Furetez dans ses œuvres éparses, y cherchant un germe de pensée, moins que cela, un rêve, un souvenir, quelques uns de ces parfums timides qui s'exhalent d'une lettre d'amour ! Si donc j'ai commencé par juger sévèrement la maladie des *Œuvres complètes* pour le vieillard, cette espèce de testament littéraire sans héritiers directs ni indirects, qui n'est ouvert par personne,

parce que personne n'a d'intérêt à l'ouvrir, je vous demande grâce, en revanche, pour les *OEuvres complètes* du jeune homme, pour cette espèce de contrefaçon, bonne enfante d'une fantaisie qui ressemble à un ridicule. Pardonnez-la-moi donc, cette innocente fantaisie! laissez-moi sur le dos ce pauvre bagage! Si le jeune homme vous fait ses œuvres complètes, cela est tout gain pour lui et pour vous; lui et vous, vous êtes sûrs que le vieillard ne fera pas les siennes !

J'avais besoin de vous faire mes excuses, à vous tous, lecteurs, qui êtes toujours les mêmes ; à vous qui êtes fidèles, à vous qui m'aimez autant que je vous aime ! J'avais besoin de vous expliquer le pompeux prospectus que vous avez lu cet automne : *Œuvres complètes de Jules Janin.* Ceux qui ont pris au sérieux cette annonce, ceux-là s'en sont irrités contre moi comme on s'irrite contre une vanité mesquine ; ceux-là ont été injustes et cruels. Loin que ce fût de ma part œuvre com-

plète de vanité, c'était là œuvre complète de modestie. Quelle plus grande modestie que de dire adieu, et devant tous, à sa jeunesse, à son inspiration, à sa rêverie, à ses vingt-sept ans, à tout ce qu'on a été jusqu'alors, sans savoir ce qu'on sera dans la suite, à supposer qu'on sera quelque chose? Je n'ai pas fait autre chose, en vérité.

Ces quatre derniers volumes que j'ai publiés, et ceux que je publie en ce jour, (style d'OEuvres Complètes) représentent en effet, et complétement, le pre-

mier essor de ma pensée, s'il y a pensée. Et, puisque nous en sommes à ce sujet, voulez-vous qu'à la place d'un conte, que je ferais peut-être fort mal, je vous écrive le récit exact de ma vie littéraire? Voulez-vous, s'il n'y a pas trop d'orgueil à moi, que je vous parle de moi, pauvre homme! et que je vous dise comment je suis parvenu à avoir fait tant de volumes imprimés, et à vous avoir pour amis et compagnons fidèles, vous qui me lisez les yeux ouverts; et comment il est arrivé que, sans invention, sans

création, sans un esprit supérieur, sans un style très correct, sans rien revoir, je me suis fait un nom assez sonore pour n'avoir pas été écrasé tout à fait sous ce gros mot : *OEuvres complètes?* Allons! je vais vous le dire. Aussi bien cela me fera un conte de moins et une préface de plus. Donc, je commence :

Il m'est arrivé ce qui est arrivé à tous les hommes de lettres des temps présens et des temps passés : je suis entré dans la vie lit-

téraire sans le savoir et sans le vouloir. J'ai été écrivain à mon insu, par nécessité, comme tout le monde. Rien ne ressemble à mes commencemens comme ces histoires du café Procope au dix-huitième siècle ; seulement, je n'allais pas au café Procope, et, cela pour de bonnes raisons.

Je me souviendrai toute ma vie du jour où je dis adieu à ma mère pour ne plus la revoir. Nous nous étions levés bon matin ce jour-là, car nous devions aller rejoindre à quatre grandes lieues de traverse la méchante

voiture publique par laquelle je devais partir, de l'autre côté du Rhône. La chambre de ma mère donnait justement sur le grand fleuve. On l'entendait mugir et gronder, on le voyait, à travers les rideaux, scintiller comme une flamme ; cette petite maison paternelle, sur les bords de l'eau, était toute retentissante, elle appartenait au Rhône tout entière ; c'était son bien, son domaine. En été, il enlevait les fruits et les légumes du jardin ; en hiver, il prenait ses ébats au rez-de-chaussée, il dansait au salon, il

s'asséyait à la table de la cuisine; nous étions faits à ses visites; c'était notre hôte forcé, comme au temps de l'invasion; seulement, pour nous, l'invasion du Rhône revenait tous les ans.

Ce jour-là, je vous dis que le Rhône était bien grondeur, il battait le pied de la maison, frappant déjà à la porte et demandant à haute voix à y entrer : moi, sur le point de partir, je me précipitai dans les bras de ma mère, qui était déjà malade de la maladie dont elle est morte, pauvre mère! Elle me tendit les bras avec des

larmes et des sanglots, pauvre mère! Ma mère était belle ; et partout à Condrieu, où elle était née, quand Condrieu était une ville animée et joyeuse, livrée aux doubles fêtes de la navigation et de la vendange, on citait ma mère pour la fraîcheur de ses joues, la blancheur de ses mains et la beauté de ses bras. Je ne l'avais jamais vue pleurer que ce jour-là ; car c'était une femme heureuse naturellement et d'un caractère élevé et fort qui ne s'étonnait guère des petits malheurs qui s'élèvent dans tous les ména-

ges. Ces larmes silencieuses qui baignèrent mon visage tout à coup, me firent beaucoup pleurer quand je fus loin de sa vue ; mais tant que je fus près de son lit je me contins : je l'aurais fait trop pleurer si j'avais, moi aussi, pleuré.

J'étais donc assis sur son lit, sans mot dire. Elle ne me dit rien non plus, me prenant la main et m'embrassant, essuyant ses larmes pour pleurer encore. Jusqu'à ce jour, quand nous ne nous étions séparés que pour quelques lieues et quelques mois, elle n'avait cessé

me faire mille recommandations toutes remplies de sa sollicitude maternelle ; à présent que j'allais à Paris, à présent que je lui étais enlevé, ma pauvre mère n'avait rien à me dire ; je n'étais plus à elle, elle n'était plus à moi ; elle n'avait plus que des larmes et non plus des conseils à me donner. A présent que je me souviens de cette douleur muette, il me semble que je n'ai jamais eu tant de douleur.

Ma mère n'était pas la seule mère qu'il me fallût quitter en quittant ma petite ville ; j'avais

une autre mère, qui m'était bien chère aussi : c'était ma grand'-tante. Voilà une femme ! du courage, du cœur, de l'ame, toutes les vertus fortes ; une femme éprouvée. Elle m'avait adopté tout enfant, un jour qu'en revenant de l'île de Corse, comme nous revenons de Saint-Cloud, elle m'avait rencontré dans le jardin et que j'avais couru au devant d'elle, la tirant à moi comme si je m'étais douté de tout le bien qu'elle me ferait. Elle m'aimait encore plus que ne m'aimait ma mère ou du moins tout autrement.

Elle me passait aveuglément toutes mes fantaisies, tous mes caprices, elle était mon esclave, attentive, patiente, soumise, toujours prête à tout souffrir de moi: à l'heure qu'il est, à quatre-vingt-seize ans passés, elle est encore là à côté de mon cabinet, prêtant machinalement l'oreille à mes exclamations entrecoupées et au bruit de ma plume qui court sur le papier, s'extasiant à l'avance sur les belles choses que j'écris.

Je ne fis pas mes adieux à ma tante, par la raison que ma tante était partie depuis huit jours on

ne savait où, pour ne pas recevoir mes adieux.

Hélas ! c'est une belle chose que l'enfance ! comme elle est chérie, protégée, respectée, respectable ! que d'existences diverses se groupent autour d'un enfant, et combien de cœurs s'occupent de lui ! L'enfant fait-il un pas ? toute une famille marche avec lui ; s'il tombe on le relève s'il hésite on l'encourage, c'est à qui lui donnera ce qu'il a de meilleur et de plus beau ; c'est à qui se dépouillera pour le vêtir ! Lui, cependant, insouciant et ri-

caneur, il marche comme si tous ces bienfaits lui étaient dus. Pauvre enfant !

J'allais donc sur la route, cahoté dans une mauvaise voiture, regardant avec admiration tout ce qui se passait dans le chemin, avide de tout voir, prêtant l'oreille à tout ce qui se disait, admirant tout sur oui-dire. Oh ! c'est un noble sujet d'émulation à quinze ans, la conversation d'un commis-voyageur, le récit belliqueux d'un militaire, le sourire agaçant d'une femme sur le retour, le hennissement des chevaux et les

jurons affreux du postillon !

Cela se passait en pleine Restauration. La diligence qui me prit à Lyon, au sortir des pataches de Vienne, se ressentait, pour la composition, des étranges élémens de cette singulière époque. Il y avait avec moi, dans la même voiture, une femme entretenue de Paris, belle encore, femme tout à fait de l'Empire, qui se ressouvenait avec transport des fêtes du couronnement et du sacre, et qui savait par cœur la naissance du roi de Rome; il y avait un solliciteur de province, pâle et

efflanqué coureur de bureaux de poste ou de loterie, homme bien pensant et décoré de la décoration du Lys; il y avait un noble, un marquis, ma foi ! poudré à blanc et porteur d'une queue très mince et d'une figure très méprisante; il y avait un chanteur italien qui mangeait des œufs crus à chaque repas pour conserver sa voix. Cet homme, le premier artiste de théâtre que j'eusse vu de près et auquel j'eusse jamais parlé, avait fait sur moi une impression très profonde. Je vois encore une large verrue

qu'il avait sur la joue gauche, j'entends encore sa formidable voix que je trouvais très belle, et avec laquelle il nous payait au dessert des œufs crus qu'il avait avalés pendant le dîner. Cet homme, ce chanteur italien, ma première admiration, ou, si vous aimez mieux, ma première illusion dramatique, c'était Proféti, le même qui a joué pendant neuf ans la statue du commandeur dans *Don Giovanni,* au théâtre Favart.

Pour compléter ce curieux assemblage, il aurait fallu voir au

dessus de nos têtes, sur l'impériale de la voiture, deux militaires de tournure et de visage très différens: l'un en habit noir, à moustaches noires, sans décorations, à l'œil triste, à l'air pauvre, mécontent caché, malheureux au dedans, n'avait pas tellement nétoyé sa chaussure qu'on ne pût au besoin y retrouver un peu du sable de la Loire; l'autre, véritable athlète sans proportion, colosse tout fait pour être à la tête d'une procession de paroisse ou d'une compagnie de tambours, n'était rien moins qu'un de ces grands soldats

de luxe que Louis XVIII avait rétablis dans son antichambre, comme il avait replacé une maîtresse et un confesseur dans son alcôve : c'était un vrai Cent-suisses; en un mot, son compagnon de l'impériale ne prenait même pas la peine de le mépriser.

Nous voyageâmes ainsi au milieu d'une conversation à mille couleurs. On parlait beaucoup de choses bien différentes, et que moi, pauvre enfant, je confondais tout à fait dans ma cervelle. On parlait surtout de deux hommes que vous serez bien éton-

né de rencontrer ensemble, Napoléon et M. Scribe. Qui m'eût dit, à moi, que je devais tant parler de M. Scribe un jour?

Arrivés à Paris, chacun se sépara pour aller à sa destination : le Cent-suisses aux Tuileries, le colonel à demi-solde dans les décombres de *l'Hôtel des Braves*, le solliciteur je ne sais où, Proféti pour devenir le plus excellent joueur de statues que nous ayons vu au théâtre Italien.

Tous ces gens-là étaient tellement préoccupés d'eux-mêmes, que personne ne prit la peine

de faire attention à moi qui leur disais adieu et qui étais sur le point de pleurer en les quittant, tant je les trouvais aimables et spirituels ! Il n'y eut que la fille entretenue qui prit le temps de m'embrasser et de me donner quelques conseils sur les mauvaises sociétés à éviter. Puis tout ce monde s'évanouit, et je restai seul avec une lettre d'introduction dans une poche pour le collége royal de Louis-le-Grand.

Comme je vous l'ai dit, j'avais quinze ans alors. Mon père et mes oncles, et toute ma famille, me

regardaient comme un prodige. Les dames de ma ville natale, à qui j'avais fait des vers, me disaient qu'avec un peu plus d'études je pourrais aller à tout. C'était donc une spéculation de famille qui m'envoyait à Paris. Afin que la spéculation fût plus sûre, mes parens, grands lecteurs de journaux, avaient fait choix du plus fameux collége de cette année-là, du collége qui avait eu le prix d'honneur. Il fallait que j'eusse, moi aussi, le prix d'honneur; je devais l'avoir, à coup sûr, avant une année. — Et puis,

disait mon oncle Charles, cela rapporte, tu ne paieras pas d'inscriptions à l'Ecole de Droit; — tu ne tomberas pas à la conscription, — et je ne sais quoi encore; mais on se réjouissait à l'avance de ce prix d'honneur, et, pour ma part, j'y comptais bien certainement.

Je tirai donc ma lettre de ma poche : — Au collége royal de Louis-le-Grand, rue Saint-Jacques, 167, et je demandai la rue Saint-Jacques. Je la trouvai facilement, comme on trouve toutes les rues de Paris, en allant tout

droit, tout droit, tout droit. Et au montant de la rue Saint-Jacques je trouvai le collége, et j'entrai, et tout fut dit. Seulement, malgré mon oncle Charles, je n'eus pas le prix d'honneur.

Il m'arriva au collége ce qui arrive à tous les brillans latinistes de la province, je me trouvai ne presque rien savoir. J'ai passé là trois ans d'une éducation très coûteuse à ne pas apprendre grand' chose. Le système d'éducation de l'Université de Paris est la chose la plus misérable du monde : il ne s'agit, pour les pro-

fesseurs et pour les élèves, que d'avoir le prix de la course; et pourvu que parmi tous ces enfans enfermés là, l'un d'eux arrive le premier à un but tracé à l'avance, tout va bien. Mon professeur n'eut besoin que de donner un coup d'œil sur ma capacité, pour juger que je n'étais pas un coureur digne de son attention. Ce professeur était un petit homme très savant, le seul qui sût le grec dans la maison, et qui était très fier d'une grammaire qu'il avait faite avec la grammaire de Port-Royal. Après le premier coup

d'œil jeté sur moi, il me poussa sur un banc avec une trentaine de mes condisciples, aussi inutiles que moi à ses projets et à ses leçons : à dater de ce jour, il fut convenu, entre le maître et moi, que je ne lui demanderais rien à lui le maître, et qu'en revanche il ne me demanderait rien à moi l'élève, que du silence ! Je lui ai tenu parole, et je lui tiens encore parole, aujourd'hui, que mon silence, en ma qualité de critique quelque peu influent, le contrarie peut-être un peu.

L'administration du collége

était tout à fait, aussi bien que la composition de notre diligence, un produit de la restauration. A ce moment de notre histoire, vous retrouvez la restauration partout avec ses deux caractères principaux : l'aristocratie et la dévotion; l'aristocratie qui l'eût sauvée, la dévotion qui l'a perdue; l'aristocratie sauve-garde de la propriété, la dévotion qui faisait peur à la liberté : si bien que, dans la diligence du grand chemin, dans les murs du collége, à l'église, à la cour, à la ville, partout vous retrouviez

les deux élémens de toute cette époque ; au collége Louis-le-Grand plus qu'ailleurs.

A la tête de ce collége était un homme d'un esprit dur, impérieux et mesquin, qui eût pu flétrir plus d'une jeunesse comme la nôtre, à nous qui étions ses esclaves, si nous avions eu moins d'abandon dans les idées, moins d'insouciance dans le caractère, moins de gaieté et de bonheur entre nous. Cet homme avait rêvé tout d'un coup en s'éveillant ce que l'Opéra lui-même avait rêvé, à savoir qu'il était moral

et chrétien : cet homme, à la tête de six cents jeunes gens confiés à ses soins corps et ames, ne rêvait qu'une chose, le prix d'honneur, et après le prix d'honneur, l'ordre et la discipline. Pourvu que son collége fût silencieux, et qu'il fût distingué au concours général, c'était assez. Il ne voulait rien de plus, mais aussi rien de moins. Il courait donc avec ruse et violence à ce double but, épiant le moindre signe de rebellion, comme la police du temps épiait le moindre signe de bonapartisme, défendant son

prix d'honneur, comme M. de Villèle défendait son budget; du reste, dur, impérieux, implacable, odieux, médiocre. Il nous enfermait pendant huit jours entiers dans d'infames oubliettes qu'il avait découvertes sous les combles, véritables prisons vénitiennes, glace en hiver, fournaise en été : voilà ce que cet homme appelait l'éducation.

Nous autres, mes amis et moi, nous nous rassemblions aux heures de récréation dans la grande cour du collége, et là, sous les fenêtres du proviseur, nous faisions

de l'opposition à notre manière contre ce despotisme absurde et cruel. Quels bons sarcasmes nous avions contre ce tyran ! que d'excellens ridicules nous lui avons prêtés ! comme nous avons flétri ce despotisme bigot et hypocrite ! La Restauration a été détestée par les jeunes esprits ! je le crois bien, mon Dieu ! La Restauration avait repris violemment l'enfance à l'Empire turbulent, altier et tapageur, pour en faire une enfance hypocrite, chrétienne et calme. La Restauration avait arraché aux colléges leurs armes à

feu et leurs tambours, pour les remplacer par des cloches et des missels : de là, une honte immense à nous tous, réveillés par le tambour et qui nous endormions au son de la cloche ! Et puis, ce qui était odieux, c'était de voir que les principes reçus étaient changés, pendant que les hommes ne changeaient pas. Ces hommes si pieux, c'étaient les mêmes qui avaient adoré Voltaire sous l'Empire ; ces hommes qui enseignaient le grec, c'étaient les mêmes qui ne savaient pas le lire sous l'Empire. Ils avaient été

surpris le même jour par la foi chrétienne et par les racines grecques de Port-Royal, et ils se vouaient à l'une et à l'autre croyance sans y comprendre un seul mot. Nous étions lancés, nous autres, dans cette scandaleuse époque de transition, et notre éducation s'en ressentait comme elle pouvait.

Mais, nous autres, je parle toujours de mes amis et de moi, c'est-à-dire des inutiles et des dangereux, c'est-à-dire de ceux que le professeur condamnait au silence, de ceux dont le pro-

viseur n'attendait rien au concours général ; mais, dis-je, nous étions déjà, nous autres, assez avancés pour nous moquer de l'hypocrisie de tout ce monde, pour la poursuivre à outrance de notre sarcasme railleur; nous allions tous ensemble et par groupes, moi à la tête, et déjà commençant cette pénible profession de la critique politique et littéraire de chaque jour à laquelle je devais être condamné.

De ces trois années passées au collége, je n'ai donc qu'un souvenir assez triste, pour ce qui re-

garde le collége ; puis, pour ce qui est de l'amitié que nous avons faite entre nous, pour ce qui est de cette fraternité du deuxième ciel à laquelle nous nous sommes élevés entre nous, pour ce qui est de cette famille que nous nous sommes donnée entre nous, pauvres orphelins que nous étions, oh ! c'est bien là de ces bonheurs qui compensent toutes les misères, qui font oublier tous les hypocrites, qui enchantent tous les souvenirs. Ces trois ans passés au collége ne m'ont peut-être pas appris grand'chose

en fait de sciences, mais ils m'ont beaucoup avancé en fait d'amitié, cette grande science de la vie : en sortant de là, il est vrai, je ne savais ni l'histoire, ni les mathématiques, ni les langues, ni aucune espèce de littérature ; mais je savais comment on a des amis et comment on les conserve, et puis je savais aussi, à n'en pas douter, avec combien peu de science, de mérite et de travail on devient quelque chose dans le monde : c'était avoir déjà beaucoup appris.

Hélas! cependant quand je sor-

tis de cette maison où je m'étais trouvé si malheureux, regrettant mon beau Rhône et mes belles montagnes chargées de vignes, j'eus un instant d'immense découragement, que rien ne saurait exprimer. Je m'arrêtai un instant sur le seuil de cette demeure, et je jetai sur le monde où j'allais entrer un regard épouvanté. Qu'allais-je devenir, moi, pauvre enfant, sur le seuil de cette maison que je quittais pour jamais, dans ce gouffre béant, le monde? Comme j'étais là, prêtant l'oreille aux bruits lointains et effrayans du

monde, je voyais sortir mes condisciples plus heureux : on venait les chercher, eux, en grand appareil ; c'étaient leurs mères, ravies de les retrouver des hommes ; c'étaient leurs pères, heureux de les jeter dans l'ambition à leur suite ; c'étaient des domestiques en livrée, pleins d'espoir dans la jeunesse de leurs jeunes maîtres, cette source de grandes fortunes pour les valets comme pour les courtisans : mes camarades s'élançaient dans leur bel avenir, et sans me voir. Moi, je les voyais confusément, vaguement : il y en avait

dans le nombre qui étaient déjà en bel uniforme, entre autres Guilleminot, le fils du général, qui partait pour la guerre d'Espagne, beau et grand jeune homme qui est mort à Constantinople, pendant l'ambassade de son père; il est mort! aussi jeune et aussi heureux que cet autre beau jeune homme, Charles de Montalivet, notre contemporain aussi, qui vient de mourir là-bas, pleuré de tous; lui, si bon, si aimable, si aimé! C'étaient-là les heureux de mon temps, les princes et les riches; moi, très pauvre, je les

voyais de la porte du collége s'élancer dans le monde, sans savoir moi-même où j'irais coucher le soir !

Que j'en ai vu mourir ainsi de plus joyeux, de plus heureux que moi ! Les uns sont morts sur la mer, pendant le combat ; les autres sont morts en Grèce, par une surprise ; nous en avons perdu plusieurs au bois de Boulogne, d'un coup d'épée, dans un coin derrière un arbre ; d'autres sont tout à fait privés de tout souvenir ; plusieurs autres se sont suicidés d'une autre manière, par le vau-

deville, par le couplet, par le poème épique, par le jeu, par les amours. Moi, sur le seuil du collége, je les ai vus si beaux, si rieurs, si joyeux, si fous ! prions pour eux !

Comme j'étais là triste et pensif, et tout prêt à rentrer au collége si on avait voulu me recevoir ; comme j'étais là à les voir tous, ces joyeux enfans devenus des hommes, s'en aller à cheval, en voiture, à pied, dans des maisons toutes préparées pour les recevoir ; et moi, tout seul !... ô bonheur ! tout au bas de la rue,

je vis, accourant à aussi grands pas que le permettait sa vieillesse, je vis arriver ma vieille bonne tante, mon soutien, mon amie, mon espoir, frêle bâton de ma jeunesse, ma tante, elle-même, toujours elle ! Pauvre femme ! Il y a de cela dix ans bientôt; elle avait quatre-vingts ans passés; mais c'était une femme du vieux temps, qui avait été toute sa vie belle et forte, et d'un grand cœur. Elle avait passé une partie de sa vie en mer sur un vaisseau, et en Corse dans la citadelle; elle avait été embrassée par Paoli, elle

avait connu Pozzo di Borgo jeune homme, elle savait toute l'histoire de Gênes et de la Corse; puis, revenue de là-bas veuve et toute seule, elle s'était prise à m'aimer et à me raconter tout jeune sa laborieuse vie, et moi je m'étais pris à l'aimer, et nous nous étions associés ainsi de bonne heure et pour toute la vie; et dans notre société en commandite, elle avait apporté elle sa vieillesse, moi mon adolescence, et avec ces deux faiblesses réunies, ces deux impuissances réunies, nous avions composé une force qui n'a été qu'à

nous, qui a été admirable, qui existe encore, et qui durera toujours, n'est-ce pas, ma vieille amie? Elle venait donc ce jour-là, fidèle à notre mandat tacite de ne nous jamais quitter, elle venait à Paris me reprendre pour y vivre avec moi, inconnu et pauvre, pauvre et inconnue comme moi!

Quelle femme! à l'âge où l'on s'arrange pour mourir, à l'âge du repos et des longs rêves, elle avait tout quitté pour venir à moi dans la foule. Elle avait quitté sa maison bien arrangée, son feu tou-

jours allumé, son petit jardin, ses vieux amis, son influence dans sa petite ville, elle avait tout quitté. Elle venait à moi ce jour-là, arrivée qu'elle était de la veille, après un voyage de cent lieues. Je la reconnus tout d'abord là-bas au milieu des voitures, longeant le mur, s'appuyant sur sa canne, vive encore, ne me cherchant pas même du regard, tant son cœur lui disait que j'étais là ! Moi, immobile, je la laissais venir à moi ; je ne voulais pas ôter un pas à sa belle action ; je voulais qu'elle fît tout le chemin pour

me rejoindre. Bonne mère, elle me rejoignit enfin !

Alors, alors je me sentis vivre; j'avais une protection, j'avais une vie, j'avais de quoi être aimé, j'avais de quoi aimer, j'avais une bonne vieille femme pour pleurer avec moi, pour se réjouir avec moi, pour souffrir avec moi. Mon ambition était satisfaite, mes rêves se réalisaient. C'était tomber de bien haut cependant! Avoir rêvé toute sa vie grande fortune, et grandes dames, et nobles amours, et succès de gloire, puis tomber dans la rue au bras d'une

octogénaire ! sortir de ces palais enchantés de l'imagination, pour aller dans les rues du vieux quartier latin, lisant un à un tous les écriteaux des maisons pour trouver une chambre au cinquième étage, car ce fut là mon premier pas dans le monde, chercher un gîte. Oh ! cela était décourageant pour un pauvre jeune homme tout frais sorti des odes d'Horace, et des poèmes de Virgile, et du luxe de l'ancienne Rome, palais de marbre, fraîches villas sur la mer, d'aller à pied dans les rues de Paris, cherchant un nid assez misérable pour

sa pauvreté ! et ainsi j'allais tout haut devant moi. Que de mansardes j'ai visitées ce premier jour! que de pauvres demeures, mon Dieu ! C'était voir l'humanité sous un triste aspect pour commencer : c'étaient des familles entières entassées dans un espace de douze pieds ; c'étaient des escaliers infects sous des plombs fétides; c'était une pauvre jeune fille grelottant de froid ; c'était un homme triste et morne, dans une mansarde sans jour; c'étaient tous les détails du pauvre ménage parisien visité à l'improviste par des

étrangers, auxquels il se soucie fort peu de se montrer plus beau qu'il n'est en effet. Hélas ! à chaque nouvelle maison dont nous visitions ainsi les combles, ma tante et moi nous n'osions pas nous consulter, même du regard. Quoi donc ? habiter là, elle si vieille, moi si jeune ? Quoi donc ? vivre dans cet air, dans ce bruit, dans cette ombre, dans ce voisinage, au milieu de ce vice, de cette misère et sous la loi de ce portier, elle si vieille et moi si jeune ! Voilà les réflexions que nous faisions dans notre ame sans

nous les dire elle et moi, moi pour elle, elle pour moi ! — Moi je suis vieille, pensait-elle, que m'importe ? mais lui ! Et moi, de mon côté, je m'apitoyais sur sa vieillesse. Nous avons cherché ainsi pendant trois jours une maison sur les hauteurs du quartier latin ; et pendant trois jours, rentrés le soir dans notre auberge, nous récapitulions tous les appartemens que nous avions vus dans la journée, et toujours avec cette monotone conclusion : — C'est trop laid, c'est trop haut ; ou cette autre non moins triste

conclusion : — C'est trop cher !

A la fin, un armurier de notre ville, honnête homme d'une grande bonté, qui demeurait rue du Dragon, nous indiqua dans la rue un appartement dont il avait fait la découverte, et qui nous convenait sous tous les rapports ; triste, mais décent; élevé, mais au quatrième ; d'une entrée obscure, mais très clair; loué par un huissier, mais à un prix raisonnable. — Nous fîmes un coup de tête, ma tante et moi ; l'appartement était bien encore un peu cher, mais nous nous confiâmes

elle à la providence, moi au hasard; nous arrêtâmes l'appartement le matin même. Le jour même j'allai au roulage chercher les meubles que ma tante avait apportés avec elle; je retrouvai mon petit lit en noyer, ma table en noyer, mes chaises en noyer; le même soir nous étions chez nous, sujets à l'impôt des portes et fenêtres, heureux comme des rois, nous étions chez nous enfin.

Dans cette première demeure j'ai vécu quatre ans, qui ont passé comme un jour, quatre belles années de plaisir et de folle

joie. Que d'amours jetés au vent, que de poésie inutile, que de soupirs dans les nuages, que de travail pour gagner ma vie comme je pouvais ! Comment l'ai-je gagnée, je l'ignore à présent : bien durement quand j'y pense, bien joyeusement quand je n'y songe pas. D'abord, je me mis à faire le seul métier qu'on puisse faire quand on sort du collége, je donnai des leçons au cachet aux enfans de bonne maison trop délicats pour aller au collége; j'enseignais au cachet mille choses que je ne savais guère, le latin, le grec,

l'histoire, la géographie, que sais-je? Avec huit jours d'avance, j'aurais enseigné l'hébreu ou le syriaque sans être embarrassé: il n'y a qu'une chose qu'on n'enseigne pas sans la savoir, ce sont les mathématiques : voilà pourquoi j'en fais si grand cas, n'ayant jamais su assez la plus simple des quatre règles, même pour l'enseigner.

J'eus ainsi tout d'abord un grand moyen de vivre : des élèves peu nombreux, mais aussi peu choisis. Je n'ai jamais conçu qu'un homme pût rencontrer dans son

chemin tant d'imbécilles. Moi, impassible, j'arrivais à heure fixe; je me mettais à côté de mon élève, et là, pendant une heure et demie tout au moins, je remplissais mon devoir. Dans ces longs instans consacrés à des crânes vides, je m'accoutumai peu à peu à faire tourner à mon profit ces exercices qui n'étaient utiles à personne: ne pouvant faire comprendre les grands écrivains à mes élèves, je me les expliquais à moi-même. Je me donnai ainsi pendant trois ans d'excellentes leçons de rhétorique et de philosophie, je repas-

sai ainsi en revue toute l'antiquité latine et grecque, j'appris l'histoire, je refis toutes mes études grammaticales autant j'étais indulgent pour mes élèves, autant j'étais sévère pour moi-même ; je ne me passais pas une faute contre le style, pas une phrase sans l'avoir comprise. L'histoire de l'oncle de Gil-Blas se renouvela ainsi pour moi; je m'enseignai moi-même tout ce que je pus m'apprendre. Voilà en quoi mes trois années d'enseignement m'ont profité ; elles ont passé pour moi comme un seul jour, sans rien

désirer, sans rien craindre, sans rien envier, vivant avec mes amis, faisant avec eux de joyeux et friands repas, heureux du bonheur de ma tante, et attachant de temps à autre contre le mur de grandes images bleues et rouges que je trouvais fort belles, ma foi! et qui représentaient des Grecs dans ce temps-là, comme elles avaient représenté des réfugiés du Champ-d'Asile, comme elles représenteraient des Polonais aujourd'hui!

C'était là vivre! C'était bien beau, et bien jeune, et bien heu-

reux ! Tous mes amis de ce temps-là s'en souviennent ; nous avons d'admirables histoires à ce sujet. Et quelles héroïnes ravissantes ! que de noms touchans ! Alexandrine, Rose, Lili ! Allemande, Espagnole, Française, grande dame ou grisette, tout nous convenait, à nous ! Il n'y a rien de tel à Paris comme d'être jeune et insouciant ; tout vous arrive à la longue aussi bien qu'aux puissans, aux riches. Les uns ont les Tuileries, vous avez le Luxembourg et le Jardin des Plantes ; les uns ont au bras la robe de

velours, vous avez le bonnet rond et la robe d'indienne ; ils vont aux Italiens, vous allez à l'Ambigu. Mon Dieu ! la grisette parisienne ce n'est pas un rêve : c'est le seul être gracieux de la vie poétique, qui soit encore plus amusant, plus animé, plus naïf, plus vrai, plus expansif, plus sans façon, plus philosophe, dans le monde que sur le théâtre. Nous, autres nous couvrions tout cela à force de poésie et de jeunesse ! Quel beau manteau c'était-là, surtout en hiver, quand ces pauvres petites nous arrivaient le museau

glacé et la pate rougie par le froid. Nous avons ainsi vécu au jour le jour, au hasard, sans vanité, sans privations et sans efforts.

Quand je dis sans vanité, j'ai raison; pendant quatre ans de mon bonheur je n'ai pas songé un instant à ce mot si vide, la gloire, et à ce mot plus vide, la renommée! Non pas certes! quand je dis privation, j'ai raison; j'ai eu, il est vrai, des privations bien grandes; mais je les ai surmontées si facilement que je ne m'en souviens qu'avec bonheur. Ma plus grande privation fut celle-ci : un

chien. Depuis que j'étais au monde j'avais envie d'avoir un chien, comme deux époux qui s'aiment et qui sont sur le retour désirent un enfant héritier de leur nom et de leur fortune. En ce temps-là, heureux que j'étais! je ne concevais pas de plus grand bonheur dans le monde, que celui-ci : avoir un chien à soi, l'élever tout jeune, lui apprendre à marcher et presque à sentir, le voir grandir sous ses yeux, assister à ses premiers bonds, entendre ses premiers cris, recevoir ses premières caresses! Quelle joie! quelle fa-

mille toute trouvée, un chien! Un chien, pour le pauvre, c'est le cheval anglais qui vous mène au bois de Boulogne le matin; c'est la femme parée que vous menez vous-même à l'Opéra le soir; c'est votre ami le colonel à moustaches qui vous sert de témoin dans un duel; c'est votre flatteur assidu et prévenant; c'est plus que cela, c'est votre famille; c'est l'enfant qui vous dit bonjour au réveil; c'est l'épouse qui vous attend à votre retour. Un chien! cela bondit, cela pleure, cela rit, cela joue, avec vous et comme vous; c'est

votre ombre attentive et fidèle, complaisante et dévouée : aussi je désirais un chien avec une passion que je ne me suis pas retrouvée depuis.

Mais, avant que ce rêve prît une forme arrêtée dans mon esprit, avant que cette forme devînt pour moi réalisable, que j'eus de combats à soutenir avec moi-même, que de calculs je fis à part moi et mon économie! Nous parlions souvent, ma tante et moi, du nouvel hôte que je désirais si fort; nous en balancions les inconvéniens et les avantages pour notre

petit ménage, avec autant de sérieux et de sagacité que s'il se fût agi de balancer les profits et les pertes dans une maison de banque. — Mais que diront les voisins, mon fils? que dira le propriétaire, mon pauvre enfant? Tu te prépares bien des chagrins, et puis cela coûte toujours! Ainsi parlait ma tante. Nos disputes étaient interminables à ce sujet. Moi, de mon mieux, je renversais toutes les objections de ma tante. Cependant elle n'avait que trop raison, car à peine le chien fut-il entré chez nous, que nous reçû-

mes notre congé en forme, par les soins de notre propriétaire, qui était huissier de sa nature, ce qui m'a fait prendre ses pareils dans une horreur dont je ne reviendrai jamais.

Vous souvient-il de votre premier chien? Il me souvient d'Azor bien plus que de Julie, par exemple; car il s'appelait Azor tout simplement, il avait été nommé par ma tante : c'était un chien moitié épagneul moitié caniche, afin qu'il réunît dans sa personne l'élégance de l'épagneul, la fidélité et l'intelligence du caniche.

Ce fut l'épicier notre voisin qui me le donna tout petit; nous l'élevâmes avec des soins infinis, il profita merveilleusement; l'animal était robuste, intelligent, timide, se laissant battre par de plus faibles que lui, n'osant jamais montrer les dents qu'il avait très dures, ni élever la voix qu'il avait très haute; du reste heureux, joyeux, peu ambitieux, avide de promenades, se roulant sur l'herbe avec délices, toujours de bon sommeil et de bon appétit. Ma tante disait en riant qu'Azor et moi nous étions deux frères. Hélas! il

est mort, mon pauvre frère, empoisonné par ordre de notre nouveau propriétaire, dont je donnerais le nom ici, s'il n'avait échappé par la mort à la vengeance d'Azor. Pauvre Azor !

Qui m'aurait dit, dans ce temps-là, qu'un jour ce chien bâtard, venu au monde dans l'arrière-boutique d'un épicier, présent de ce même épicier qui ne savait qu'en faire, serait remplacé dans nos amours par le chien même de M. de Lamartine, enfant charmant d'une mère grecque, né à Saint-Point même dans le salon

du poète, noble présent du poète, chanté par lui à son départ pour l'orient! qui m'aurait dit cela t'aurait bien affligé, mon pauvre Azor, affligé pour le moins autant que cela m'eût étonné, mon fils!

Outre mon ami Azor, j'avais dans ce temps-là une autre connaissance fort agréable et fort gentille. C'était une jolie petite jument, poulain de dix-huit mois, mais si vive, si espiègle, si agreste, si butor, si aimable en un mot, que je lui rendais visite presque tous les jours. Ce petit cheval,

qui était charmant à mon avis, était l'élève d'un vieux médecin grogneur et goguenard, très maussade même avec ses malades, qui n'avait de distraction et de sourire que dans son écurie : il passait dans son écurie la plus grande partie de son temps, occupé à voir pousser son poulain. Le poulain poussait très bien, sur ma parole, et il eût poussé encore mieux sans l'économie du docteur. Mais le docteur était avare même pour sa passion : il avait donc réduit son cheval et sa femme à la portion congrue ;

le cheval ne mangeait jamais d'avoine et très peu de foin, mais en revanche beaucoup de choux, de carottes, de pelures et d'herbages de tous genres, et de la paille quand il pouvait. Toutes les bonnes du quartier avaient pris le joli animal en grand amour; elles lui apportaient tout le reste de leurs épinards et de leur pot-au-feu; dans les temps des melons surtout, c'était chez le docteur une affluence extraordinaire de mauvais melons qui fesaient hennir de joie la petite jument: je suis persuadé que

plus d'un melon très défectueux a été acheté souvent tout exprès pour donner occasion à Marie, ou à Élizabeth, ou à Rosalie, ces bonnes filles, un prétexte pour faire plus grande la part du cheval, au moyen de ce hors-d'œuvre gâté que leurs maîtres ne pouvaient pas manger.

Eh bien! encore, ce joli petit cheval, ce beau cheval, cette jument, *cette belle bête,* comme disait le docteur, enfant de je ne sais qui, de Tornthon je crois, dont il avait la généalogie, dont il avait connu la mère elle-mê-

me ; cette jument, eh bien ! le docteur est mort avant d'avoir pu la monter. Il est mort, le digne homme, au moment même où il allait se décider à donner un peu d'avoine à son cheval. — Il y avait déjà long-temps que je n'avais plus entendu parler du joli cheval. Le hasard me l'a fait retrouver parmi les chevaux à vendre des petites affiches. C'était bien lui-même ! c'était bien son âge, c'était bien son signalement, c'était bien sa demeure ; c'était lui. Oh bonheur ! J'y cours, j'y vole, je le revois, je lui parle, je le re-

connais, moins beau, il est vrai, que je l'avais vu autrefois, moins élancé, moins léger, moins agile, moins aérien, moins Tornthon, mais toujours mon ancienne connaissance, toujours mon bien-aimé cheval. Aussi, à peine l'eus-je aperçu que je l'appelai par son nom, à la grande admiration du portier. Le même jour le cheval fut à moi; il quitta l'écurie de son enfance, pour venir avec moi, son ancien voisin. A présent il fait ce qu'il veut, il ne sort que lorsqu'il en a envie, il ne reste jamais exposé ni à la

pluie, ni au mauvais temps ; il mange l'avoine trois fois par jour, il a de la paille à son râtelier tant qu'il veut. Quand le Café de Paris me voit passer par hasard traîné par mon petit cheval, le Café de Paris hausse les épaules, et se moque du cheval et du maître. Je ne changerais pas mon cheval de la rue du Dragon contre tous les chevaux anglais du Café de Paris.

Cette histoire de chien et de cheval peut fournir cette moralité à tous les jeunes gens que le sort, le hasard, le malheur, ou peut-être même le talent (cela

arrive), engageront dans la carrière des lettres, à savoir qu'avec du zèle et du travail, et de la conduite, et de la persévérance, et une abnégation complète de sa personne, et une persévérance de toutes les nuits et de tous les jours, et des amitiés honorables, et sa vie exposée à tous les hasards, à tous les chagrins, à toutes les traverses, à toutes les inimitiés de la vie littéraire, il n'est pas impossible à un homme très heureux d'avoir, au bout de six ans de littérature, un joli chien et un mauvais cheval.

Puisque je parle de la vie littéraire, il faut bien que j'y arrive, il faut bien que je raconte comment j'y suis entré. J'ai eu beau prendre le plus long pour arriver à cette partie de mon histoire, tous ces rians détours dans ma facile jeunesse me sont inutiles. Il faut toujours que j'arrive à ce but, la vie littéraire. C'est une histoire toute entière à écrire : pour cette histoire, j'ai amassé de grands matériaux que je saurai employer un jour : je ne veux donc parler ici que de mon histoire person-

nelle ; elle est très courte, mais je crois qu'elle donnera une idée assez exacte de la vie littéraire de notre époque.

J'étais donc, comme je vous l'ai dit, occupé à vivre au jour le jour, poursuivant de petites ambitions, insouciant et flaneur, bon et jovial garçon, rien de plus, rien de moins ; du reste, me doutant fort peu de mon mérite, s'il y a mérite. Je ne crois pas qu'il y ait un homme écrivant quelque part, qui se soit moins essayé que moi avant d'écrire. Je puis dire, en toute mo-

destie, qu'avant mon premier article de journal, je n'avais jamais écrit une ligne suivie. J'avais beaucoup lu de grands prosateurs et de grands poètes, j'avais beaucoup traduit de grands écrivains, Horace surtout ; mais avoir eu l'idée de composer même un roman, moins que cela, même une tragédie en cinq actes et en vers, c'était à quoi je n'avais jamais songé. Bien plus, je ne crois pas qu'avant mon début dans le monde littéraire j'eusse lu vingt feuilles périodiques. Tout ce que je savais en fait de

journal, c'étaient les feuilletons de Geoffroy et les articles de Dussaulx réunis en recueil ; même il m'était resté de mes habitudes dans la maison paternelle, je ne sais quelle vague admiration respectueuse pour Geoffroy, et pour Dussaulx, et pour le journal où ils avaient travaillé, qui m'eût fait rejeter bien loin aussi, et comme une chose bien invraisemblable, la seule idée d'écrire trois lignes dans un journal où ils avaient écrit. Ceci est encore l'histoire, mais en grand, du chien de M. de Lamartine et

du cheval de la rue du Dragon.

Voici comment j'entrai dans la carrière des lettres. J'étais un jour à me promener devant un théâtre qui n'existe plus qu'en partie, qui a été pour moi le comble de l'art, et que je ne conçois pas aujourd'hui, tant nos goûts changent avec nos années et nos mœurs! Ce théâtre, vous allez rire! c'était l'Opéra-Comique, théâtre aimé par les amateurs de comédie parce qu'on y chante fort peu, et par les amateurs de musique parce qu'on y joue fort peu la comédie. Moi je l'aimais, je crois,

parce qu'on y faisait tout à la fois de la comédie et de la musique. Combien souvent, le dimanche, aux beaux temps de la seconde et dernière aurore de Martin, suis-je venu, dans cet étroit et infect passage Feydeau, attendre mon billet de parterre pendant cinq heures d'horloge, debout, à jeun, me disputant à outrance pour madame Pradher contre madame Rigaut, pour Martin contre Ponchard. Que de ravissantes extases j'ai éprouvées dans ce parterre, quand, l'oreille tendue, l'ame tendue, j'écoutais

ces beaux drames, ces belles comédies, cette musique divine, ces grands chanteurs! Je ne crois pas que jamais un plus complet assemblage de médiocrités de toutes sortes, musique et poème, acteurs et chanteurs, ait excité plus d'émotions et d'enthousiasme dans le cœur d'un jeune homme : j'étais ivre d'admiration, ivre de bonheur, mon cœur soulevait ma poitrine oppressée; que faire? que devenir? Heureux transports, où êtes-vous? Le théâtre où se passait tout cet enthousiasme innocent et ri-

dicule a duré encore moins que mon admiration. Il a croulé sous les ordres d'un maçon, ce joli théâtre. A présent, en passant rue Feydeau, vous pouvez voir encore son enceinte muette, ses loges dégarnies, ses échos tête baissée; le pauvre vieux théâtre cherche en vain à envelopper sa nudité contristée; rien ne vient plus à son secours, ses ruines seules le protégent à présent, paix à ses cendres! Ainsi donc moi, jeune encore, moi, assis sur les ruines de ce théâtre où j'ai trouvé tant de passions diverses, je

suis là comme Marius à Carthage; mais aujourd'hui, quand nous avons vu tant de ruines grandes et petites, tant de vainqueurs de la veille vaincus le lendemain, qui de nous, dans son étroite sphère, n'a pas été Marius assis sur les ruines de Carthage, un jour!

J'étais donc ce jour-là errant autour de l'Opéra-Comique comme une ame en peine, et toujours me consultant à part moi, pour savoir si je ferais encore cette fois l'énorme dépense de 44 sous que l'Opéra-Comique coûtait dans ce temps-là. Comme j'étais

ainsi à me consulter, je fus abordé par un beau jeune homme que j'avais vu souvent au Luxembourg, et avec lequel j'avais fait connaissance, nos deux chiens s'étant liés d'amitié, bien que son chien fût un beau et noble danois, à côté duquel mon pauvre Azor fesait une triste figure. Ce jeune homme avait au bras une très élégante belle dame ; ils allaient ensemble, elle et lui, à l'Opéra-Comique, et je pourrais au besoin retrouver la date précise de ce jour. C'étaient les débuts de Lafeuillade et la rentrée de

Gavaudan dans le *Délire*. Jugez de mon bonheur et de ma joie, quand ce jeune homme, qui avait une loge à lui tout seul, me proposa de me donner une place à côté de cette belle dame ! J'acceptai avec empressement et en balbutiant des grognemens de reconnaissance ; mais que devins-je, quand mon ami me raconta tout bas que cette belle dame à qui il donnait le bras si familièrement n'était rien moins qu'une chanteuse de l'Opéra, oui, de l'Opéra ! une coryphée, par ma foi ! Alors, je ne fus plus

de ce monde, alors ma tête bourdonna comme lorsque vous avez les oreilles pleines d'eau à l'école de natation. Je ne sus plus à quel enthousiasme obéir. Être là à côté d'une femme de l'Opéra, être là en face de Gavaudan, de Gavaudan lui-même ! La sentir, elle, distraite, ennuyée, lorgnant d'autres hommes que nous deux (j'en suis fâché pour mon ami) ; écoutant sans les entendre mes fades, tremblans et timides complimens, prenant sans l'accepter mon bouquet de violettes ; à qui entendre ? à lui, au chanteur, à

tous deux ! La soirée fut enivrante. Dans ce temps-là, les femmes, quand elles étaient jeunes et belles, étaient revêtues pour moi de je ne sais quelle auréole bleue et flamboyante, espèce de phosphore parti de l'ame, que je ne saurais vous expliquer faute d'expression. Que de passion j'avais alors ! Oh ! donnez-moi seulement la passion que j'avais ce soir-là; rendez-moi ce bourdonnement poétique dans mon faible crâne; rendez-moi la flamme bleue et scintillante qui enveloppait cette femme; rendez-moi

le bruit adorable de mon pauvre cœur ; rendez-moi surtout cette admiration facile et niaise, cette bienveillance universelle, cette ignorance profonde de tous les mystères de l'art, de toutes les exigences de l'art ; reportez-moi à cette vingtième année, rubiconde et fleurie, innocente et chaste, et vous verrez, vous verrez si je suis en effet, comme on le dit, une ame revêche, un cœur sec et froid, un esprit méprisant et goguenard, un critique implacable. Mais hélas ! hélas ! où sont-ils mes vingt ans ? où sont-

ils, hélas ! Aussi, où est-elle, ma chanteuse, qu'est-elle devenue, ou plutôt que n'est-elle pas devenue ? répondez-moi. Mais moi, j'en ai des nouvelles plus fraîches que vous.

Il y a trois ans, en passant à Nevers, la diligence s'arrêta pour le dîner ; je lus par hasard à la porte du Cheval Blanc l'affiche d'un concert annoncé pour le soir : ô surprise! c'était le nom de mon artiste, le nom que je n'avais jamais oublié, celle-là même dont le regard inattentif m'avait jeté dans la vie litté-

raire. Elle promettait ce soir-là, sur l'affiche du concert, de chanter beaucoup de musique de Rossini et de Panseron ; car c'était au fond une bonne femme, très abandonnée à l'heure présente, qui aimait beaucoup tous les extrêmes, et qui se plaisait dans tous les excès. Le nom de cette femme que j'avais adorée pendant trois heures d'adoration, me surprenant ainsi après cinq ans, au milieu d'une grande route, dans une ville de province, me causa une impression singulière. Je résolus de la voir encore une

fois avant sa mort ou avant la mienne. Je voulus savoir comment en effet elle était faite, cette femme. Je laissai donc partir la diligence sans moi, et j'attendis impatiemment l'heure du concert. L'heure du concert arriva enfin. J'entrai le premier dans la salle mal éclairée où se tenait, dans un silence morne et stupide, un méchant piano de l'endroit, emprunté à quelque nouvelle mariée de la préfecture ou de la mairie. L'instrument était là, bouche béante, et, faute de mieux, je me mis à le considérer

sur toutes ses faces. Horrible et muette comtemplation ! Quel fléau en effet qu'un piano de province! quelle carrière inépuisable de sons faux et criards, de musique médiocre et bourgeoise! Que de méchantes romances sont renfermées dans ces quatre morçeaux de bois ! que d'interminables sonates ! Cela fait peur, de penser à toute cette harmonie portative et si facile à soulever ! Ma vision dans cette salle déserte fut assez longue. Peu à peu la salle se remplit ; je me portai de l'instrument sur les amateurs, puis

bientôt des amateurs sur l'artiste que j'attendais. Elle arriva enfin, je la vis paraître enfin, on l'annonça à haute voix : c'était elle. Etait-ce bien elle ? Je vis une pauvre femme, maigre et rouge de visage, entortillée dans une robe bigarrée, portant des gants de couleur, les cheveux relevés sur le front, le regard inquiet et hautain à la fois. Oh ! quelle déception ! C'était pourtant ce même regard qui m'avait jeté sans le savoir dans la vie littéraire ! Ce qu'elle chanta, cette femme, je ne saurais le dire. Elle chanta si

mal qu'elle fut applaudie à outrance par toutes les autorités locales. C'en était fait, elle était revenue à la vie vagabonde, la Bohémienne civilisée; elle était entrée de nouveau dans cette vie nomade et misérable qui a tant de charme pour l'artiste dramatique; existence vagabonde toute chargée d'humiliation et de misère, et de gloire douteuse dont l'enivrement est d'un effet irrésistible sur ces ames à part. J'étais à ce concert comme Milton enfant. Il dormait un jour, quand deux belles dames s'arrêtè-

rent devant son sommeil, et firent glisser deux vers d'amour dans son sein : à son réveil, il trouva les vers; les belles dames s'étaient enfuies. J'étais Milton éveillé, moi, et je revoyais ma vision poétique; seulement, elle était en haillons. Adieu donc ma vision !

C'est un triste adieu, mais qui de nous n'a pas ouvert les yeux avant le temps ? Quel est le jeune homme aujourd'hui, je dis le plus sensé, qui n'ait pas eu à redescendre péniblement du haut de cet enthousiasme de dix-huit ans, auquel il s'était élevé d'un

seul bond ? J'en connais un qui, depuis, a été condamné deux fois à mort; homme énergique, qui a passé devant les jurés les plus formidables à la presse, et que l'état de siége a voulu égorger : celui-là même, après trois ans d'admiration et d'attente à l'Opéra-Comique aussi, s'est estimé heureux d'embrasser le gant déjà souvent porté d'une petite fille dont il ne voudrait pas aujourd'hui pour être la bonne de son enfant. Il vous est donc permis d'être triste et rêveur toutes les fois qu'une de vos illusions s'en

va loin de vous, d'un pas lourd, et relevant péniblement sa robe fangeuse, comme une prostituée surprise par le commissaire de police après minuit.

Je reviens à mon récit de tout à l'heure. Tout à l'heure, j'étais encore à l'Opéra-Comique, ivre de joie. Quand tout fut dit, et que j'eus vu la toile se relever, et que nous fûmes descendus dans la rue, mon ami me donna le bras de sa chanteuse, et nous la conduisîmes chez elle, rue du Helder, par les murmures du boulevard Coblentz, un jour

d'été. Ce fut la première fois de ma vie que je remarquai cette rue du Helder, si mystérieuse, si pleine d'amour et d'intrigues de toutes sortes ; monde à part dans le monde élégant, petites maisons consacrées au plaisir, dont chaque fenêtre porte une silhouette, dont chaque porte est soumise à un signe plus que numérique ; espèce de boudoir à double entrée ; l'une consacrée au vieillard opulent, l'autre destinée au jeune homme beau et pauvre; espèce de champ-d'asyle qui tient le milieu entre le vice et

l'amour honnête. Je ne saurais vous définir encore cela : mais la rue du Helder mérite une mention à part dans les rues de Paris ; elle a des brnits qui ne sont qu'à elle, des parfums qui ne sont qu'à elle, des murmures qui ne sont qu'à elle. Voyez-vous cette femme là-haut, aux secondes loges de l'Opéra ? elle est belle, elle est parée, elle est jeune encore de sa jeunesse de vingt-cinq ans ; elle rit, elle est à l'aise, elle connaît les hommes du balcon qui la saluent ; c'est presque une dame, c'est une femme

aussi éloignée de l'insouciante jeunesse que du dévergondage de l'âge mûr ; c'est une femme qui fait halte entre les passions passées et les passions à venir, entre la dévotion et le jeu, entre le libertinage et le mariage ; c'est une femme de la rue du Helder.

Oh ! cette nuit-là, quand nous l'eûmes quittée, cette femme, et que je sentis encore à mon bras la chaude impression de son bras, comme je fus ému et transporté ! Alors, pour la première fois, je sentis ma nullité et ma misère ; alors, pour la première fois, la

rue Taranne, que je trouvais si belle avec sa fontaine d'eau claire et limpide, me parut horrible, comparée à la rue du Helder! L'Opéra-Comique était si loin de là, et notre belle chanteuse si loin aussi! Mon ami choisit ce moment pour me parler de la profession qu'il m'engageait à prendre. Il était journaliste, ni plus ni moins. A l'entendre, il régentait l'univers dramatique; il avait toutes les faveurs et toutes les soumissions de l'art; sa vie était une fête enchantée, à l'entendre; témoin cette loge

où il m'avait donné une place ; témoin cette chanteuse dont il m'avait prêté le bras ; témoin le journal qu'il recevait tous les matins, témoin la carte du Diorama qu'il avait dans sa poche, témoin ses entrées au théâtre des Variétés et au théâtre du Gymnase, et que sais-je encore ? car ce sont là les amorces innocentes de la vie littéraire. Un jeune homme ignorant et faible se laisse aller à ces tristes appâts. Le plaisir facile lui va mieux tout de suite, que la fortune difficile à gagner en dix ans!

C'en est fait, c'en est donc fait, je ne résiste plus, je renonce de gaieté de cœur à toutes mes graves et vives études, je me fais écrivain, et je mourrai écrivain pour avoir passé mal à propos, un soir d'été, par l'Opéra-Comique, le boulevard Coblentz et la rue du Helder.

Ce n'est pas que j'aie à me plaindre de la vie littéraire ; non pas, non, je n'aurais pas cette ingratitude envers la plus noble profession de cette époque de liberté : au contraire, tout en racontant par quel accident je m'y

suis trouvé engagé, dans cette route difficile, je serais désolé d'arrêter ceux qui se sentent assez forts pour s'exposer à ces hasards. Les plaintes des écrivains d'autrefois m'ont toujours paru une injustice, elles seraient une brutalité stupide aujourd'hui. Remontez tant que vous voudrez dans notre histoire, partout vous trouverez les poètes aux abois dans leurs vers, riches dans leurs maisons. A ceux qui ne sont pas riches, arrive la gloire, cette grande consolation de toutes les infortunes. Voyez! aux uns

François Ier tend une main vaniteuse, aux autres Richelieu offre sa terrible collaboration ; à ceux-ci Louis XIV, à celui-là le duc de Bourgogne, puis madame de Pompadour au dix-huitième siècle; et en même temps Catherine et Frédéric II, toute la ville et toute la cour ! Ce sont là des encouragemens ! ce sont là des existences mieux que bien faites ; c'est là une vie toute vouée au hasard, à la passion, à la colère, aux rêves et aux bonheurs de toutes sortes. Demandez à ces hommes à part dans la foule,

lequel d'entre eux voudrait consentir à descendre dans la vie commune, eux, qui sont tous princes ou aristocrates par le talent et le génie? Aucun d'eux ne consentira à aucun prix à subir cet abaissement moral. Dans les plaintes des poètes, leurs longues misères, leurs pauvretés tant chantées, leur isolement, ce sont là autant de mensonges poétiques auxquels il ne faut pas croire, enfans, auxquels il ne faut pas que vos pères ni vos mères ajoutent une foi trop grande. La vie littéraire, voyez-vous! ce

fut de tout temps une vie à part dans les grandeurs de ce monde : c'est mieux que cela aujourd'hui, c'est une vie à part dans les puissances de ce monde. L'homme de lettres marche comme le grand seigneur a marché; ils sont entrés l'un et l'autre dans la Constitution, ils sont de vrais citoyens l'un et l'autre, mais citoyens hors de la foule, malgré la foule; citoyens à part, citoyens aristocrates pour tout dire, aristocrates par la passion, par le cœur, par la pensée, par l'avenir. Pour mieux comprendre ma proposition, pas-

sons du poète d'autrefois à l'homme de lettres d'aujourd'hui.

L'homme de lettres d'aujourd'hui a cela de particulier, c'est qu'avec sa plume il a une existence assurée et conquise, tout aussi bien que les avoués et les notaires, et beaucoup plus qu'un avocat. La Constitution est ainsi faite qu'elle ne peut vivre qu'à force de débats et de discussions de tout genre, pour et contre; le journal, aujourd'hui, c'est plus qu'un besoin, c'est un devoir. C'est une nécessité de tous les matins, de tous les soirs, de toutes les heu-

res du jour. Le journal est la reproduction de toute la vie, publique, littéraire, philosophique, prenant toutes les nuances de la société, de haut en bas. Cette puissance qui dirige à son gré et violemment les hommes et les choses, puissance inexorable qui se dévore elle-même quand l'aliment vient à lui manquer, savez-vous combien il lui faut d'écrivains actifs, et passionnés, et dévoués, pour suffire à toutes ses exigences, à tous ses besoins, à toute sa vie? Savez-vous ce que c'est que cet abîme sans fond où se jette

à chaque instant cette immense quantité de passions, d'idées, de paradoxes, de folies, de niaiseries, de toutes les choses qu'engendrent le cœur, l'ame, la passion, le vice et la vertu des hommes? Savez-vous ce que c'est que la presse périodique? Monstre aux cent voix et aux cent bouches, vautour qui a besoin pour vivre de toujours dévorer un foie renaissant; insatiable conversation qui va en un clin d'œil d'un bout de l'Europe à l'autre, frappant à la fois l'oreille des rois et l'oreille des peuples, proclamant

en même temps les principes les plus opposés : athéïsme et dévotion, esclavage et liberté, le roi et le pape, la licence et l'ordre ; voix immense, qui a tout autant changé le monde que la vapeur et les chemins de fer ! Eh bien ! ce monstre, cette voix, la presse périodique enfin, quand j'ai été saisi par lui, par une soirée d'été calme et sereine, j'ai eu peur d'abord, je me suis senti entraîné bien loin d'abord, puis peu à peu je m'y suis habitué, j'ai flatté de la main ce coursier rebelle ; je me suis mis plus

à mon aise. M'y voilà, que le Bellérophon m'emporte où il voudra, je suis à lui corps et ame, je l'aime de toute ma passion et de tout mon cœur ! Il n'y a rien de tel que de s'habituer des premiers à ces positions extraordinaires dans la vie; il n'y a que le premier pas alors qui vous fasse peur, vous êtes en ballon dans les airs, vous êtes sur un chemin de fer, vous êtes rédacteur d'un journal, vous êtes à part dans le monde, assis à l'air, heureux et calme, et la foule tremblante et ébahie vous

regarde d'en bas ! voilà tout.

Mais ni le ballon poussé par le gaz enflammé au milieu des nuages, ni la voiture rapide comme l'éclair, traînée à la remorque par ce géant aux mille bras qu'on appelle la vapeur, n'ont poussé un homme en avant comme on est poussé en avant par cette vapeur autrement puissante, le journal. Moi, pauvre enfant, la veille si tranquille, si heureux, si oisif, à peine eus-je touché le journal dans ses extrémités les plus inoffensives, que je fus saisi corps à

corps par ce nouveau Briarée, plus terrible mille fois que celui de la fable. De ce jour, plus de repos, plus d'oisiveté, plus rien de la vie ordinaire. Je commençai pourtant comme tous les écrivains périodiques ont commencé, obscurément; n'importe, il fallut bientôt aller en avant. Bientôt le travail augmenta. Bientôt la passion d'écrivain me vint à l'ame. Bientôt le besoin de juger envahit tous mes plaisirs. Bientôt la critique par métier se mêla à toutes mes sensations. Bientot l'envie d'être im-

portant changea en fiel ma bonne volonté naturelle pour les autres. Bientôt je rejetai loin de moi mon admiration facile, comme on rejette un fardeau inutile pour un grand voyage. Cela fut un grand malheur, n'est-ce pas, de perdre en un jour cette bienveillance universelle pour les autres, cet enthousiasme toujours prêt, cette bonne passion de toutes les heures, cette naïveté d'enfant, cette profonde ignorance du monde littéraire et du monde artiste? J'étais encore si bon la veille, si naïf encore, si aimant, si aimé! Le

lendemain, me voilà cherchant des haines, froissant des amours-propres, m'attaquant à des renommées brillantes et fragiles comme le verre! tout cela pourtant parce que j'étais allé à l'Opéra-Comique un soir d'été, avec une belle dame de l'Opéra.

Car sorti de l'Opéra-Comique, mon ami me donna le secret de sa vie élégante et de ses loges au théâtre, et de ces belles dames dans les belles loges. Il ne s'agissait, pour être heureux comme lui, que de prendre son collier de journaliste, et moi innocent je tendis la

tête, ne voyant pas que le col de mon ami fût pelé! Quant à la fin de mon histoire à Nevers, vous la savez déjà sans que je vous la dise. Je tombai encore cette fois du haut d'une chimère brillante dans une réalité bien triste! Elle vint, la pauvre femme, dans cette salle de concert, elle vint en écharpe rose passé, la joue couverte d'un mauvais fard, la voix rude et rauque, et elle chanta du Rossini et du Catruffo. Cela fut très applaudi par l'assemblée, cela fut bien triste pour moi; et le soir rentré dans mon auberge,

je regrettai vivement ma fatale curiosité.

Voyez-vous, la vie littéraire est remplie de ces déceptions funestes. Vous y entrez avec toutes sortes d'illusions, mais à mesure que vous faites un pas, vos illusions s'envolent une à une, pour ne plus revenir. Il y a deux parties dans l'art bien distinctes : le parterre et les coulisses ; tant que vous êtes dans le parterre, cela va bien, on arrive à vous du beau côté. L'art se pare avec soin, il prend sa voix la plus douce, il sourit, il fait pate de velours, il

est riche, heureux, honoré, passionné. Mais de grâce, si vous voulez toujours le voir ainsi, ne quittez pas le parterre, restez à votre place, homme heureux, pour qui la toile tombe et se relève toujours à propos : la coulisse change tout cela.

Dans la coulisse, en effet, l'art, quel qu'il soit, poète, musicien, peintre, comédien, l'art est hideux : le poète s'agite de long en large et rature ses vers ; le musicien frappe au pied de son piano au hasard, attendant l'inspiration qui ne vient pas; le pein-

tre va chercher au coin de la borne quelques pauvres filles, qu'il déshabille pour en faire des déesses de la fable ou des saintes de la légende ; la comédienne si belle tout à l'heure, teint son visage et ses mains, et dépose sur sa toilette sa chevelure et sa passion.

Voilà ce que c'est que la coulisse ; or, entrer dans cette vie d'artiste, c'est entrer à proprement dire dans la coulisse du théâtre, c'est se jeter à corps perdu dans cette atmosphère nébuleuse que l'homme heureux évi-

te avec soin et dont il ne s'approche qu'à distance et avec toutes sortes de précautions, attendant pour bien faire que le lustre soit allumé, que le souffleur soit à sa place, qu'Iphigénie ait attaché sa ceinture virginale, que Burrhus ait mis sa barbe à son menton, Cydalise le fard à sa joue, Baillot la colophane à son archet, M. Gérard le vernis à son tableau; mais ce sont là les heureux et les habiles de ce monde. Ceux-là jouissent et ne produisent pas, ceux-là sont les seuls qui conservent

leurs illusions, respectons-les!

Moi, je suis déjà bien las de vous parler de moi; que suis-je d'ailleurs, pour vous tenir ainsi sur des commencemens si vulgaires, insipide histoire sans intérêt et sans plaisir? J'ai été ainsi long-temps, bataillant dans l'opposition, car sous la maison de Bourbon, l'opposition c'était la grande route. A présent que j'y pense, je trouve que jamais dynastie n'a été attaquée comme celle-là; nous sommes aujourd'hui plusieurs hommes faits, écrivains posés et bien posés, qui avons

commencé ensemble par écrire un journal de personnalités très vives contre tout ce qui était pouvoir dans ce temps-là. Ce journal devint populaire en peu de temps. Il portait un nom cher à la France littéraire et opposante, il était plein d'indignation et de fiel. Chaque matin c'étaient de nouveaux sarcasmes, de nouvelles colères. Tout venait à nous, nous fûmes terribles. Toutes les fois que j'ai voulu relire cette ardente et infatigable polémique, je me suis étonné de la patience avec laquelle les courtisans de

ce temps-là la supportèrent; ils ont rendu ainsi à leur dam et préjudice, un grand hommage à la liberté de la presse : il faut dire aussi que faire autrement eût été difficile. Nous étions trop bien soutenus par l'opinion, nous étions de trop jeunes athlètes pour être brisés facilement; et puis comment nous rendre sarcasmes pour sarcasmes ? Nous étions très jeunes, tous honnêtes gens, tous sans ambition, tous méchans sans méchanceté et cruels sans le savoir ! Et puis à côté de nos haines politiques nous

jetions dans cet admirable petit pamphlet nos amours de chaque jour, tout nous servait à remplir notre tâche; il n'est pas un de nous qui n'ait écrit là toute sa vie; et cela amusait le public qui se laissait aller à ces impressions franches et toutes nouvelles, lassé qu'il était des vieux journaux.

Car nos commencemens ont eu ceci de particulier, qu'ils ont été à la fois le commencement du nouveau journal et la fin des vieux journaux. Tel que je suis, jeune encore, homme de 1804, cette belle année de pros-

périté et de gloire inouie, je suis à l'heure qu'il est un des plus vieux journalistes de Paris. Cela vous fatigue si vite, le journal; cela vous vieillit si vite, improviser tous les jours de quoi suffire à cette immense consommation d'esprit, de style, de colère, d'indignation, de raillerie! Hélas! à mon tour je me sens en retard déjà. Moi qui vous parle, j'ai vu s'élever à côté de moi, au dessus de moi, nos plus habiles écrivains périodiques, ceux qui tiennent en leurs mains toutes les destinées du pays. J'écrivais

déjà quand ils ont commencé à écrire, mais avec quelle verve, grand Dieu! Comme il se sont dessinés tout d'abord! que de grandes choses ils ont faites! Les uns ont renversé le ministère Polignac en six bonds; les autres ont pris par la main la révolution de Juillet, cette terrible fille, s'efforcant de la guider dans le chemin qu'ils lui avaient tracé à l'avance; tous ils ont agrandi le langage de la presse, tous ils ont rendu à la critique sa dignité et son éclat. Oh! c'est un beau spectacle, la presse périodique!

Que de grands noms ! que de zèle ! que de courage ! que d'éclat ! quelle abnégation profonde de soi-même ! quelle sainte colère ! quelle verve inépuisable ! Tous les jours être prêt ! Émeute, révolution, rue Saint-Denis, rue des Prouvaires, guerre au dehors, peste, rien n'y fait ; ils sont toujours là, là, sur la brèche ! Que de génie dépensé ainsi, jeté au vent, prodigué à la foule qui passe ! Et puis les longs procès criminels, et puis les prisons sans fin, et puis les voyages de Versailles à Paris entre deux gen-

darmes, et puis les amendes, et puis les pauvres femmes qui tremblent et se préparent à mourir, entendant le gendarme de l'état de siége qui escalade les murs de la maison; et puis, d'autre part, l'écrivain qui défend seul contre tuos ce que tout le monde attaque, qui reste impassible devant la foule, qui tient à son devoir et à son droit, et qui reste au but qu'il s'était tracé, sans vouloir avancer ni reculer d'un pas! C'est stoïque et beau! Notre siècle est le siècle de la presse; notre siècle est le siècle de la pensée libre;

notre siècle est le siècle de tous les genres d'indépendance. Qu'il faille défendre ce qui existe, qu'il faille défendre ce qui n'est plus, ou pousser de toutes ses forces à un avenir difficile, ils sont tous prêts : voyez-les, pas un ne recule! Que deviennent donc, en présence de ces hauts et sincères témoignages, toutes les déclamations du siècle passé sur les gens de lettres en général et en particulier sur les écrivains des feuilles périodiques ? Cela fut long-temps une plaisanterie consacrée. Voltaire lui-même, le premier homme qui

ait fait un journal en France; car, sa correspondance, qu'est-ce autre chose sinon le seul journal possible de cette époque? Voltaire lui-même, quels sarcasmes n'a-t-il pas trouvés contre les journalistes de son temps? sarcasmes souvent répétés, sarcasmes impossibles aujourd'hui. Aujourd'hui avant tout, et pour tout homme qui fait un journal, la vérité est une nécessité aussi bien que la justice. Lisez tous les journaux du temps, et, après les avoir lus, comparez-les entr'eux: je tiens pour certain que dans le

fond, sinon dans les formes, vous trouverez que tous ils s'accordent à flétrir ce qui est infame, à louer ce qui est noble et bon. Il est impossible qu'il en soit autrement avec la liberté de la presse : elle est en effet l'âge d'or de l'écrivain périodique. Aussi regardez, il n'y a plus de livres aujourd'hui, il n'y a plus que des journaux.

Je suis donc heureux et fier d'être un des hommes de cette presse, moi indigne! Depuis tantôt huit ans, j'y ai travaillé nuit et jour avec tout le zèle dont je suis capable, faisant

des livres pour me distraire et pour réaliser, si je puis, quelques unes des idées que je rencontre dans ma tête en passant en revue les idées des autres. — Quand je commençai à écrire pour la première fois dans un journal, et que je me demandai comme Figaro, mon patron : Qu'y a-t-il? Les réponses m'arrivèrent en foule, et j'eus bien de la peine, dans ce temps-là, à les démêler toutes, ces réponses à ma question imprudente. Ce qu'il y avait alors en France était une chose immense en apparence,

une chose inépuisable en apparence, un univers entier à exploiter par un journaliste de vingt ans, comme moi. Eh bien ! horreur ! tout ce qu'il y avait en France est mort depuis, ou s'est évanoui on ne sait où. Tout cela a été dévoré par le journal ; le journal, cette frêle puissance quand j'ai commencé, puissance si débattue et sur laquelle le censeur pouvait chaque soir jeter son souffle infame, mutilant une pensée avec autant de sang froid que le bourreau coupe la tête d'un homme ; le journal seul a

dévoré tout cela. Quand donc je me demandai en commençant : Qu'y a-t-il ? je trouvai le monde littéraire et politique dans une surabondance inouie. Qu'est devenu tout ce monde ? Il y avait dans ce temps-là Byron le poète, mort en Grèce. Il y avait la Grèce renaissante, morte à Constantinople. Il y avait M. Casimir Delavigne le poète, mort en faisant une ballade. M. Béranger le poète, mort ou plutôt silencieux depuis la dernière révolution !

Il y avait l'*Histoire de la Révolution* et M. Thiers, mort

M. Thiers au ministère : il y avait Shakspeare, Schiller, tous les théâtres étrangers, qu'on traduisait avec ardeur et passion comme les chefs d'une littérature à venir et qui n'est pas venue; il y avait Walter Scott, le romancier, l'historien, le poète, le gentilhomme si populaire : mort Schiller, mort Shakspeare, et mort le poète romancier en revenant de Rome à Abbotsford. Il y avait Talma dans toute sa gloire, soutenant de son génie, qui n'avait jamais été plus heureux, ce qu'on est convenu d'appeler la tragédie française ;

mort Talma, mort le grand tragédien, mort, emportant la tragédie française dans la tombe comme une compensation à sa perte : mort vous dis-je ! Et moi j'ai suivi, comme la foule, ces tragiques dépouilles dont s'était inquiété monseigneur l'archevêque de Paris lui-même ; mais le prélat, aussi bien que le comédien, est mort aussi, plus mort que le tragédien lui-même, car les ruines du Théâtre-Français sont debout encore, protégées par l'indifférence de la foule et par le nom du propriétaire, pendant

que les ruines de l'archevêché, qui n'avaient pour les défendre qu'une religion de dix-huit siècles, ont été renversées d'un coup de main dans une folle journée de carnaval.

Quand on pense à tout cela, que de ruines, mon Dieu ! Quel abîme entre le moment où j'ai taillé ma plume pour écrire en public, et celui où j'écris ce résumé funéraire, dans lequel encore j'oublie tant de gloires très vivaces alors, qui ne sont plus même des gloires posthumes aujourd'hui ! Qu'est devenu Cuvier qui savait

tout ? Saint-Martin qui savait le sanscrit, Goëthe qui était toute l'Allemagne ? Qu'est devenu tout l'Orient chez nous ? mort tout cela ! Or, tout cela, c'était la pâture vivante et le journal de l'époque. Le journal vit toujours. Que j'en ai vu tomber, une à une, de ces renommées qui étaient notre orgueil ou notre envie! Que j'en ai vu mourir, de ces puissances si violemment attaquées !

Saint-Acheul et Mont-Rouge, que sont-ils devenus ? Où trouveraient-ils ces anachronismes chrétiens si redoutés et si peu re-

doutables, où trouveraient-ils, même dans l'Ecriture, une expression assez moqueuse pour peindre la rapidité de leur passage : *Transivi, et non erat!* J'ai vu balayer Mont-Rouge, *ce repaire*, comme nous disions alors. J'ai vu partir M. de Frayssinous, où est-il? J'ai vu monter à côté du jeune ministre de l'intérieur, M. de Montalivet, dans la calèche qui le ramenait de Vincennes, en le sauvant des mains du peuple, M. de Polignac, le premier ministre, celui-là même que le roi Charles X avait tenu si long-temps

suspendu sur la tête de la Charte au fil de l'article quatorze ; tout cela tué par le journal cependant ! mais le journal vit toujours.

Que de morts, que de ruines, que de désastres, que de fortunes évanouies ! Dans ce temps-là, nous ne portions qu'en tremblant nos mains hardies sur ces hommes qui se sont dissipés au premier souffle de la colère populaire. Charles X, le roi de Rambouillet, espèce de stoïcien du dernier degré, qui a perdu avec un sang froid plus que chrétien la plus belle couronne de l'univers !

comme c'était un roi respecté dans Paris ! Nous avons vu aussi tomber celui-là, nous autres qui avions vu passer le cercueil de Louis XVIII. Et comment est-il tombé, Charles X ? Vous croyez que c'est un coup de foudre qui l'a jeté par terre ? C'est mieux que cela, c'est le journal.

Le journal est le souverain maître de ce monde ; c'est le despote inflexible des temps modernes ; c'est la seule souveraineté inviolable ; c'est mieux qu'un pouvoir de droit, c'est un pouvoir de fait : toutes les grandeurs

du monde viennent se briser contre cet écueil. Le journal mesure à chacun sa popularité, sa gloire, son renom, sa valeur dans le monde. C'est lui qui fait les oraisons funèbres de toutes les puissances renversées. Il est immortel à présent; il a toute la patience de l'immortalité; il a lassé à lui seul toutes les grandeurs et toutes les ambitions de ce siècle; il a vaincu l'obstination de Charles X; il a vaincu la revêche résignation de madame la duchesse d'Angoulême; il a fait plier la frivole et charmante pensée de madame la

duchesse de Berry ; il a fatigué les plus infatigables renommées, celle de Bonaparte lui-même. Quels événemens! Bonaparte tombe sous la presse, il meurt sous elle ; son fils meurt après lui, n'ayant que la presse pour jeter sur sa tombe quelques phrases d'oraison funèbre; et vous ne voudriez pas qu'on eût quelque orgueil à appartenir à ce corps, qui a fait et défait tant de pouvoirs!

Il faut dire, pour être juste, qu'à aucune époque de la France moderne, la littérature et les arts n'ont été florissans comme

ils l'étaient à l'époque où je pris une petite place dans le monde littéraire. Rossini était dans toute sa gloire. M. Gros, qui n'était pas encore baron, venait de faire la coupole du Panthéon qui était redevenu l'église de Sainte-Geniève. M. de Lamartine publiait ses nouvelles méditations, ce chef-d'œuvre digne de son premier chef-d'œuvre. M. de Châteaubriant préparait ses œuvres complètes, le seul à qui ce fût là une faiblesse permise et admirée. Au théâtre, Victor Hugo annonçait *Marion de Lorme*, que soute-

nait le roi Charles X lui-même contre la plus ignoble pétition qui se soit jamais faite dans aucune littérature, depuis la célèbre pétition des garçons bouchers à la reine Elisabeth contre son poète Shakspeare.

Voilà qui allait bien. Dans le petit art, nous avions M. Scribe, qui faisait nos délices avec une aristocratie de son vernis et de son invention. Nous avions Boïeldieu qui faisait la *Dame Blanche;* nous avions... que sais-je encore? M. Gérard, par exemple, et son portrait du roi, dans lequel il y

avait ce beau cheval. Tout cela était admiré très fort, tant nous étions oisifs et riches! Chaque année avait aussi sa célébrité qu'il fallait faire ou défaire, chose facile au journal. Venaient en même temps les expositions de l'industrie, toutes remplies de lampes perfectionnées, de savons perfectionnés, de faux toupets perfectionnés, de pianos perfectionnés, et autres perfections qui nous faisaient passer notre temps très agréablement. Venaient Sèvres, les Gobelins, la société d'encouragement pour les Beaux-Arts, les

concerts des enfans d'Apollon; toutes choses suivies de dîners au Rocher de Cancale ou chez Véry. Quelle belle foule! Voyez cette dame qui passe, une partition à la main; elle sort de Feydeau et elle va chanter à la Chapelle du roi; voyez cet homme qui emporte son violon en cabriolet, il va accompagner la duchesse de Berry; voyez cet enfant qui passe entouré de gardes du corps, c'est le duc de Bordeaux. Prêtez l'oreille, le vieux palais s'illumine tout à coup! c'est fête aux Tuileries! la fête des puissan-

ces et des nobles. Ils se reportent au moyen âge; il se reportent de toutes leurs forces à ce temps de puissance absolue ; ils rêvent toute la nuit l'antique féodalité des vieux temps !

Mais, le matin même de ces fêtes, quand ces fêtes vont finir bientôt, voyez-vous ce pauvre homme qui jette obscurément un journal chez le portier du roi ? Portez les armes à ce pauvre homme, sentinelles ! frappez le parquet du talon de vos bottes, gardes du corps ! évanouis-toi, moyen âge d'une heure! Ce pau-

vre homme abattra les vieilles Tuileries ! ce pauvre homme, c'est le porteur d'un journal.

Et vous souvient-il, dans ce temps-là, comme on était occupé des moindres choses, comme tout était spectacle à cette époque, comme nous demandions tous des spectacles, gorgés que nous étions de l'autre nourriture à l'usage du peuple ! Vous auriez beau chercher dans vos souvenirs, vous ne trouveriez pas le plus petit fait passé sous silence à cette époque, pas le plus petit héros passé inaperçu. Quels spec-

tacles ! Nous avons été voir avec le même empressement le cadavre royal de Louis XVIII et Rita-Christina, sœurs jumelles, qui ont vécu une heure de la même vie et du même amour. L'obélisque de Luxor se croisait avec l'enfant qui portait le nom de Napoléon écrit dans ses yeux. Vous souvient-il de cette jolie petite fille qu'on appelait Léontine Fay ? Quels transports elle excitait chez nous ! Aujourd'hui l'aimable enfant est mariée, et sera bientôt mère. Cela nous vieillit singulièrement, nous autres, qui avons

assisté à ses débuts. Il n'y avait pas, dans ce temps-là, jusqu'à la société Philotechnique qui ne fût quelque chose. Je me souviendrai toute ma vie de cette estimable société. M. Cadet de Metz, un ami de ma tante, homme savant et digne de toutes sortes de respects, était membre de cette digne société Philotechnique ; chacun a ses faiblesses, et, à chaque nouvelle séance publique, il ne manquait jamais de m'y conduire pour éveiller en moi le sens poétique qui sommeillait. A ces séances publiques, qui se fai-

saient dans une vaste salle de l'Hôtel-de-ville en plein jour, la société se mettait en frais de lecture, elle mettait au jour ses plus grands poètes. Le plus grand poète de ce temps-là de la société c'était M. Viennet. Il n'y avait pas de séance où je ne visse accourir M. Viennet, un manuscrit à la main. Il arrivait tête levée. Il se posait fièrement devant la balustrade, et là, le geste animé, le regard inspiré, il débitait fièrement des chants entiers d'un poème burlesque dont l'assemblée était émerveillée. Vous ne

sauriez croire ce que c'était que ce poème : le style était digne de la pensée et la pensée digne du style ; vous auriez pris cela, vu de loin à la clarté d'une chandelle, pour une mauvaise ombre de *la Pucelle de Voltaire*. Il y a surtout un de ces chants dont je me souviendrai toute ma vie. L'auteur y fait violer en plein jour la reine Blanche, la mère de Saint-Louis, par une troupe de muletiers et de soudards. La société Philotechnique, qui n'y entendait pas malice, applaudissait cela de toutes ses forces. Pour

moi, il me semblait que c'étaient là d'atroces extravagances ; mais voyant tout le monde admirer et applaudir, je me taisais modestement. Depuis ce temps, le fameux poème burlesque a été imprimé, et le public l'a jugé à l'impression comme je l'avais jugé à la lecture, ce qui n'a pas empêché M. Viennet de descendre où de s'élever encore d'un cran, de passer de la société Philotechnique à l'Académie française, préféré qu'il a été à Benjamin Constant, cet autre mort illustre que nous avons vu mourir, et que je

n'ai pas compté parmi les funérailles politiques dont la marche est ouverte par le convoi du général Foy, et se referme aux convois de Casimir Périer et de Lamarque.

Malgré moi, vous le voyez, j'en reviens toujours à des histoires de funérailles ; je suis déjà dans cet âge où l'on s'étonne des morts qu'on a laissés derrière soi ! C'est un cruel travail que de se souvenir de tous ceux qu'on a vus et qui ne sont plus ! Parlez-moi des modes passées, et de ces choses futiles je vous parlerai sans

tristesse. Vous avez lu *Ourika*, par madame de Duras; vous avez lu *Edouard*, ces deux plaidoyers en faveur du faubourg Saint-Germain! Quelle distance entre ces livres d'une aristocratie toute personnelle, et le livre de mistriss Trollope, par exemple, cette aristocrate en général!

Vous avez vu les Osages reçus comme des princes d'abord, comme des histrions ensuite, passant du palais de Saint-Cloud à la Grande-Chaumière: quelle différence entre les Osages et D. Pédro, ou le dey d'Alger, qui les

remplace à l'Opéra ! Vous rappelez-vous aussi cette autre grande chose qu'on allait voir avec tant de pompe par les matinées d'été, la giraffe ; et ce grand homme qu'on allait entendre dans les temples chrétiens, le missionnaire Guyon ? et le procès de Castaing qui tenait le monde attentif autant que le procès Fualdès ? et le général Berton exécuté avec tant de sang froid ? et la loi du droit d'aînesse rejetée ? et la statue de Louis XIII rétablie à la place Royale ? et la Madeleine toujours aussi peu avancée ? et l'arc de

l'Étoile sur lequel nous avons tant plaisanté? et l'Éléphant de la Bastille que la révolution de juillet a bronzé en cuivre? et les chasses du roi? et le sacre? et la voiture du sacre vendue à l'encan? et le jeu du roi, où se pressait toute l'opposition, faveur signalée que lui faisait la royauté? et le Musée maritime? Nous avons vécu de tout cela pourtant, nous autres; nous avons critiqué ou défendu amèrement tout cela. Après quoi venaient la cour et les courtisans, et les noms propres : M. de Damas et madame de Gon-

taut, M. le duc de Guiche et sa femme si jolie; madame Du Cayla et M. Sosthène de La Rochefoucauld, ce gentilhomme si bien intentionné, et si poli, et si tremblant devant les journaux dont les sarcasmes étaient répétés à l'Elysée-Bourbon le soir. Dans ce temps-là aussi on parlait beaucoup de mademoiselle Noblet et des romances de M. Romagnési. De quoi ne s'occupait-on pas, ô ciel!

Eh bien! tout cela est déjà de l'histoire ancienne! Une révolution est venue donner à tout cela

la consécration qui n'appartient qu'aux vieux temps. La foudre tombe sur une maison moderne, et elle lui donne le sombre coloris d'un monument du moyen âge. Voilà ce qui est arrivé à cette société surprise tout à coup dans son sommeil. Elle a été séparée violemment de l'avenir de la France par un abîme. Elle est devenue tout à fait inutile, même comme époque de transition. Tout ce qu'elle avait fait, aristocratie, religion, mœurs, les modes mêmes et les beaux-arts, ces choses plus indépendantes du

pouvoir que tout le reste, parce qu'elles tiennent au caprice du peuple, tout cela est monté dans le vaisseau de Cherbourg; tout cela a remonté en sens inverse le sillon effacé et renouvelé tant de fois, qui ramena d'Angleterre la reine Henriette, misérable histoire qui recommence tous les cent ans, ramenant après elle les mêmes infortunes et les mêmes appareils.

Vous concevez donc qu'un homme qui s'est occupé de tous ces événemens au jour le jour, qui a suivi la plume à la main les

plus minces détails de cette histoire, n'a guère d'autre histoire à raconter. Une préoccupation puissante s'est emparée ainsi de toute ma vie, et, Dieu merci, j'ai été placé dans des positions assez diverses pour les bien comprendre, à présent que je les vois en bloc, tous ces faits épars de notre histoire de chaque jour. Je fus d'abord un écrivain inconnu, écrivain d'opposition par épigramme, faisant la petite guerre en vélite, harcelant les gouvernans que je connaissais fort peu, et qui me connaissaient encore

moins ; plus tard, je passai du petit journal dans le grand journal, du journal populaire dans le journal aristocratique, toujours le même homme, quoi qu'on ait dit là et là, toujours faisant de l'opposition là et là.

Ceux qui me reprochent d'avoir passé d'un journal à l'autre, ne peuvent pas me reprocher d'avoir quitté une opinion pour une autre ; j'ai toujours été le même écrivain, attaquant ce qui était fort, hostile au puissant, n'étant jamais guidé dans mes hostilités par aucune ambition personnelle,

quittant une position acquise aussitôt que cette position devenait avantageuse. C'est ainsi que j'abandonnai mon petit journal d'opposition libérale quand il devint triomphant sous M. de Martignac ; c'est ainsi que je quittai mon grand journal d'opposition royaliste le jour même où M. de Polignac vint au pouvoir. Tout le monde sait qu'alors j'avais une chance très belle : je pris la fuite. Le lendemain, je faisais un journal d'opposition ; l'opposition a été ma vie à moi, comme à d'autres la défense du pouvoir

est leur vie. Le premier qui a jeté des paroles d'opposition après juillet et qui les a signées, c'est moi. Ce que je dis ici, non pas par vanité ou pour me faire valoir plus que je ne vaux ; mais pour répondre, une fois pour toutes, à ce qu'on a pu dire sur le caractère d'un homme qui a pu être accusé d'inconséquences téméraires, mais à qui personne ne peut reprocher dans sa vie, ni une bassesse, ni une mauvaise action, ni une lâcheté.

A quoi nous avons servi, nous autres jeunes écrivains périodi-

ques, et ce que nous avons fait en dix ans, il serait facile de le dire. Une fois que nous nous fûmes enquis de quoi il s'agissait et quels étaient les hommes régnans, nous comprîmes tout de suite ce qu'il y avait à faire et sur quelles sommités il fallait frapper. Ainsi nous avons été les premiers qui aient attaqué de front la littérature de l'Empire, cette stupide usurpation littéraire qui était restée debout, après que l'usurpation guerrière et glorieuse fut morte sur son rocher. Vous qui vivez, ou plutôt qui écrivez aujour-

d'hui, tranquilles et à l'abri de tout monopole, vous ne sauriez vous figurer ce que c'était il y a dix ans que la littérature de l'Empire; elle était partout maîtresse souveraine, impérieuse, fière et jalouse, et médiocre. Elle tenait tout ce qu'on pouvait tenir, le théâtre et la place publique, l'Académie et le journal; et chaque pas que faisait un pauvre jeune homme qui se sentait de l'esprit et du cœur, il trouvait son passage impitoyablement barré par ces immobiles. Plus de passage pour personne! Que d'humilia-

tions de tous genres ces gens-là ont fait subir à toute la jeune école ! Cela est à peine croyable. *Les Messéniennes* trouvent à peine un imprimeur ; *les Méditations* sont publiées par faveur et en tremblant ; Lord Byron est publiquement hué comme poète ; il fallait un libraire très hardi pour dépenser sur *les Puritains* et l'*Ivanohé* de Walter Scott, la moitié autant d'argent qu'on en dépensait sur *M. Botte,* ou *l'Enfant du carnaval,* par Pigault-le-Brun.

Dans ce temps-là Armand Car-

rel n'aurait jamais pu imprimer son *Histoire d'Angleterre;* dans ce temps-là la presse périodique n'aurait pas trouvé assez de mépris et de moquerie pour les morceaux de Sainte-Beuve; Mérimée aurait eu besoin d'un collaborateur de *la Pandore* pour publier sa chronique. Michel Raymond aurait eu besoin d'une préface de Paul de Kock. J'ai vu Victor Hugo, cet ardent génie qui règne aujourd'hui par la poésie après avoir combattu pour elle, ne pas pouvoir placer au prix de cent écus *Han d'Islande,*

cette vive, passionnée et grossière ébauche d'un homme qui avait *Notre-Dame de Paris* dans la tête, et *les Orientales* dans le cœur. Dans ce temps-là, il était impossible d'aborder le théâtre. Le Théâtre-Français, la tragédie française étaient le monopole de ces messieurs. L'Opéra leur appartenait corps et ame, et danseuses. Ils regardaient l'Opéra-Comique comme leur berceau, et, en effet, c'est de là qu'ils sont presque tous sortis, pour aller à la Chambre, ou à l'Académie française. O la belle littérature!

mes amis, la belle et savante littérature, qui a commencé par composer des drames pour les musiciens de Feydeau!

C'était là un joug bien propre à flétrir de jeunes ames! c'était là une humiliation cruelle! Que de fois, en me promenant lentement dans les galeries de bois du Palais-Royal, ce temple de la librairie et de la prostitution publique, ruinées toutes les deux, ai-je senti mon cœur bondir d'indignation dans ma poitrine, quand je voyais ces somptueuses boutiques remplies tout entières par une lit-

térature dont ni moi ni personne nous ne pouvions lire quatre pages de suite! Dans ce temps-là, le Palais-Royal n'était permis qu'aux adeptes. Alfred de Vigny, qui commençait avec toutes sortes de peines, était obscurément annoncé chez les libraires du quai de la Vallée; Alexandre Dumas, commis obscur perdu dans un bureau, rêvait tristement une célébrité qu'il n'a pu réaliser que six ans plus tard. Que de tourmens dans ces jeunes ames! Mais ils se traînaient péniblement autour du mur d'airain sans l'en-

tamer ; alors, pour vivre, il n'y avait que deux moyens pour les pauvres poètes, vivre pauvre et inconnu, ou bien travailler obscurément aux histoires, aux tragédies, aux journaux, aux opéras comiques, aux biographies, aux discours académiques de ces messieurs : il n'y avait pas d'autre chemin.

Demandez à tous ceux qui sont parvenus à quelque chose et qui sont enfin devenus les maîtres, comment ils sont arrivés, par quelles fatigues, par quels efforts? Cela est horrible à penser; et quoi

qu'il arrive, je me suis bien promis, me souvenant de toutes ces douleurs, que si jamais j'étais quelque chose, je ne tiendrais ni ma porte ni mon ame fermées au moindre jeune homme qui viendra loyalement me raconter qu'il veut mettre le pied dans cette difficile et glissante carrière des lettres.

Vous concevez donc qu'un homme qui un des premiers s'est attaqué corps à corps à cette littérature envahissante de l'Empire, qui l'a harcelée nuit et jour, qui a fait de sa ruine totale la gran-

de ambition de sa vie, qui l'a attaquée par tous les moyens qui étaient en son pouvoir, lui reprochant chaque jour tout ce qu'on pouvait lui reprocher, sa nullité d'abord, et ensuite ses habitudes de servilité et de censure; vous concevez que cet homme, quand cette littérature est morte enfin, quand les jeunes et les forts ont renversé tous les obstacles enfin, soit appelé à se glorifier de cette belle œuvre pour la faible part qu'il y a prise. Ainsi fais-je, moi qui vous parle; moi, j'ai été le faible animal qui ai rompu de

mes dents le réseau dans lequel était enfermé le lion. Laissez-moi le voir bondir, mon jeune lion délivré. Comme ses bonds sont impétueux ! comme son allure est vive! qu'il est heureux d'être libre enfin ! Le lion, c'est la jeune littérature contemporaine, c'est notre capricieuse et folle poésie, c'est notre histoire sévère et remplie de poésie, c'est notre drame aussi, cet immense jouteur qui n'étreint pas tout ce qu'il embrasse; c'est notre éloquence simple et naturelle, éloignée de tous les genres d'emphase ; c'est notre roman

passionné jusqu'au délire, mais plein d'intérêt et de vérités de tous les genres. Tels sont les fruits d'une victoire littéraire qui a demandé dix ans de combats.

Ce qui doit résulter de cette victoire, et quels fruits doit porter la littérature nouvelle, nul au monde ne peut le dire; nos tentatives les plus hardies n'ont pas encore amené un chef-d'œuvre. Nos chefs d'école ont éprouvé bien des défaites, la révolution qui s'est abattue sur tout cela a jeté bien du découragement dans les esprits les plus hardis, et dé-

rangé bien des enthousiasmes. Il est cruel à un écrivain qui marche à son but, d'être dérangé par cette grande chose qu'on appelle une révolution. Cela l'étonne et le fatigue, cela l'anéantit pour long-temps. Une fois revenu de la première surprise, il lui faut bien des soins et des peines seulement pour regagner l'échelon de gloire sur lequel il était huché quand la révolution en passant l'a jeté par terre du bout de son aile. Nous en sommes donc là, nous tous tant que nous sommes, attendant la poésie qui doit venir,

et nous demandant avec inquiétude de quel côté, orient ou occident, doit sonner la trompette de la résurrection poétique. Mais hélas ! il faut attendre encore longtemps avant de l'entendre éclater et retentir dans la société moderne qui est toute politique. Les faits passent avant les idées, l'histoire passe avant la poésie. Il faut laisser à l'histoire le temps de prendre un corps et un visage ; quand l'histoire sera faite, nous ferons de la poésie avec l'histoire, si nous pouvons.

Or ceci est encore un des

avantages du journal, c'est qu'en même temps que le journal fait l'histoire politique, il fait encore l'histoire littéraire de chaque jour. La critique remplace toute poésie quand toute poésie est éteinte; la critique, dans les époques de transition, tient lieu fort bien de tout ce qui n'est plus, ce qui n'est pas encore. La critique alors c'est tout le poème, c'est tout le drame, c'est toute la comédie, c'est tout le théâtre, c'est tout ce qui occupe les esprits; c'est la critique qui passionne et qui amuse; c'est elle qui éclaire et qui brûle, c'est

elle qui fait vivre et qui tue ; elle usurpe à elle seule toutes les fonctions des autres parties de l'art, elle est à la fois et tour à tour l'ode, l'élégie, le poème épique, la cantate et l'oraison funèbre d'un peuple veuf de ses poètes et de ses orateurs. Voilà comment, à de certaines époques, vous voyez le métier de critique, métier secondaire en apparence, s'élever au plus haut point de gloire, de puissance, d'estime et d'utilité.

Nous en sommes donc là encore une fois, nous en sommes

encore à la critique! Cela nous est arrivé souvent, après les bouleversemens de toutes sortes, de refaire notre code littéraire, en même temps que nous refaisions nos lois politiques. Maintenant, si vous me demandez ce qui adviendra de notre littérature, je vous répondrai que je le savais peut-être avant Juillet, qu'aujourd'hui je ne le sais plus ; que cette révolution subite nous a surpris certainement en progrès, mais que peut-être elle a tué le progrès en l'épouvantant ; si bien qu'il peut se faire que nous ne soyions, nous

autres, qu'une littérature de transition, comme la littérature de l'Empire n'a été qu'une littérature de transition, avec cette différence toutefois que la littérature moderne, élégante, passionnée, inspirée autant par les antiquités classiques que par les souvenirs des beaux siècles à l'étranger, dégagée de toute prévention et de toute haine, bienveillante à tous, facile, honorable autant qu'honorée, méritait à tous les titres d'être autre chose dans l'avenir qu'une littérature de transition.

Laissez faire le temps et la jeunesse, ce sont deux grands maîtres. Pour moi, s'il me fallait résumer en peu de mots cette dissertation littéraire, je serais peut-être embarrassé quelque peu. Mais à quoi bon résumer les pages écrites sous tant d'émotions différentes ? à quoi bon ? Cela commence comme une biographie, et finit comme une dissertation didactique. Est-ce ma faute ? A coup sûr c'est une faute de composition, mais ce n'est peut-être pas une maladresse d'auteur. Dans ma pensée, la dissertation litté-

raire ôte à la biographie de ce qu'elle pouvait avoir de niais et de futile, pendant que la biographie, si peu qu'il y en ait, jette peut-être quelque vérité sur cette longue dissertation littéraire. D'ailleurs, quel que soit votre jugement sur ces pages, j'avais besoin de les écrire. Voilà trop long-temps que je me sens le désir de me montrer à vous, non pas tel que je suis peut-être, mais au moins tel que je me vois. Il est temps d'en finir, je pense, avec les futiles travaux de la jeunesse; acceptez encore ces frag-

mens tels que je vous les donne ; et puisse cette humble préface vous les faire accepter avec quelque faveur, quand vous saurez que c'est le dernier livre futile que vous aurez de moi.

Que si vous me demandez pourquoi je publie encore ces quatre volumes, vous me jetterez dans un embarras dont je sortirai à grand'peine. A vrai dire, ces quatre volumes pouvaient bien ne pas être publiés ; personne n'y eût perdu, ni vous ni moi ; mais, comme je le disais en commençant cette préface, il

y a un instant dans la vie où les œuvres complètes sont permises peut-être ; c'est quand elles se font en toute modestie, et plutôt pour servir à la critique d'un écrivain que pour contribuer à sa gloire. Dans ce cas, l'abnégation d'un homme qui vous donne tout ce qu'il a fait étant jeune, comprenant très bien le fort et le faible de tous ces fragmens épars, me semble une action digne tout au moins d'indulgence. Ces quatre volumes, avec les quatre volumes si improprement appelés *Contes fantastiques*, complètent

tout à fait la série des petits volumes que j'ai déjà publiés comme autant de pages de ma vie littéraire. *L'Ane mort*, rêve brûlant de ma vingtième année, à cet âge où l'on est misanthrope, ne pouvant être autre chose ; *la Confession*, démenti nouveau peut-être donné à l'envahissement non pas de la foi chrétienne, mais des prêtres catholiques, ce qui est bien autre chose; *Barnave*, étude incomplète mais animée, dans laquelle on a tenté de saisir ce moment fugitif de l'histoire de France où la vieille monarchie

et le vieux peuple se séparaient pour ne plus se rencontrer ou se reconnaître l'un et l'autre tant ils seront changés, elle dans l'émigration et lui dans la conquête; puis les *Contes fantastiques*, essais littéraires, qui ont contribué, pour la plupart, à fonder les revues, nouveau genre d'écrit périodique qui a fait tant de progrès depuis; ce sont là les plus sérieux délassemens de ma vie de critique. Quant aux quatre volumes que voici, ils complètent tout ce que j'ai écrit dans ma jeunesse. Vous y trouverez plus d'une page

de mes premiers commencemens littéraires. Je les ai mises là tout exprès pour m'encourager moi-même. Et puis il y a tel de ces morceaux qui me fait honte et peine ; vous en lirez un, entre autres, écrit il y a six ans, qui me cause un vif chagrin ; ce morceau est intitulé : *le Rendez-vous:* l'action se passe vis-à-vis Notre-Dame de Paris. Avant que Victor Hugo ne s'arrêtât devant la cathédrale, je m'y étais arrêté, moi, enfant. Qui sait ? j'avais peut-être *Notre-Dame de Paris* dans la tête, mais la tête m'aura tourné ;

et je n'ai trouvé ce jour-là, en présence de la cathédrale, qu'une méchante page sans aucun sens. Victor Hugo y a trouvé son chef-d'œuvre quatre ans plus tard.

Heureux celui qui est né poète! Et après celui qui est né poète, heureux celui qui sait écrire l'histoire! Et après l'historien, heureux l'orateur! Et après l'orateur, heureux l'écrivain dramatique! Et après le drame, heureux le critique honnête homme qui est tombé sous la main d'un homme d'un cœur aussi noble que son esprit est élevé, et au-

quel il a voué un amour tout filial !

Mais avant le poète, avant l'historien, avant l'orateur, avant l'auteur dramatique, avant le critique, avant tous ces enfans perdus de l'art, qui passent leur vie à triompher ou à combattre, heureux ! trois fois heureux celui qui ne produit rien, celui qui jouit de ce que les autres produisent, celui qui appelle la critique elle-même devant son tribunal, et qui la juge en dernier ressort.

FIN DU PREMIER VOLUME.

Imprimerie de A. Pinard,
Quai Voltaire, 15.

Contes

NOUVEAUX.

IMPRIMERIE ET FONDERIE DE A. PINARD,
QUAI VOLTAIRE, 15.

CONTES NOUVEAUX

PAR

M. Jules Janin.

TOME DEUXIÈME.

LES LIBRAIRES-ÉDITEURS :

ALPHONSE LEVAVASSEUR. — ALEXANDRE MESNIER.

9, rue Choiseul. 23, rue Louis-le-Grand.

à Paris.

1833.

L'Antiquaire.

Grâce au roman moderne, qui s'est emparé avec tant de puissance et de bonheur des vieux temps, il n'est aucun de nous, quelque peu artiste de profession, qui ne se soit fait antiquaire, et qui n'ait été sérieusement, pendant un jour au moins, antiquaire

modeste et dévoué, courant après les vieux cadres, les vieux tableaux et les vieux meubles, comme s'il eût eu à garnir tout un château d'Abbostford. Qui de nous n'a pas eu sa passion pour le moyen-âge? qui ne s'est pas agenouillé devant l'Ogive? qui n'a pas fait sa déclaration d'amour au Gothique? qui n'a pas embrassé sur la joue la Renaissance, noble dame, si coquette et si déliée pour son âge? La manie des antiquités a été bien grande pour nous dans les temps heureux, où nous n'avions pas autre chose à faire qu'à nous construire de jolies petites passions bien innocentes et bien chétives, faites à notre taille et à la taille de notre poésie! Moi tout le premier, homme de sang-froid, et que

ceux qui ne me connaissent pas placeraient volontiers dans les ricaneurs, j'ai été un antiquaire très passionné et de très bonne foi. J'ai entassé avidement dans ma demeure trop étroite les vieux bahuts, les fauteuils aux grands bras, les prie-dieu découpés, les tables aux pieds tors, les armures reluisantes, les missels rehaussés d'or, les horloges qui chantent à midi en battant des ailes, les glaces à reflets brisés; que sais-je? J'ai donné sans distinction dans toutes les reliques, respectables ou non; j'ai confondu tous les temps et tous les âges. Plus d'une fois j'ai accouplé l'armure de fer du Croisé à l'habit de velours du marquis de Louis XIV; j'ai posé le rosaire de la reine Blanche sur les paniers de ma-

dame de Pompadour, profane que j'étais! Je ne sais pas jusqu'où cette manie d'antiquité m'aurait conduit, et dans quels excès elle ne m'eût pas jeté, sans une aventure assez plaisante qui m'arriva, il y a quelques années, au plus fort de ma gothique et ignorante passion.

J'avais entendu dire qu'il existait à F***, en Normandie, des antiquités présumées romaines, qui n'avaient pas encore été décrites. La possibilité de recueillir, sans apparence de contestation, de la gloire comme antiquaire, dans un siècle stérile où l'on se bat à outrance pour s'arracher les derniers lambeaux de gloire qu'ont dédaignés nos prédécesseurs, m'inspira un vif désir d'aller planter mon dra-

peau sur ce terrain, vierge encore, qui attendait son Christophe Colomb. Je me voyais déjà, à l'aide d'un in-folio de ma fabrique, tout orné de longues planches explicatives du texte, frappant à la porte de l'Académie des Inscriptions, et admis savant, comme tant d'autres, après huit ou dix ans de sollicitations patientes et soumises. Je n'étais pas, à la vérité, un archéologue des plus forts; mais j'avais, pour m'enhardir, l'heureuse imprudence de MM. tels et tels : d'ailleurs, je pouvais espérer de faire mon apprentissage sur les lieux, et devenir, ainsi que beaucoup d'illustres, habile tout d'un coup à force d'erreurs et de bévues.

Je résolus donc de ne pas tarder à partir pour F***; mais comme j'avais

affaire à une population que distingue exclusivement un sentiment fort chatouilleux et très raffiné de la propriété, je crus devoir prendre mes précautions à l'avance, et m'assurer de la bonne disposition des localités. Je m'adressai, à cet effet, à un de mes amis, inspecteur général des finances, en le priant de me donner des lettres de recommandation pour quelques uns de ces nombreux agens fiscaux, dont les employés supérieurs du ministère dirigent despotiquement les destinées, comme Dieu tient dans sa main le cœur des rois. Après y avoir pensé un instant, il me répondit qu'il avait mon affaire. — « Je n'ai besoin, me dit-il, que de vous adresser à un seul homme, le directeur

de l'enregistrement. Ce n'est pas qu'il jouisse d'une prépondérance marquée dans le pays, mais il y est né, il fait cause commune avec tous les naturels du lieu. C'est d'ailleurs un homme auquel nous reconnaissons beaucoup de mérite; je ne pense pourtant pas qu'il puisse vous aider personnellement pour le but immédiat de vos recherches, et je ne crois point que l'*opus reticulare* ait beaucoup de prix pour lui, ni qu'il attache une idée de nationalité quelconque à l'arc de plein cintre et à l'ogive, mais il saura vous rendre à merveille tout le monde favorable, et intéresser au succès de votre entreprise les vanités locales. C'est un homme tout à ma dévotion, un employé tout à fait. Il ne

me doit point sa place, il est vrai, mais je lui ai fait accorder sa translation dans sa ville natale, ce qui l'a mis à même d'y jouer un personnage, avantage qui n'est dédaigné par personne, par un provincial moins que par un autre; il sera enchanté de faire quelque chose pour vous à ma recommandation. »

Muni de ce talisman, qui devait faciliter l'enlèvement du trésor de gloire auquel j'aspirais, je partis avec un jeune lieutenant d'artillerie que l'École Polytechnique a rendu savant, et l'ennui de la garnison, antiquaire. Il était environ midi quand nous arrivâmes à F***; c'était par un beau jour de dimanche. Le mouvement d'une population nombreuse répandue dans les rues et sur la promenade, les jeux

de bague, les roulettes portatives, les marchands de pain d'épice, de massepains et de jouets établis sur l'esplanade, la joie bruyante des enfans, la parure un peu chargée des habitans, nous donnèrent une bonne idée des dispositions des promeneurs et de l'aisance des différentes classes. Du reste, on n'y sentait ni l'odeur du tabac de régie, ni la poussière tourmentée par un million de pieds comme dans les fêtes publiques de Paris. Les agrémens personnels des individus nous parurent s'accorder peu avec leurs prétentions à l'élégance ; mais nous nous rappelâmes que nous étions encore plus voisins des environs de Paris que du Calvados, renommé à juste titre pour la beauté de sa race

privilégiée; et puis, nous supposant spectateurs désintéressés, nous étions de bonne composition : nous tenions compte à tous ces gens là de leur bonne volonté.

Après avoir fait un peu de toilette à l'auberge de la poste, nous nous fîmes conduire chez M. le receveur de l'enregistrement, qu'on nous assura bien positivement devoir être chez lui à cette heure. En effet, quand nous fûmes entrés, une domestique, après nous avoir introduits dans une salle basse très proprement boisée et décorée d'anciennes gravures représentant les mœurs pastorales et fardées de Boucher et de Vatteau, amena bientôt le maître de la maison, qu'elle était allée chercher au jardin. C'était un

petit homme, rond, gris, à demi chauve, heureux, à figure ouverte et vermeille, bourgeois tout fait pour le vin vieux, le bœuf bouilli, le reversi et bonnet de coton; il n'eut pas plus tôt appris le sujet de notre visite et jeté un léger coup d'œil sur la lettre de l'inspecteur, qu'il nous aurait volontiers embrassés.—« Ces messieurs vont se rafraîchir, dit-il, même sans prendre le ton de l'interrogation. Eh! vous avez beau dire (et cependant nous n'avions pu placer qu'une inclination d'un caractère ambigu), quand on est resté long-temps en voiture par ce temps-ci, on a besoin d'atténuer les effets altérés du chemin. Demandez à monsieur l'inspecteur? il sait bien cela quand il passe par notre endroit.

Vous permettrez, en outre, que je vous conduise au jardin, Messieurs; vous vous y trouverez, sans vanité, mieux qu'ici, et j'y serai à portée d'ordonner quelques apprêts. »

Ce disant, il nous conduisit sous une treille où nous trouvâmes l'explication du *sans vanité*. Nous reconnûmes en cet endroit tout le *confortable* innocent et presque enfantin que sait si bien se ménager le loisir du provincial, et qui diffère si fort du *confort* anglais. On peut dire que ce bien-être de la province n'est guère que défensif, puisqu'il a principalement pour cause le besoin constant de lutter contre les fâcheux effets du climat et de l'ennui endémique. La recherche de l'Anglais et des peu-

ples méridionaux tend, au contraire, toujours à la conquête de jouissances réelles et positives, sauf à négliger quelques grêles détails d'élégance et d'étiquette. La treille de notre ami le receveur, également couverte à sa partie supérieure, était abondamment garnie, à chacun de ses piliers, de chèvrefeuille, de jasmin, de clématite et autres plantes grimpantes et parfumées, et de joyeux buissons d'églantiers qui portaient des roses de toutes nuances et de toutes saisons. La vue, perçant sous ces festons de coquette verdure et de fleurs, allait se reposer sur une double ligne de petits orangers, et, passant au-delà des cimes des arbres du jardin qui descendait vers la rivière, s'arrêtait

nonchalamment sur le côteau opposé, décoré partout de jardins et de frais bosquets. Dans la verdure ressortait au loin, de tous côtés, et dans toutes les postures, de jolies maisons soigneusement blanchies, et ornées parfois d'un encadrement de briques. En faisant un retour sur la scène que nous occupions, nous trouvâmes sous la treille une grande table sur laquelle commençait à courir en chantant un cercle animé de couverts. Une tapisserie faite de divers morceaux, mais tendue avec netteté et prévoyance, était destinée à garantir de l'humidité du sol les pieds des convives. Dans un coin rafraîchissait un bataillon de bouteilles, rangées par ordre de bataille, les conscrits en

avant et les troupes d'élite par derrière, pour achever l'assaut. Nous nous récriâmes sur la beauté de l'aspect et sur l'ingénieuse sensualité qui avait tiré si bon parti de cette heureuse situation.

« C'est moi, nous dit notre homme; qui ai planté tout cela, moi qui ai greffé sur ces sauvageons tant de roses d'espèces si différentes. J'ai fait plus d'un essai, Messieurs, et je me suis piqué à plus d'une épine; mais avec du temps et de la patience on vient à bout de choses plus difficiles. Or çà, Messieurs, vous avez été bien inspirés en venant nous visiter à cette époque. C'est aujourd'hui qu'on célèbre la Saint-Loup, fête patronale de notre petite ville. Vous avez déjà pu

voir beaucoup de préparatifs. Pour moi, je paie aussi mon tribut de zélé citoyen, et j'ai invité à dîner quelques bons amis : j'espère que vous voudrez bien, au moins pour aujourd'hui, être des nôtres. »

Après huit heures de chaleur et de cahots sur une route poudreuse, tomber du haut d'une diligence dans un joli petit Éden bourgeois, plein de verres et de bouteilles à la glace, aspirer dans le calme l'air pur et la lumière, sentir ses nerfs olfactifs sollicités à la fois par les parfums végétaux et par une odeur flagrante de cuisine, c'était là se trouver dans une position trop désavantageuse pour résister : un Haïtien aurait été séduit. D'une commune inspiration, nous répondîmes,

mon compagnon et moi, quelques paroles vagues sur l'honneur qu'on voulait nous faire en nous admettant à une réjouissance toute locale, et notre plus forte objection fut que notre dîner avait été commandé à l'auberge. On la détruisit avec plus de force que nous ne l'avions espéré, en nous apprenant que l'on avait déjà tout prévu; que non seulement notre dîner avait été décommandé, mais que nos effets venaient d'être transportés chez notre hôte, qui nous faisait préparer un appartement. C'était à en être confus ou enchanté. Après le premier instant de confusion, nous fûmes tirés d'embarras par l'arrivée de deux convives; c'étaient le lieutenant de gendarmerie et son épouse,

qui furent bientôt suivis de la directrice des postes, grosse petite dame qui cumulait avec ses importantes fonctions le débit d'eau de Cologne, de boules de Nancy, de pilules de santé et autres préparations de cette puissance médicale. Le reste des invités ne tarda pas à paraître, et nous nous trouvâmes à table au nombre d'environ douze ou quinze convives. La chère fut excellente, et même fort délicate pour un pays où les cuisinières ne lisent sûrement ni Fouret ni Carême, et le vin très bon, comme partout où le sol n'en produit pas. En vrai Parisien, j'avais passé d'avance condamnation sur le tour d'esprit des gens de province, et, à dire le vrai, je n'éprouvai ni surprise ni mécompte; mais je

m'étais inutilement flatté de me dédommager avec le bon sens et les connaissances locales. Nos gens, dédaigneux ce jour-là des choses communes, et jaloux peut-être de soutenir l'honneur du pays devant des Parisiens, firent au contraire de l'esprit et de l'élégance à perte de vue; on parla politique, Saint-Simonisme, et de beaucoup d'autres choses encore dont le nom n'était pas même prononcé correctement. Je fis beaucoup de questions sur les intérêts matériels du pays; on y répondit avec plus de complaisance que de véritable sympathie. En vain j'espérai de ces dames quelque discussion instructive sur la meilleure manière de préparer les conserves d'oseille et les confitures à froid;

tout le monde voulut garder son esprit de fête. Je me rabattis alors sur le lieutenant de gendarmerie, assis auprès de moi; je comptais au moins en tirer quelque récit de ses vieilles campagnes. J'aime à la passion ces mensonges charmans, involontaires, auxquels chaque nouvelle répétition ajoute comme par une alluvion insensible, et que le conteur finit par rendre, à son insu, merveilleux comme une histoire orientale. Je manque rarement, dans mes promenades, d'en demander de pareils au cocher de *coucou* et au batelier qui me conduisent, vieux soldats, à coup sûr, qui ne trompent jamais mon attente. Par malheur pour moi, ce jour-là, le lieutenant était un homme de sens, bour-

geois complet, sauf l'uniforme, ne parlant même pas toujours de ce qu'il avait vu : ainsi désapointé du côté de la conversation, je pris le parti de me faire gastronome ; moyennant quoi je passai deux heures d'un bonheur complet.

Après le café, dans ce moment heureux de renaissance et de léger trouble, où tout paraît au mieux dans le meilleur des mondes possibles, où l'on éprouve ce que M. Azaïs appellerait sans doute, dans son explication universelle, un énergique besoin d'expansion, on proposa d'aller visiter les danses établies au bord de la rivière ; la motion fut accueillie avec acclamations ; surtout par moi, qui commençais à m'inquiéter de

l'emploi du temps. Nous donnâmes le bras à nos dames, et nous arrivâmes à une demi-lune plantée de tilleuls. Nous étions curieux, mon compagnon de voyage et moi, de profiter de cette occasion pour savoir à quoi nous en tenir sur la population féminine de la ville. Dans cette intention, que nous n'osâmes avouer à nos compagnes, nous leur fîmes passer la revue de toutes les lignes de chaises; nous avions déjà vu une foule de têtes et de tournures comme on en voit trop, et de toilettes comme on les fait au loin, d'après les gravures du *Journal des Modes*. Résignés et fidèles à notre mission de voyageurs curieux, nous ne voyions là aucun sujet de con-

trariété, quand nous aperçûmes dans un coin un groupe à part d'environ trente personnes, aristocratie tout entière, admirable d'élégance et de bon goût, colonie envoyée tous les étés par le faubourg Saint-Germain et la Chaussée-d'Antin dans les châteaux environnans. Peu de mouvement de ce côté, mais des physionomies investigatrices et des demi-sourires continuels qui se comprenaient en se croisant. Je commençais à frissonner, en pensant que nous ne pourrions échapper à ce tribunal dédaigneux et muet, quand je crus m'apercevoir que nous étions l'objet d'une attention particulière, et même de quelques chuchottemens. Au même instant, mon jeune compagnon nous

quitta précipitamment pour s'avancer vers cette troupe d'élus; les physionomies devinrent plus sérieuses, et les sourires se comprimèrent. Une jeune femme, une sylphide, d'une pâleur fraîche et ravissante, se leva en rougissant, et tendit au jeune lieutenant la main avec une grace parfaite; elle lui fit apercevoir aussitôt quelques autres personnes, qu'il s'empressa de saluer. Après quelques instans, il revint vers nous, et s'excusa, en dissimulant mal sa joie, d'être obligé de nous quitter pour quelque temps; il venait de trouver là des parens qu'il ne savait pas dans les environs, et il ne pouvait s'empêcher de leur tenir assez compagnie pour qu'ils ne pussent supposer que

la rencontre le gênait en rien. Il s'échappa aussitôt, et courut rejoindre sa parente avec laquelle il dansa presque tout de suite. Nos braves bourgeoises, que l'amour-propre rendait clairvoyantes, ne prirent guère la peine de cacher qu'elles trouvaient inconvenante la conduite de ce jeune homme, qui leur eût paru toute naturelle s'il n'était passé dans le camp ennemi. Les plaisanteries, bonnes ou mauvaises, sur les dames du beau monde, ne furent pas non plus économisées. Comme on ne pouvait cependant détacher les yeux de ce groupe décrié et envié, j'eus tout le temps d'apercevoir ce qui s'y passait; je vis que mon compagnon parlait de moi, soit pour s'excuser, soit

pour me faire plaindre. Je l'avouerai sans honte : placé dans l'alternative de paraître ridicule aux yeux des belles dames, où de manquer de reconnaissance envers nos excellens bourgeois, je me décidai, au moins mentalement, pour le dernier parti; je désirai que le lieutenant s'occupât de trouver un prétexte pour venir me délivrer aussi. Que sais-je? qu'il m'inventât, à défaut de parenté, des devoirs à l'égard de quelque patron puissant. Nos provinciaux, qui me suffisaient l'instant d'auparavant, quand je les acceptais, moi, spectateur indifférent et bien désintéressé, comme des objets de découverte et d'observation, m'étaient devenus plus qu'insipides. J'étais révolté par leur trivia-

lité prétentieuse; leur audace à singer les belles manières m'indignait, comme s'ils eussent osé parler une langue dont ils ne savaient pas le premier mot. Et puis, que leur avais-je fait, moi, pour m'imposer ainsi leur esprit guindé et sans naturel, leur élégance d'emprunt, autant étrangère à la grace naïve qu'au bon goût véritable; enfin, tout ce je ne sais quoi provincial qui s'affuble de tout ce qu'on porte, qui parle de tout ce qui se dit, qui veut être tout et n'est rien, sinon détestable? D'ailleurs, pourquoi m'emmener ainsi qu'une conquête, me façonner en admirateur, me faire marcher au milieu d'eux comme un converti, me compromettre enfin? Je crus voir les élé-

gantes du bal, les Parisiennes de Paris, tourner vers moi quelques regards de pitié; j'affectai un air d'indifférence plein de dignité, tant que je crus que leur compassion si désirée me sauverait. Mais bientôt, leur intérêt lassé et leur curiosité satisfaite, chacun ne s'occupa plus que de son plaisir particulier, et les belles dames et le jeune lieutenant, mon camarade de table et de voyage, m'oublièrent tout à fait pour ne songer plus qu'à faire de l'égoïsme à eux tous. Jamais naufragé, qui voit passer et disparaître au loin le navire auquel il a fait d'inutiles signaux de détresse, n'éprouva une angoisse plus amère que celle qui me serra le cœur en me voyant submergé sans espoir de

secours. Après quelques momens de véritable serrement de cœur, je fus saisi d'un secret accès de rage, et je me dis, comme le poète : « Je veux me livrer aux joies les plus cuisantes. [1] » J'emmenai bien vite nos bonnes grosses dames à l'extrémité opposée de la demi-lune, et je proposai une contredanse; puis, sans attendre de réponse, je saisis la main de la directrice des postes, et je la fis sauter et pirouetter d'une manière dont elle avait probablement perdu l'habitude depuis long-temps. Je les passai ainsi

[1] « Tu comprends bien : il ne s'agit pas ici de plaisir. Je veux m'abandonner à l'ivresse du vertige, aux jouissances les plus cuisantes, à la haine d'amour, à la peine qui soulage.

GOETHE, *Faust.*

toutes en revue; c'était plaisir de les voir tourbillonner à perdre la respiration, à me demander grâce ! La sueur ruisselait sur leurs épaisses collerettes; elles avaient vingt fois failli tomber; mais, de suspect que j'avais paru d'abord, en raison de mon accointance avec le jeune lieutenant, j'étais devenu un homme charmant. Je m'étais, de fait, comporté en véritable Parisien; impertinent sans qu'elles s'en doutassent, aimable à mon insu. Ainsi soutenu par la fièvre qui m'aiguillonnait, je conservai pendant près de deux heures des forces voulues pour ce métier formidable, qui eût éreinté M. Albert lui-même.

Cependant la nuit commençait à

baisser. On me dit que toute la ville avait coutume de se rendre à cette heure *à la Redoute*, près du Mail. — Allons donc à la Redoute, près du Mail ! m'écriai-je, encore altéré de vengeance ; et nous partîmes. Je continuai, pendant le chemin, à donner cours à mon irritation par une gaieté forcenée ; toute la compagnie applaudissait à mon implacable amabilité. Cependant la beauté de la soirée, les brises tièdes et embaumées qui flottaient sur un paysage mourant dans les demi-teintes du crépuscule, l'éloignement des objets de comparaison qui m'avaient agité, me calmèrent et me rafraîchirent le sang. La mélancolie me gagnait, je devenais moins bruyant ; je sentais que j'allais

perdre toute ma grande faveur dans l'esprit de mes compagnons. J'avais pris le parti de me rabattre sur l'éloge du pays, quand nous approchâmes de la Redoute.

C'était une grande salle qu'on aurait pu qualifier de grange, sans des fenêtres dont les vitres avaient été drapées par les araignées. Quand nous eûmes été admis, au prix de trente centimes par tête, j'aperçus la véritable population provinciale, sans mélange et dans toute sa pureté. Pendant que nos gens s'établissaient, j'examinai à loisir tous les élémens de de l'assemblée. Plus d'aristocratie étrangère ! plus d'élégance exotique ! A vrai dire, je n'en fus point fâché. On me signala seulement un étu-

diant en droit du pays qui, anticipant sur les vacances, était venu faire admirer dans son endroit des bas de soie chinés, des souliers de daim jaune, et une sorte de barbe à la Henri III qui s'harmonisait comme elle pouvait avec les pointes montantes d'un col de chemise très moderne. Les demoiselles, tout en ricanant, se le montraient et se le disputaient comme un modèle de bon goût ; les hommes les plus sages, pénétrés de la dignité des traditions, espéraient pour lui que l'âge et un solide établissement dans le pays, le feraient renoncer à ces distinctions discordantes.

J'examinai encore quelque temps tous ces groupes ; je me demandai si

tous ces visages que je voyais animés d'une gaieté si expansive et si bruyante ne couvraient pas quelque mécontentement secret, quelque dépit insupportable comme celui que j'éprouvais ? Je me faisais à ce sujet, les plus beaux raisonnemens pour me persuader qu'il en devait être ainsi ; je ne pouvais m'accoutumer pour ces bonnes gens à l'idée d'une joie sans arrière-pensée ; j'étais comme un malade réel ou imaginaire, qui, lisant des livres de médecine, retrouve les symptômes de son mal dans les diagnostiques mêmes le plus insignifians.

Je sentis pourtant qu'il fallait revenir auprès de mes hôtes, et je voulus à toute force renouer la chaîne de mes prouesses dansantes. Mais le

paroxisme était passé; ma gaieté était devenue rationnelle et maussade; je ne pus parvenir à reproduire mon accès. J'enviais, mais inutilement, la robuste énergie de ce tragédien qui, à la foire de Caen, avait joué deux fois dans un jour le rôle d'Hamlet. Je compris qu'il fallait, pour conserver ma réputation intacte, me retirer à temps du théâtre de ma gloire. J'allai donc trouver notre receveur, et je lui dis que la fatigue de la journée commençant à se faire sentir, j'avais besoin de quelque repos.

Il s'empressa de sortir avec moi pour chercher sa servante, qui devait me servir de guide. Nous trouvâmes la bonne fille au dehors avec les paysans, qui, le nez collé contre les vi-

tres des fenêtres, contemplaient avec admiration les amusemens des bourgeois. A la vue de cette méprisante séparation de la part de gens si peu faits pour y prétendre, je fus d'abord saisi de pitié et d'indignation ; puis je me réjouis de ce qu'ils reconnaissaient ainsi, et malgré eux, la légitimité des exclusions aristocratiques, et je me retirai enchanté de la justification que me fournissait cette disposition universelle à distinguer et à classer. Je me dis, chemin faisant, que j'avais moins tort que ces bons paysans, puisque, après tout, à la faveur d'attentions que j'avais voulu d'abord éviter, les bourgeois, mes hôtes, s'étaient crus autorisés à m'emprisonner dans un cercle d'habitudes qui

n'étaient pas les miennes, et de plaisirs qu'on ne devrait imposer à personne; en même temps, mon humeur rancuneuse se demandait ce que les paysans auraient gâté au milieu des bourgeois ?

Ainsi réconcilié avec moi-même, je rentrai chez mon hôte en fort bonne disposition, et je ne tardai pas à m'endormir d'un sommeil profond. Il y avait déjà long-temps que j'avais perdu la conscience de mon dépaysement, quand je fus réveillé par le retour de mon jeune compagnon, qui rentrait tout échauffé d'une réunion où l'avait présenté sa délicieuse cousine. Il me raconta merveilles de la fête, qui avait été organisée avec un goût parfait, chez un vieux général,

dans une demeure ravissante. Il en était encore tout ébloui, il entendait encore le son des instrumens, il sentait encore la main de sa cousine, la fête circulait encore tout autour de lui, le pauvre jeune homme ! aussi était-il parleur animé et compagnon tout éveillé, pendant que moi, plongé dans cet état de torpeur qui n'est ni la veille, ni le sommeil, ni le songe, je répondais par mots entrecoupés à ses brillantes descriptions.

— Quand je vous ai quitté, me dit-il, j'ai pris le bras de ma cousine, un bras si léger ! et nous nous sommes mis à courir à travers l'aubépine jusqu'à la demeure du général.

— Moi, lui dis-je, j'ai eu deux pesantes bourgeoises à mon bras, et

nous avions marché au pas dans un chemin pierreux.

— Moi, dit-il, je suis entré avec elle dans un salon de verdure mollement éclairé; il y avait des violons, une clarinette, un galoubet; que sais-je? tout cela chantait doucement; la pelouse était tondue à neuf, et nous avons dansé là comme des ombres; vous savez, dans Horace :

Geminisque sororibus audet
Ducere nuda choros.

— Moi, lui dis-je, j'étais dans une grange qui sentait la vieille paille; l'appartement était éclairé en suif, et, en fait de musique, il n'y avait ni galoubet ni flûte, mais bien une grosse caisse à faire tomber les murs de Jéri-

cho. Nous bondissions sur les dalles de la grange *sicut agni ovium et sicut arietes*, pour répondre à votre citation.

Lui, tout en se déshabillant : —Elle est si jolie, ma cousine ! si simple ! si moqueuse !... Quels doigts !... J'ai ramassé son mouchoir de batiste ; il est là, sur mon cœur ! et son bouquet de violettes, là, sur mon cœur ! et son sourire, là, sur mon cœur ! C'était charmant ! »

Moi, en bâillant : — Ma danseuse m'a dansé sur le pied, et je sens encore son empreinte brûlante, là, sur mon pied ! et sur ma main l'empreinte où sa main m'a touché ! C'était charmant !

Laissez-moi dormir, lui dis-je.

Mais lui, racontait toujours les aventures de sa soirée. Lui, jeune homme heureux, il cherchait à retenir le rêve qu'il avait fait tout éveillé. Moi, au contraire, je ne demandais qu'à me plonger dans un rêve quelconque et tant soit peu aristocratique, pour me délivrer de toutes ces pesantes réalités. Heureusement, lorsqu'il fut las de faire du bonheur et de la poésie, mon jeune compagnon s'endormit.

Le jour commençait à paraître. Quelques heures de sommeil sont ordinairement tout ce que permet l'agitation d'une situation inaccoutumée. Je ne pouvais plus espérer de me rendormir. Je me mis à une fenêtre qui donnait sur le jardin, observant avec ravissement les progrès de l'aurore,

aussi sensible que les pas réguliers de l'aiguille sur le cadran; épiant l'un après l'autre tous les bruits qui s'éveillaient successivement. Quand la basse-cour fut éveillée, quand j'entendis remuer dans la maison, et que j'eus aperçu notre hôte lui-même, en habit blanc, qui venait aussi respirer la fraîcheur matinale, je pris ma revanche sur le lieutenant, et je le réveillai à mon tour, en lui rappelant le but de notre voyage. L'agitation de la nuit passée lui permit de s'exécuter de bonne grace. Après un déjeûner fait de fort bonne humeur, nous partîmes pour le terrain aux antiquités, avec notre hôte, enchanté de nous servir de guide, et de se procurer une distraction, même scientifique : c'était un

événement rare dans sa vie de provincial.

Nous prîmes le chemin qui nous avait conduits la veille aux danses, près de la rivière. Il me parut tout différent. Le jour matinal, la fraîcheur de la verdure, renouvelée par la nuit, le silence interrompu seulement par le chant de quelques oiseaux et par les explications de notre cicérone, surtout la liberté de jouir de mon plaisir comme je l'entendais et de rêver à mon aise, ajoutaient un attrait tout nouveau à des lieux que j'avais déjà trouvés charmans. Je ne pouvais me lasser de me dire que personne à présent ne me commandait plus de m'amuser selon l'usage du pays. J'essayai alors de

communiquer à mes compagnons un peu de mon enthousiasme champêtre. Vains efforts ! Mon lieutenant pensait à sa cousine, passion d'un jour! Le receveur me répondit en me faisant observer l'art avec lequel les paysans employaient à l'irrigation de leurs champs les petites sources qui se trouvaient en abondance à mi-côte. J'aurais donné beaucoup, la veille, pour de pareilles remarques; mais je ne pus m'empêcher de penser en ce moment que le nombre de gens vraiment sensibles aux beautés de la nature est bien plus rare qu'on ne croit. Tout le monde, sans doute, ressent avec plaisir la tiédeur de l'air, l'éclat joyeux de la lumière, mais ces jouissances, à l'usage de tous, n'oc-

cupent qu'un instant l'homme qui n'en a pas fait une étude, une analyse spéciale. En vérité, il faut, pour bien sentir la nature, être devenu connaisseur avec autant d'attention qu'on le fait pour les tableaux. Tel homme s'extasiera devant la gigantesque magnificence d'un chêne séculaire, auquel son voisin répondra, d'un ton approbateur, que ce bel arbre, abattu, *rendra* au moins deux cordes de bon bois.

A vrai dire, cependant, mes réflexions n'avaient rien d'hostile. J'étais si heureux ce matin là ! Je prenais ma revanche sur mes compagnons. A présent j'étais chef d'expédition ; j'avais une volonté à faire prévaloir ; j'arrachais le lieutenant au souvenir

de ses belles élégantes, et j'allais faire au receveur les honneurs de son propre pays; je triomphais ! Je me souvins alors que l'inspecteur des finances m'avait donné mon hôte pour un homme de mérite. Je fis un appel à ma bonne volonté, et je trouvai beaucoup de raisons pour justifier l'opinion de l'inspecteur. Je me rappelai d'abord beaucoup d'hommes de ce mérite tout spécial qui n'est jamais à dédaigner, surtout chez ceux qui ont fait le sacrifice de leurs facultés, et qui les ont concentrées toutes au service d'une idée utile. Puis la vie et l'entourage auxquels le receveur avait été condamné me revenaient en mémoire. Il lui avait fallu sans doute émonder le luxe brillant et dangereux de

ses belles qualités inutiles, se rabougrir de son mieux pour ne pas exciter la jalousie et se baisser jusqu'à ses voisins pour ramasser les seules jouissances qu'on eût laissées à sa portée. Peut-être était-ce quelque autre René devenu sage, qui, plus docile aux conseils, avait enfin compris que le bonheur n'est que dans les voies communes et dans les bureaux de l'Enregistrement.

Après plusieurs rians détours dans notre conversation et dans notre promenade, nous arrivâmes enfin aux antiquités que nous étions venus chercher de si loin. Le lieu était peu compliqué et peu gothique. Après bien des efforts et des recherches, nous reconnûmes un petit portique qui avait dû être d'un assez bon style;

il était à moitié enfoncé dans le sol, et encadré dans les murs d'une sorte de magasin à fagots ; des colonnes plates cnnnelées, quelques figures devenues camardes et manchotes par suite des injures du temps et des polissons, étaient les seuls restes qui pussent alimenter notre curiosité et notre faim de gloire. On ne connaissait pas autre chose dans le pays en fait de monumens, et l'inspection minutieuse des alentours ne nous donna pas de plus grandes espérances. Faire fouiller le terrain pour trouver des médailles ou des fragmens de statues eût été au moins hasardeux; on ne découvre pas tous les jours Herculanum. Je demandai au lieutenant s'il pensait qu'il y eût pour nous matière

à publication : il me répondit par un éclat de rire. Au fait, en réunissant à grand'peine tous les plans, profils, coupes, élévations, aspect actuel des lieux, projet de restauration, dissertation sur la géologie locale, et autres circonstances aussi importantes, nous aurions pu fournir à peine huit à dix cahiers grand-aigle, de six feuilles chaque; cela n'en valait pas la peine, assurément.

Nous nous contentâmes donc, pour emporter d'autres souvenirs que ceux de la danse de la Saint-Loup, de dessiner une vue détaillée de toutes ces pauvres ruines, dont je me promis bien d'envoyer un double tout encadré à notre ami le receveur; ornement bien agréable de sa salle à manger.

Après quoi, et malgré les instances de notre hôte, nous quittâmes le pays pour n'y plus revenir, s'il plaît à Dieu.

En rassemblant en moi-même mes souvenirs de cette expédition, j'y ai retrouvé quelque peu de rancune, et je demanderai à ceux qui s'y connaissent, si je dois en effet une grande reconnaissance à des gens qui, sous prétexte de me fêter, m'ont confisqué à leur profit toute une soirée, ou dénaturé le plaisir que je me proposais, et l'ont remplacé par l'étalage d'une amabilité bâtarde, d'un esprit frelaté, et d'une bonne grace achetée avec le journal des tailleurs; enfin une perpétuelle contrefaçon de Paris? Cette maussade aventure m'a dégoûté pour

long-temps de la manie des antiquités: depuis ce temps, on ne me parle jamais de ruines sans que je rêve de bals champêtres et de marchandes d'eau de Cologne. Quoi qu'il en soit, n'allez pas croire que j'ai manqué de faire, selon l'usage, toutes les offres de service possibles au receveur de l'enregistrement et des domaines de la ville de F***.

Traité des Petits Bonheurs.

Ce jour-ci fut pour moi un de ces jours qu'on doit marquer par une pierre blanche, époques trop rares dans une vie humaine, soit que le sort nous ait condamnés à vivre au milieu des tribulations et des traverses, soit que notre ame, insatiable de plai-

sirs extravagans, néglige souvent ceux qui sont à portée, pour courir après d'autres biens dont l'imagination a fait seule tous les frais.

Je m'étais endormi la veille au bruit d'une horrible tempête ; quand je me réveillai, un premier rayon de printemps scintillait gracieusement dans ma chambre. Je m'amusai à voir par combien d'efforts il brisait les rideaux qui lui refusaient passage, souple comme un courtisan la veille d'une promotion. C'était, en vérité, un charmant spectacle. D'abord le soleil naissant entra vivement; tantôt il se portait sur quelques livres épars, témoins chéris de mes travaux; tantôt il se fixait sur cette excellente copie de Delacroix que j'ai achetée comme un

original, jusqu'à ce qu'enfin, comme par une réflexion soudaine, il allât se poser sur un bouquet de violettes parfumées. Mon regard, mon ame, tout mon être le suivait : la journée pouvait finir, j'avais par devant moi un siècle de bonheur !

Cette disposition d'esprit est, à mon sens, ce qu'il y a de plus heureux sur la terre. Je l'ai rencontrée bien rarement; elle veut à celui qui la possède tant d'indépendance dans le caractère et tant d'insouciance dans la vie, que, selon moi, c'est un grand commencement de sagesse si ce n'est pas la sagesse elle-même. Pour ma part, j'imiterais volontiers la retenue de ce jeune Grec qui aimait tant sa maîtresse qu'il ne voulut pas la posséder, s'il y avait

de nos jours sécurité à tenter pareille épreuve. Quel dommage, je vous le demande, que les premières angoisses de l'amour ne durent pas plus long-temps! Qu'il est malheureux que ces timides étreinteset ce respect avec lequel vous serrez une main aimée disparaissent devant d'autres plaisirs! Le but de l'amour a tué l'amour. Parlez-moi des héros de chevalerie, des chevaliers de la Table-Ronde! Voilà des hommes qui s'entendaient en amour! Qui ne préférerait leurs coups de lance en faveur de leur dame, et l'écharpe qu'elle attachait à leurs chapeaux, à toutes les descriptions voluptueuses qu'on rencontre dans les romans de Crébillon fils? Non plus que lord Byron je ne

peux pardonner à Cervantes d'avoir fait un livre plein d'esprit pour détruire dans sa fleur cet épanchement d'un noble cœur, et le rendre ridicule aux yeux même des femmes, dont il était la sauvegarde.

Vous ne sauriez croire combien je suis heureux quand je vois une toute jeune fille, frais et riant bouton de rose qui s'épanouit au souffle de ses quinze printemps! tant de bonheur repose sur cette tête riante que j'en fais un instant mon propre bonheur. Je frissonne de plaisir si, dans sa course, elle me touche de son voile; si, par hasard, elle me regarde, je rougis comme si je faisais une mauvaise action; et pourtant, Dieu le sait, mon regard a suivi la charmante en-

fant avec le même intérêt que j'ai pris souvent aux premières leçons que l'oiseau donne à sa famille. D'abord, son vol est faible et timide; bientôt, plus audacieuse, la jeune couvée va quitter le nid maternel, et toute la famille, avec des chants joyeux, se perdra dans les airs.

De cette manière, toutes les femmes sont à moi. Elles sont à moi sans crime, sans remords, comme le parfum d'une fleur; vous avez beau l'entourer de barricades, comme au jardin des Tuileries, vous ne pouvez m'empêcher de la voir et de la sentir. Regardez-moi: avec cet extérieur négligé, je suis plus heureux en femmes que Faublas et Lovelace, plus heureux que don Juan; et je n'ai porté le désespoir

dans aucune famille, le déshonneur dans aucun ménage. Moi-même, je suis à l'abri de tous les chagrins de l'amour, de la jalousie surtout, ver rongeur qui épuise l'ame autant que le jeu, la plus ignoble de toutes les passions. Que de fois me suis-je arrêté devant la chambre d'une jeune mariée, à l'heure de minuit! Je voyais la bougie scintillante, j'entendais les derniers sons des instrumens, je me figurais la jeune épousée honteuse de se voir dans la chambre d'un homme, et versant une larme virginale dans le sein de sa mère.... Jeune époux, j'étais heureux avant toi et plus que toi!

Qui pourrait définir la gloire? qui pourrait me dire au juste ce qu'il y a de plus dans le monde pour les puis-

sans et les riches ? En vérité, je ne le vois pas, si ce n'est qu'ils sont tous inquiets, colères, méchans, envieux, et qu'avec la théorie des petits bonheurs on sera toujours gai, content de soi et des autres, et l'ennemi seulement des bavards et des sots.

Vous avez lu souvent la magnifique introduction d'un livre de Lucrèce. Un homme, au sommet d'une montagne, voit de loin l'orage sous ses pieds et les vaisseaux battus des vents. Telle est l'image de celui qui sait être heureux. Je vous en conjure, ne le confondez pas avec le faiseur de châteaux en Espagne : autant vaudrait confondre les stoïciens avec les disciples d'Épicure. Pour faire des châteaux en Espagne, il faut être sous le joug

de l'ambition (et Dieu sait de quelle ambition, puisque La Fontaine lui-même allait détrôner le Sophi!). Au contraire, pour être heureux d'un petit bonheur, il faut n'avoir rien ni à désirer ni à craindre; il faut vivoter plutôt que vivre; il faut, comme Madeleine, avoir beaucoup d'amour. Le chef de cette école de philosophes est, à mon avis, Sterne. Je donnerais dix ans de ma vie pour avoir trouvé l'histoire de l'âne, et, mieux encore, l'histoire de cette jeune soubrette lorsqu'elle lui rattache un bouton à son habit. Toute la théorie des petits bonheurs est là, ne la cherchez pas autre part.

Voulez-vous savoir si vous êtes propre à devenir heureux à si bon mar-

ché? attendez encore quelques jours, et, lorsque le premier soleil de mai nous aura rendu le gazon des champs et les feuilles des arbres, allez au bord de quelque ruisseau chercher le repos et le frais. Là, si vous trouvez quelque volupté dans le bruit des arbres, dans le murmure des eaux, dans le cours rapide et merveilleux des nuages, tantôt sombres comme un dernier acte de mélodrame, tantôt brillans comme une robe de gaze, si la chèvre au sommet d'un roc, l'agneau bêlant et la grasse génisse enfoncée dans les herbes, si tout cet ensemble de campagne et de printemps a pour votre ame un langage, si vous ne pensez alors ni à vos affaires, ni à vos plaisirs, ni à vos créanciers, ni à vos débiteurs,

ni à rien de ce qu'il y a dans le monde, si votre être est là tout entier, tout enivré de son existence, alors, mon frère, je vous félicite du fond de l'ame; vous êtes bien près d'être heureux d'un petit bonheur!

Voltaire et Mme de Pompadour.

Il y eut une journée fort remarquable et qui n'a pas été assez remarquée dans le règne de Louis XV, c'est que M. le marquis d'Argenson et madame de Pompadour, deux puissans ministres, se trouvèrent tous les deux, et à la même heure, attaqués d'une ophtalmie violente, après laquelle madame

de Pompadour se trouva borgne et le marquis d'Argenson parfaitement aveugle. On peut, après cela, se figurer l'embarras du roi entre ces deux cécités inattendues, lui qui, dès son enfance, avait l'habitude de ne rien voir par ses yeux. Cependant l'histoire ne nous dit pas quelle fut son affliction, elle nous a seulement appris que madame de Pompadour se rétablit en peu de temps; et d'après la déplorable administration de cette époque, tout porte à croire que l'autre ministre ne fut jamais entièrement guéri.

Cependant la nouvelle de ce fâcheux accident s'était promptement répandue, et comme madame de Pompadour était à cette époque la seule pro-

tectrice des lettres et de la philosophie, la philosophie et les lettres se mirent en frais pour plaindre leur bienfaitrice. Et, de fait, il y avait à la cour de Louis XV un si grand dédain pour tout ce qui était littéraire, et un courroux si réel contre l'apparition d'une philosophie naissante, que jamais, sans madame de Pompadour, on n'eût entendu parler à la cour de poésie ou d'éloquence. Mais, avec l'esprit et le tact qui la distinguaient, avec ce besoin de distractions dont elle était poursuivie au milieu d'un règne si équivoque, si chancelant, si monotone, la belle madame d'Étioles avait fort bien compris que les arts, et l'esprit, et les jeux du théâtre étaient encore quelque chose d'in-

génieux et d'utile; aussi avait-elle protégé les gens de lettres de toute la force d'un crédit soumis à tant de caprices divers; c'était par elle que Voltaire était parvenu à devenir, comme il le dit lui-même, un des membres inutiles de l'Académie, après que monseigneur l'évêque de Mirepoix eût été nommé; c'était par madame de Pompadour que le duc de Nivernais, assez bon poète et surtout fort homme d'esprit, était devenu ambassadeur à la cour de Prusse; c'était encore par elle que, pour de fort jolis poèmes, très clèricalement licencieux, et que nous ne lisons plus, M. de Bernis avait été envoyé à Venise pour devenir ensuite cardinal et ministre d'état. C'était donc une posi-

tion singulière que celle de cette femme, qui, d'une basse condition, était parvenue à succéder à la noble marquise de Châteauroux, à la belle duchesse de Lauraguais, et qui bientôt se mettant, par la force de son esprit et la vivacité de son cœur, au niveau d'une place qui était alors une place d'état, s'emparait du plus beau des devoirs de son royal amant, celui de protéger, de secourir les lettres, et s'en acquittait presque aussi bien que Louis XIV, ce qui vraiment n'est pas peu dire.

Vous concevez donc bien qu'à la première nouvelle de la maladie de sa protectrice, de la maîtresse de ses loisirs, Voltaire accourut pour charmer avec son talent de poète et de narrateur ces

longues heures de malaise qu'une jeune et jolie femme doit à toute force passer dans son lit et dans les ombres douteuses de son alcôve aussitôt qu'elle se sent défigurée. Madame de Pompadour avait alors une maison presque royale à Choisy-le-Roi, pauvre village dont elle avait fait un second Versailles, et dans lequel vous pouvez voir encore la belle et large route par laquelle *le bien-aimé* venait voir sa maîtresse au retour de la chasse. Ce fut dans ce palais, dont l'emplacement est couvert aujourd'hui de jolies et simples maisons bourgeoises, que Voltaire arriva pour faire sa cour. Voltaire était encore dans toute la vivacité de la jeunesse, avec son œil vif et plein de feu, ses lèvres petites,

vermeilles, et dont le contour commençait déjà à se rider légèrement par un sourire singulièrement spirituel et sardonique ; du reste il me semble le voir avec sa jambe fine, sa taille bien prise, sa chevelure artistement poudrée, et toute cette tournure d'un homme comme il faut et de bonne façon, qui, enfant, fut élevé chez Ninon de l'Enclos, qui, jeune homme, parlait au duc d'Orléans, au régent, comme s'il eût parlé à un membre de l'Académie, et qui alors n'était rien moins qu'un gentilhomme de la chambre du roi, et le premier poète épique de la France, sans compter qu'il commençait à passer pour l'homme qui avait eu chez nous le plus d'esprit.

Car c'était plutôt à l'esprit de Voltaire qu'à son talent de poète tragique ou de poète épique que madame de Pompadour en voulait. Comme elle le disait très bien, et avec une naïveté qui depuis s'est assez généralement confirmée, la belle et frondeuse marquise aurait donné toutes les tragédies, tous les poèmes sérieux de Voltaire pour un seul de ses contes ; et, en effet, les contes de Voltaire étaient une chose bien inouie pour une femme qui vivait intimement avec un roi aussi rétrograde que Louis XV. Pour cette fois donc, Voltaire, voulant opposer aux grands maux les grands remèdes, avait apporté, pour amuser sa charmante et difficile protectrice, son *Candide*, Can-

dide en personne, vif, méchant, railleur, dont la bonhomie désespérante est égale à toute la rage satirique de Rabelais; Candide, étrange héros autour duquel sont groupés toutes les misères, tous les fléaux de l'humanité, et qui, après avoir été tout ce qu'on peut être, soldat, jésuite, riche, pauvre, philosophe et précepteur, finit comme finissent presque tous les hommes qui se marient, et n'en est que plus content. C'était donc là un délicieux remède à une maladie de femme, et dès les premières pages madame de Pompadour, ne se gênant pas devant un simple mortel, se prit tellement à rire, qu'elle ne songea plus ni à sa maladie, ni à son œil encore rouge, ni à son bras, dont il n'y avait pas de modèle en

France, ni même à cette gorge nue et blanche, et ferme, et jeune, qu'elle montrait à toute la cour les jours de cérémonie, mais que Louis XV seul avait le droit de regarder en particulier. D'ailleurs à ce plaisir d'une comédie si vivement, si pittoresquement écrite, se joignait pour madame de Pompadour l'ineffable plaisir de voir tourner en ridicule cet inflexible J.-J. Rousseau, qui avait osé écrire que *la femme d'un charbonnier était préférable à la maîtresse d'un prince*. Et, au milieu de ces innombrables saillies, la maîtresse régnante, quittant la cour un instant, et revenant sans y songer à son premier état et à ses mœurs de bourgeoise, applaudissait à outrance des sarcasmes qui s'adressaient prin-

cipalement à tout ce qui s'appelle pouvoir dans le monde; tant il y avait d'entraînement dans le style de Voltaire, d'intérêt dans sa narration, de force et de grace dans son débit!

Cependant, au chapitre XXVI, à cette fameuse scène d'hôtellerie où Candide se trouve à table avec six rois détrônés et quatre altesses sérénissimes sur lesquelles il daigne à peine jeter les yeux, madame de Pompadour arrêta Voltaire; et le lecteur, ne demandant pas mieux que de pouvoir sans distraction contempler cette belle personne dans tout le négligé d'une marquise qui en agit sans façon, posa vivement son manuscrit, appelant à son secours toute sa présence d'esprit.

—Six rois détrônés au cabaret, Voltaire, s'écria madame de Pompadour! mais, mon ami, vous n'y pensez pas: et si vous imprimez cela, j'ai bien peur que vous n'alliez, vous aussi, *passer votre carnaval à Venise.*

— En ce cas-là, madame, reprit Voltaire, je n'ai rien de mieux à faire que de me faire roi à mon tour, et je vous assure que j'y ai songé plus d'une fois.

— Et dans quel lieu de la terre votre majesté choisira-t-elle ses états? ajouta la marquise en souriant.

— Mes états? répondit Voltaire avec le plus grand sérieux : si je connaissais quelque plus beau pays que la France, madame, je l'aurais choisi ;

mais la France me suffit; quand je l'aurai, je verrai après.

— O Candide! ô Cacambo! ô vénérable Pangloss! écoutez-le, s'écria la marquise en levant les bras; tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes, et voici M. de Voltaire qui va devenir une majesté!

— Oui, madame, reprit Voltaire en se levant, et prêt à renverser un beau surtout de Germain; oui, une majesté bien caractérisée et bien complète! Je vous assure que depuis long-temps j'y songe, et j'ai découvert, ajouta-t-il plus bas et en se rapprochant de la marquise, j'ai découvert que la société de notre époque pourrait être facilement dominée, et

que si elle avait un chef suprême, ce chef suprême ce serait moi.

— Oui, oui, reprit madame de Pompadour, en jetant par habitude un regard satisfait sur une belle glace de Venise que lui avait envoyée sa cousine Marie-Therèse, vous dominerez la société comme l'abbé de Saint-Pierre avec sa paix perpétuelle, comme Rousseau avec ses beaux discours, comme M. de Buffon avec son histoire et son Jardin des Plantes, comme M. de Montesquieu avec son Esprit sur les Lois.

— Il n'y a que manière de s'y prendre, madame : je ne parle pas de l'abbé de Saint-Pierre, qui n'était autre qu'un bonhomme; mais si Rousseau eût été moins misérable, s'il

n'eût pas subi le patronage d'une femme à grands sentimens, s'il eût été citoyen de Genève dans toute son éloquence et sa liberté, croyez-vous que Rousseau ne serait pas au pouvoir? Quant à M. de Buffon, c'était un homme trop compassé, trop soumis à des formes rigoureuses d'étiquette, un homme d'une vie aussi correcte que son style, qui, dans tous les temps, n'aurait été propre qu'à écrire sur les découvertes de Daubenton. Pour ce qui est de M. de Montesquieu, souvenez-vous, madame, que ce sera une honte dans l'avenir de n'avoir pas vu ce grand homme membre important du gouvernement, ou tout au moins à la tête du parlement de Paris.

— Mais, de grâce, monsieur, reprit madame de Pompadour, donnez-moi quelques uns de vos secrets pour arriver à ce pouvoir dont vous paraissez si assuré; je vous promets, foi d'honnête femme, que madame de Pompadour n'en dira rien à la maîtresse du roi.

— Mon plan est simple, madame: je commence d'abord par me faire une fortune indépendante pour n'être pas obligé de mendier les secours du ministère; une fois ma fortune faite, je m'empare en même temps et de la multitude qui se porte au théâtre et des esprits délicats qui ne vivent que dans les salons; je parle aux vieillards de Henri IV et de Louis XIV; je parle aux jeunes gens de tolérance et de

liberté ; je fais pour les femmes des romans, des contes en vers, et des poèmes entiers, s'il le faut ; en un mot, je parle à chacun le langage de ses passions, je me mets au niveau de tous les besoins, et je vous assure que, pour me faire entendre, jamais époque ne fut plus favorable. Et de fait, regardez, je vous prie, au niveau de quelles puissances je dois me mettre aujourd'hui : en quelques lieux que vous portiez vos regards, vous trouverez que les vieux trônes chancellent, et qu'il n'y a que les rois parvenus qui soient à leur place. Voyez le trône d'Angleterre tremblant encore après tant de secousses inouies qui ont épouvanté le monde ; voyez l'impératrice Marie-Thérèse à vos ge-

noux, et, d'autre part, au fond de la Russie, voyez un des plus grands princes de l'Europe élever au trône une ancienne servante de cabaret. Le beau-père de notre roi lui-même n'est-il pas un roi détrôné? A quelle époque, je vous le demande, avez-vous vu plus de princes sans couronne? Il est donc vrai qu'à la fin les pouvoirs se déplacent, que la force se dénature, qu'il existe un bon droit de conscience et de liberté plus fort que le bon plaisir des armes et d'une naissance royale; en un mot, madame, l'empire matériel du monde n'est plus possible; nous sommes aujourd'hui sous le règne exclusif de la raison et de l'humanité.

— Je commence à croire, sire, que

c'est par vous que ce règne florissant doit commencer, et, si vous l'exigez, je suis prête à me prosterner devant vous comme la dernière de vos esclaves.

— Ah! madame, s'écria Voltaire, en faisant le signe d'un homme qui relève une jolie femme, vous à mes pieds! je ne le souffrirai jamais! D'ailleurs, je vous en conjure, ne me confondez pas avec les rois qui se cachent dans des châteaux forts entourés de hallebardes; je serai, je vous assure, un roi très populaire, un bonhomme s'il en fut, mais enfin je serai roi; je dominerai ce que les rois de France n'ont jamais dominé, je veux dire les consciences et la foi de mes compatriotes. Avec cela, madame, quand

on a l'esprit de Voltaire on est bien fort !

— Mais, sire, si vous ne voulez ni gardes, ni château fort, ni aucun des attributs de la puissance royale, tout au moins, pour vous distraire des fonctions de votre royauté morale, prendrez-vous, je l'espère, une maîtresse en titre, comme c'est assez l'usage parmi les majestés de ce monde !

— Si j'aurai une maîtresse, madame ! et à quoi, je vous prie, me servirait ma royauté si je renonçais à son plus beau privilége ? Oui, madame, j'aurai une maîtresse, et même je vous dirai que je l'ai déjà choisie, jeune, belle, pleine d'esprit et de grace... » Un grand coup frappé à la porte du château interrompit

Voltaire au milieu de sa phrase commencée. C'était le roi en personne, qui venait à l'improviste visiter madame de Pompadour; et comme Voltaire n'était pas encore monarque, il céda prudemment la place au roi de France, qu'il voulait déposséder.

Pourtant, quarante ans plus tard, après que Voltaire, revenu de la cour du roi de Prusse et de toute ambition vulgaire, se fut résolu à dominer son siècle à force d'esprit et de génie; quand, vieux et toujours plein de feu, il fut porté en triomphe jusqu'à ce Théâtre-Français dont il était l'honneur; quand il mourut étouffé sous la gloire, le dernier homme du siècle qui venait de finir, le premier homme du siècle qui commençait; alors si

madame de Pompadour eût pu voir le poète octogénaire dans son triomphe, elle aurait compris ce que c'était en effet que cette royauté du génie que rien n'efface, et dont personne à cette époque même ne contestait la légitimité.

TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
10 DEC 1956
OF OXFORD
LIBRARY

La Mort du duc de Reischtadt.

LETTRE A UN AMÉRICAIN.

Vous me faites une question bien insolite de nos jours, et à laquelle il est peu facile de répondre. Vous voulez que je vous dise où en est la poésie en France, dans cette France veuve de poésie ! Si la question ne venait pas de si loin, ou même si elle me ve-

nait d'un autre homme que vous, je la prendrais soit pour une épreuve difficile à laquelle on voudrait soumettre ma critique, soit pour un de ces exercices d'enfans dont le paradoxe fait tout le fonds, avec lesquels le dix-huitième siècle a tout détruit parmi nous, avec lesquels, nous autres rhéteurs de quelques jours, nous avons exercé notre logique ; à savoir: *L'influence funeste ou non des lettres et des beaux-arts? Est-il bon d'avoir des armées permanentes? Brutus a-t-il bien fait de tuer César?* et autres débats qu'on pourrait décider à pair ou non, et pour lesquels, moi qui vous parle, je ne me donnerais pas la peine d'agiter un dé dans un cornet.

Mais comme vous êtes revenu plu-

sieurs fois à la charge, vous obstinant à votre question : — *Où en est la poésie ?* la poésie en France, encore ? j'ai pensé que c'était très sérieusement que vous m'interrogiez à ce sujet. J'ai souri quelque peu de votre bonhomie, en vous portant envie toutefois ; puis, comme vous teniez beaucoup à une réponse, et qu'en résumé cette réponse devait me coûter peu, je me suis décidé à vous faire ce plaisir-là ; seulement je n'attendais plus qu'une occasion.

Mais où la trouver cette occasion de parler poésie ? Qui devait me la donner, à moi, si entouré de positif de toutes sortes ? Et si j'étais homme à la découvrir une fois, moi aveugle, cette poésie fran-

çaise, comment aller à elle au milieu de ces émeutes qui bourdonnent, de ces conspirations qu'on aperçoit de la rue au sommet du clocher, et que la cour d'assises ne retrouve même pas dans la boue? Comment parler poésie à ces hommes qui vont et qui viennent en cherchant toute autre chose que la poésie? — Où allez-vous, monsieur? — Je vais à la Bourse, monsieur! — Et vous, jeune homme? — Je vais à la Chambre, monsieur! — Et vous, Alfred, qui sortez du collége, enfant né pour la joie et le plaisir? — Je suis chargé d'affaires en Bavière! dit Alfred. — Et vous, madame, qui avez vingt ans? — Je vais lire à mon mari le vingt-cinquième protocole de la Conférence! — Et vous, Sophie, à

dix-huit ans, jolie et blonde, si bien faite pour les rêveries d'automne? — Vous croyez que Sophie va vous tendre la main ou prendre votre bras pour aller quelque part dans les bois? — Pas du tout! la jeune fille va prendre une leçon d'allemand ou d'anglais, ou de quelque autre langue diplomatique qui pourra lui servir dans l'occasion : pauvre monde!

Pauvre monde pour la poésie, monsieur! La poésie est aussi vantée que la vertu, elle est gelée comme elle, elle frissonne comme elle, privée de robe nuptiale! La poésie, cette grande distinction parmi les hommes, cette noblesse qui a remplacé toutes les noblesses, cette exaltation de la pensée qui se manifeste une fois en deux siè-

cles, si bruyante, si animée, si vive, et qui ensuite s'en va, s'affaiblissant et mourant, si bien qu'on dirait de ces orchestres portatifs que les Genevois enferment dans une boîte et qui se soutiennent tant que le ressort est monté. Or, nous autres, nous avons brisé le ressort, nous avons jeté la clef de la boîte; il n'y a plus de son possible au fond de ce buis inerte: donnez-le, s'il vous plaît, à quelque vieille douairière pour y prendre son tabac.

J'avais donc un beau champ devant moi, même en vous promettant de vous parler poésie à la première occasion; j'étais donc bien tranquille, même avec la bonne volonté de tenir ma parole. Une occasion de parler poésie! qui me la donnera? Je savais

que la révolution de Juillet elle-même, la révolution populaire, cet éclair qui a tout brisé et puis qui est rentré dans le nuage, lequel n'en a été que plus sombre, n'avait produit que la *Parisienne* en fait de poésie. Songeant à cela, et attendant toujours une occasion, je prenais mes ébats et je restais oisif au soleil, cette éternelle poésie, la seule poésie de ce monde qui garde éternellement sa puissance, sa jeunesse, sa chaleur, sa vertu !

Tout à coup, une nouvelle (j'ai tort de dire tout à coup, c'est une vieille habitude de rhéteur, un commencement de narration qui date de loin; effacez donc *tout à coup*, et mettez *peu à peu*); peu à peu donc, et de huit jours en huit jours, quand les cor-

respondans avaient le temps, un bruit venait de l'Allemagne, une rumeur qui ressemblait à toutes les autres rumeurs. — Le duc de Reischtadt est malade. — Le jeune homme va mieux. — Il languit. — Il va mourir!

Moi, et quelques autres sceptiques comme moi, bonnes gens qui admirent très peu dans les temps ordinaires pour avoir le droit d'admirer beaucoup en temps et lieu; — quelques autres et moi, donc, qui nous étions tenus en réserve vis à vis l'Empire et qui avions eu peur jusque-là de l'admirer comme ferait un lecteur du *Constitutionnel*, — nous étions sortis de notre apathie aux premières annonces de la mort du jeune duc de Reischtadt. L'amour posthume jeté

à la tête du père nous paraissait assez bien, cette fois, placé sur la tête de l'enfant. Nous aimions donc cet enfant. Nous l'aimions, non pas en vieux grognards de vaudevilles, non pas en faiseurs d'opposition systématique, non pas en rêveurs d'un temps qui n'est plus et dont nous ne voudrions pas nous-mêmes, mais nous l'aimions en artistes ou plutôt en curieux ; nous l'aimions comme on aime le héros jeune et beau d'une intrigue embrouillée qui a encore trois volumes à courir avant qu'on ne puisse la deviner ; nous l'aimions comme on aime Quentin Durward, par exemple, quand il arrive, aux premiers chapitres du roman de Walter Scott. Le jeune Écossais vient chercher fortune en France;

il est jeune et beau, et bien fait, plein d'avenir, affamé comme un homme qui sera amoureux dans vingt-quatre heures, mais qui ne l'est pas encore. On aime le jeune archer dès qu'on le voit; on assiste à son repas et on se plaît à le voir manger, autant que le roi Louis XI, pour le moins. Que diriez-vous, après les premiers chapitres, quand le jeune Quentin vient de couper la corde à laquelle un malheureux est suspendu, quand le bourreau lui-même, le compère expéditif du roi Louis, prépare déjà la corde pour Quentin, que diriez-vous si l'auteur faisait pendre Quentin à un arbre? Adieu Quentin, mon beau jeune homme! L'ignoble corde enserre son cou si ferme et si blanc; il s'alonge hor-

riblement, il meurt, et sa main défaillante laisse échapper le faucon qu'elle portait! Vous rejetteriez le livre de dépit, et vous diriez que Walter-Scott a méchamment assassiné le plus intéressant de ses jeunes héros.

Eh bien! voilà comment nous aimions Napoléon II; nous l'aimions comme un aventurier né dans notre siècle, comme notre frère de lait à nous, hommes de 1804! — comme l'enfant qui avait sucé le peu de lait qui restait à notre nourrice. —Nous l'aimions, parce qu'il était destiné à être un officier de fortune comme nous, chacun dans son genre, nous enfans d'une révolution, élevés dans une révolution, grandis et probablement destinés aussi à mourir dans une

révolution. Nous l'aimions comme fils de son père, non pas de son père l'Empereur, mais de son père plus qu'Empereur, de son père dieu tombé et plus dieu que jamais. Nous l'aimions, cet enfant dont le portrait a fait couler les pleurs de Bonaparte, comme le seul débris du plus étonnant génie qui ait ébranlé et bouleversé le monde. — Puis toujours et surtout, tant la nature humaine est égoïste et curieuse! nous l'aimions comme le héros d'un beau roman à venir.

Et quel héros! quel bel aventurier!

Commençons notre roman, s'il vous plaît. Le jeune homme un beau soir s'échappe des mains de M. de Metternich. Le vieux gentilhomme, en se levant, demande à son valet de

chambre : — Où est mon aiglon ? — Et le valet, en tremblant, lui raconte que l'aiglon est un aigle tout à fait et qu'il a pris sa volée, — et il a retrouvé la serre et les ongles de son père, monseigneur ? Car, voyez la fatalité ! jusqu'au valet de chambre de M. de Metternich, qui sait son Béranger par cœur !

Ce sera un triste moment à passer pour M. de Metternich. Il en écrira à M. de Talleyrand, qui n'écrira rien à personne, et qui savait la fuite du jeune homme vingt-quatre heures avant le duc de Reischtadt lui-même ! Voilà donc mon prince en campagne, où ira-t-il ? — Il met le nez au vent ! Et quand le vent est doux et chaud, il dira à coup sûr : — *C'est la France !*

Et il ira tout droit son chemin, comme l'Empereur. Oh ! le beau voyage ! Voilà mon Allemand qui redevient Français. En avant donc ! A chaque pas qu'il fait, il écoute, pour voir si le monde ne tremble pas. Le monde ne tremble pas. Le monde n'est ni plus ni moins agité. — Cela est extraordinaire, se dit-il ! — Mais, comme il est bon prince, il se console. Béranger se sera trompé cette fois, voilà tout !

Il va toujours. Il oublie tout ce qu'on lui a fait apprendre, il apprend tout ce qu'on lui a fait oublier ; il fait son histoire. Il fait l'histoire de France, quelle histoire se fait-il ? Une histoire de soldats et de héros, une histoire au son du tambour, au

bruit des trompettes, à l'harmonie des clairons, au voltige des drapeaux; un éternel bruit de fanfares! Il ouvre l'oreille : point de fanfare ! A la place du clairon, du tambour et des cris de guerre, il entend mugir des troupeaux ! — Il faut que la France soit bien loin, puisqu'il n'entend pas la France! la France de son père, la France de Napoléon !

Il va toujours.

Cherche-la, la France de ton père, enfant ! cherche-la, la France guerrière, la France éclatante, la France du midi et du nord, la France d'Italie et de Moscou ; cherche-la! Elle a duré moins que ton père; elle s'est affaissée plus vite que ton père; elle a poussé en mourant un moins grand cri que

ton père quand il est mort. Cherche-la ! cherche la France de l'Empire ! A peine ton père a-t-il tourné le dos, que, délivrée de ce regard de démon, ce regard qui la maintenait, elle a rejeté ses armes bien loin d'elle. Puis elle a pris un bréviaire, et elle s'est mise à prier en mauvais latin, le seul latin qu'elle pût comprendre. Depuis ce temps, la France n'a plus fait de bruit qu'une seule fois, au mois de juillet, un grand bruit de pavés, et c'est là tout. — Cependant le jeune Napoléon marche toujours.

En même temps, dans la vieille Edimbourg, hors du château où Jenny Deans entra si résolue et si timide par le fossé bourbeux qui sépare *la Dette* du reste de la ville, un

jeune homme, l'autre héros de notre roman, s'échappe aussi des mains de son gouverneur. Le matin, il a dit adieu à sa sœur, il a posé ses lèvres sur la main de sa noble mère, il a salué l'imbécille vieillard qui les a réduits tous à habiter un lieu d'asile comme de jeunes dissipateurs ; il s'est agenouillé sur le seuil respectable où dort sa tante, sa tante si bonne et d'un si tendre cœur pour lui enfant, et qui lui paraît terrible, à lui enfant, à force de malheurs! Il quitte toute sa triste famille. Il saute à pieds joints sur toute cette race de saint Louis, entassée là, en monceaux sans gloire et sans renom, et sans pitié, hélas! Le voilà dehors! En avant, toi aussi, jeune homme! En avant, jeune hom-

me, échappé, toi aussi, à l'aristocratie de tes gardiens ; aristocratie plus enracinée encore que celle de M. de Metternich, qui pourtant est un noble plébéien! En avant! Le voilà qui s'en va hors du siècle de Louis XIV, hors du règne de Louis XV, hors de tout cet espace de royauté absolue et impossible qui finit à 89, et qu'on lui a fait sans doute parcourir avec tant de soin et d'éloges! En avant donc, mes jeunes compagnons, et bon voyage à tous les deux!

Oui, à tous les deux bon voyage, jeunes gens! oui, à tous les deux bon voyage! Nous vous saluons, nous autres, tous les deux, vous nos frères! vous dont nous avons célébré la naissance ; toi, roi de Rome, dont nous

avons bégayé les hommages, pour faire, comme nos pères, les plats flatteurs, et qui ne t'avons pas oublié comme nos pères ont oublié le tien! toi, Bordeaux, joli et charmant enfant, à qui nous ne ferons pas payer les fautes de ta nourrice. Enfans! enfans! soyez émancipés, il est temps, de vos indignes tuteurs. Enfans! fils de rois tout-puissans, ne pensez plus au trône de vos pères, qui ne peut plus revenir. Astres gémeaux! l'un est allé attendre l'autre en exil, et il ne s'est pas fait attendre longtemps. Donc, puisque vous n'êtes pas les rois de ce monde, donc, puisque vous venez nous demander à nous non pas le manteau royal, mais une toge virile, une simple toge de laine

blanche, sans même le lambeau de pourpre patricienne; enfans! enfans! soyez les bien-venus parmi nous, poètes! Soyez les bien-venus parmi nous, jeunes gens, qui n'avons pour vous ni peur, ni haine, ni colère; venez au milieu de nous, rois d'un jour comme tous les rois de ce monde dont vous êtes les égaux! Et nous voilà, nous autres, à leur tendre les bras à tous deux! Nous voilà sur la grande route, à les voir passer ces deux infortunes adultes! ces deux têtes faites pour de si grandes couronnes, et qu'ils n'auront même pas la peine de découvrir à leur retour; car ils ne sont plus assez grands ni l'un ni l'autre, même pour avoir le droit de saluer le peuple aujourd'hui!

Vous voyez quel beau roman c'était là! Quels héros! quels grands noms! quelles infortunes! Et quelle variété de de noms, de héros, de fortune! L'empereur d'hier et le vieux roi de l'ancienne monarchie, représentés chacun par un enfant exilé! L'enfant-peuple, roi par ce peuple, detrôné! L'enfant de la grâce de dieu, détrôné! Jeunes gens privés d'avenir, de droits politiques, de mariage, de patrie, de tout ce qui fait le citoyen! échos vieillis qu'on n'interroge plus! dieux tombés qu'on n'invoque plus! si jeunes et si pleins de souvenirs! débris de quinze à dix-huit ans! ruines toutes jeunes, toutes roses, sur lesquelles le rasoir du barbier n'a pas encore passé! L'un, IIe du nom, aussi décrépit que l'autre,

qui était le cinquantième de sa race ! Les deux principes souverains, le peuple et Dieu, à quinze ans, allaient à pied sur la grande route, hâlés par le soleil, priant le paysan qui passe de les laisser monter un instant dans sa charrette, car ils sont fatigués; la route est longue, et ils craignent de n'avoir pas assez d'argent le soir pour avoir un gîte et du pain! Oh! les beaux jeunes gens ! les intéressans voyageurs! le poétique voyage! Ne me parlez pas de vos romans de filles séduites et enlevées, de jeunes gens ruinés et perdus par la passion, de brigands, d'assassins, ou bien encore de Cosaques et d'invasion ! Toutes les scènes que vous inventerez, joie ou tristesse, jeune âge ou vieillesse,

mariage ou séduction, toutes les imaginations du monde, Sterne, j'ai dit Sterne! Richardson, j'ai dit Richardson ! Cervantes, Rabelais, Jean-Jacques Rousseau ou Lesage; j'ai dit Cervantes, Rabelais, Jean-Jacques Rousseau et Lesage! n'ont rien trouvé, rien inventé, et ne pouvaient rien inventer, rien trouver en effet qui vaille le double voyage de mes deux contemporains.

Pendant que Napoléon rêve gloire et conquêtes, et bondit comme un jeune cheval, Henri plus triste, car il est plus enfant, Henri plus ennuyé, car il a été élevé plus saintement, Henri pense à la France aussi et prête l'oreille. — C'est la France! —Il croit entendre de loin le bruit des cloches,

le son des cantiques, le noble cor qui retentit dans le bois, appelant à la noble chasse : il se figure des palais et des serfs, des gentilshommes maîtres souverains dans leurs domaines, toute la vieille France, la France à lui depuis qu'elle est la France, son royaume à lui, son royaume dévot, soumis, serf et riche, florissant sous la bannière blanche ; le lis de sa famille dominant de toute sa hauteur le laurier, et le chêne, et les vieux arbres! Henri élevé par les prêtres, Henri élevé dans le *Télémaque*, cette éducation libérale sous Louis XIV, et si en retard aujourd'hui! Prête bien l'oreille, Henri ; prête bien l'oreille, Napoléon ! Ecoutez là-bas du côté de France! Vous n'entendrez rien venir

de là, messeigneurs, ou bien, si vous entendez venir quelque bruit, ce n'est pas la trompette guerrière, ce n'est pas le clairon frémissant, ce n'est pas le cheval qui hennit, comme aussi ce n'est pas la cloche sainte, ce n'est pas le cor féodal, ce n'est rien de ce que tu crois entendre, Henri, ce n'est rien de ce que tu crois entendre, Bonaparte; c'est l'émeute qui lève la tête, l'émeute hideuse, mal peignée et aux crins mal faits; c'est la révolte à main armée; ce sont les luttes des partis qui se tiraillent. — Bonaparte, ne savait pas ce que c'est qu'un parti, Bonaparte! Ton grand-père à toi, Henri, aurait pu te le dire, s'il l'avait voulu; mais il aurait rougi de te l'avouer, l'inflexible vieillard! Il n'y a eu que Louis XIV

mourant, dans toute la maison de Bourbon, qui ait donné une leçon de sagesse à son fils.

Ne trouvez-vous pas déjà que notre roman se poétise? Ne trouvez-vous pas que c'est en effet un étonnement digne de remarque que l'étonnement de ces deux jeunes princes qui arrivent en France et qui y cherchent deux choses qui, au premier abord, doivent y être nécessairement, l'une ou l'autre? celui-ci l'Empire, la gloire les armes, que sais-je? celui-là, le trône légitime, la religion catholique, le passé, que sais-je? Or, ni l'un ni l'autre, l'un dans cette France qu'a faite son père, l'autre dans cette France qu'a refaite son grand-père; ni l'un ni l'autre, dis-je, ne trouvent

ce qu'ils viennent y chercher. Désespoir!

— Mais enfin qu'y a-t-il donc dans cette France, diront-ils? Qu'avez-vous fait de la gloire de mon père, du despotisme de mon père? dira Bonaparte. — Qu'avez-vous fait de la croyance et du despotisme de mes pères? dira Bordeaux. Alors un vieux soldat viendra, qui dira : — Tout cela est perdu, sire! — Un jeune prêtre viendra, qui dira : — On ne croit plus à rien, Votre Majesté! — Le vieux soldat se fera garde-chasse dans les forêts de Louis-Philippe; le jeune prêtre ira se marier à l'autel qu'il a desservi, et tout sera dit pour les deux voyageurs.

Vous les plaignez peut-être; moi, je ne les plains pas. Laissez-leur faire

leur éducation tout seuls. Il
que cette éducation soit rud
être à la hauteur de leurs beso
je pense quelqu'un en ceci,
France qui n'a rien gardé ni d
gloire, ni de cette croyance,
pourquoi représenter le moindre
tribut de son double passé, q
tant oublié Bonaparte qu'elle
Charles X. Soyez donc protec
la confédération du Rhin, o
vous sortez à Reims après cel

Bonaparte! et vous me de
ai nommé la poésie en France
sans! et vous me demander
sans vos poètes! Croyez-vo
que les poètes poussent aussi
les peuplers de nos camp
Dans cent-à-vingt ans aux p

pour grandir et pour faire entendre dans l'air leur poétique frissonnement. Bonaparte! mais songez donc à cela : quand l'Empire français était encore tout chaud, quand les rois de l'Europe étaient encore tout pâles de leur défaite et pâles de leur victoire; quand Sainte-Hélène, le petit rocher, était encore si inconnu aux navigateurs, qu'il fallait souvent le chercher tout un jour pour l'apercevoir dans la vaste mer, ce point si lumineux dans l'histoire; songez à cela, vous dis-je, à Bonaparte mort, à lui-même! peu s'en est fallu que la poésie ne lui manquât, j'entends la poésie telle que nous l'a[illegible] nous, la poésie *nationale* [illegible] dit, pour ne pas dire la [illegible]*iocre;* la monnaie

leur éducation tout seuls. Il faudra que cette éducation soit rude pour être à la hauteur de leurs besoins. Si je plains quelqu'un en ceci, c'est la France qui n'a rien gardé ni de cette gloire, ni de cette croyance, qui ne peut pas représenter le moindre échantillon de son double passé, qui a autant oublié Bonaparte qu'elle a oublié Charles X. Soyez donc protecteur de la confédération du Rhin, ou faites-vous sacrer à Reims après cela!

Bonaparte! et vous me demandez où en est la poésie en France, monsieur! et vous me demandez où en sont nos poètes! Croyez-vous donc que les poètes poussent aussi vite que les peupliers de nos campagnes? Encore faut-il vingt ans aux peupliers

pour grandir et pour faire entendre dans l'air leur poétique frissonnement. Bonaparte! mais songez donc à cela : quand l'Empire français était encore tout chaud, quand les rois de l'Europe étaient encore tout pâles de leur défaite et pâles de leur victoire; quand Sainte-Hélène, le petit rocher, était encore si inconnu aux navigateurs, qu'il fallait souvent le chercher tout un jour pour l'apercevoir dans la vaste mer, ce point si lumineux dans l'histoire; songez à cela, vous dis-je, à Bonaparte mort, à lui-même! peu s'en est fallu que la poésie ne lui manquât. J'entends la poésie telle que nous l'avons chez nous, la poésie *nationale*, comme on dit, pour ne pas dire la poésie *médiocre;* la monnaie

courante poétique en un mot, celle qui se dépense au jour le jour, et à laquelle il ne faut pas regarder de trop près, puisque, à tout prendre, la poésie de notre temps, et depuis bien long-temps, est descendue au rang de ces prostituées encore jolies et toujours complaisantes qui donnent bien tout ce qu'elles ont, mais qui en fin de compte ne peuvent jamais donner que ce qu'elles ont.

Eh bien! la poésie de la restauration a été long-temps à hésiter avant de donner même ce qu'elle avait au tombeau de Bonaparte. Bonaparte mort, le monde restait muet; c'était une nouvelle hurlée dans les rues de Paris par le crieur public, et rien de plus. On se soumettait à attendre encore cent

ans au moins avant que ce fût là une gloire consacrée. On appliquait à Bonaparte une règle d'Aristote, écrite sous le règne de Philippe de Macédoine. Les imbéciles! il fallut chez nous, pour que Bonaparte fût reconnu un sujet d'ode assez beau, un sujet aussi beau qu'Auguste *vainqueur des Parthes*, dans Horace; il fallut que, loin de la France, en Angleterre, dans la patrie de Wellington, un poète, un aristocrate, un dandy, se rencontrât qui jugeât Bonaparte digne de son génie. Lord Byron! ce fat sublime, ce railleur si désespéré et si désespérant, cet orgueilleux si naïf et si admirable; cette haute et dédaigneuse passion, qui s'exprime par de si terribles éclats; lord Byron jeta une ode à la

croix de la Légion-d'Honneur. L'ode est belle, elle est touchante; elle a tout le charme de ces hommages involontaires qui font tant de plaisir aux ruines. L'ode fit le tour du monde : elle rendit la poésie à Bonaparte. La mort de Bonaparte, favorisée par l'opposition politique, se mit à faire quelque bruit en France : elle eut un retentissement jusque dans l'Institut, on s'en aperçut même au Théâtre-Français. Cela fut bien heureux pour le héros, n'est-ce pas? Puis le sujet donné et accepté, on eût dit d'un sujet grec ou romain, tant nos poètes s'en occupèrent. Ce fut un déluge de vers. Lord Byron avait levé l'écluse. Dans ce déluge de vers, il y en eut quelques uns de fort beaux. Lamartine,

Victor Hugo et Béranger n'invoquèrent pas en vain ce grand nom dans la tombe. L'enthousiasme public et surtout l'esprit d'opposition firent le reste; et voilà comment, grâce au signal donné par lord Byron, la mort de Bonaparte n'a pas été aussi inaperçue parmi nous et par notre poésie, que l'a été celle de son fils.

Son fils mort (et ceci est la grande occasion qui se présente à moi pour vous parler poésie), Napoléon II expiré sans qu'on sache pourquoi, il est mort j'ai presque dit sans qu'on sache de quel droit il est mort, je me suis mis à me demander d'abord pour moi, et ensuite pour vous : — Qu'allons-nous faire de cette grande mort? Quels adieux adresser à cet écho qui s'éteint?

que ferait lord Byron qui a versé tant de larmes sur la mort de son propre enfant, s'il apprenait que le fils de Bonaparte est mort ? quel signal donnerait-il aux hymnes funèbres et au deuil poétique ? toutes questions que je me suis faites en me promenant à l'ombre, au bord de ruisseaux limpides et à travers de vastes prairies qui sentent le lait. — Et voilà comment, par mille détours, j'arrive lentement, mais enfin j'arrive à votre question : Où en est la poésie en France, et les poètes où en sont-ils ?

Les poètes chez nous sont en petit nombre, comme dans tous les pays où il y a des poètes. Aux trois poètes que j'ai nommés, ajoutez le plus grand de tous peut-être, M. de Châteaubriand,

et vous aurez tout notre Parnasse. Le nombre neuf au Parnasse est une forfanterie de l'antiquité ; trois poètes, c'est beaucoup dire. Il y en a qui diront — c'est trop de bonheur !

Poètes ! la révolution de Juillet les surprend tout à coup comme l'orage qui tombe. — Ils restent ébahis, regardent en l'air et sans rien voir ! — D'où vient la grêle ?

Aussi tous les trois ils ont succombé à la tâche. Victor Hugo, à peine descendu des tours de Notre-Dame, qu'il a indiquées sans le vouloir à de pauvres conspirateurs; Victor, tout ébloui de la hauteur d'où il est descendu, a voulu chanter la révolution de Juillet. M. d'Argout l'a fait entrer dans son programme de 1831, et lui a donné la

meilleure place, le Panthéon, ma foi! rien que cela. Le poète devait faire l'ode funèbre pour les morts de Juillet. Au premier abord, il a trouvé cela grand et beau. Les morts de Juillet! le Panthéon! le peuple de Juillet qui écoute! Alors le poète s'est mis à l'œuvre; il n'avait guère que vingt-quatre heures pour son ode, position bien favorable à son génie. Il a manqué complétement son ode; il a fait les plus mauvais vers qu'il ait faits de sa vie, lui qui, à force de belles choses, a tant le droit d'en faire de mauvaises! Victor Hugo a manqué à la révolution de juillet, et cela devait être, et je l'en félicite, moi, de tout mon cœur, car la vraie poésie est toujours en avant des révolutions, comme Milton est

près de Cromwel; car la poésie est peu jalouse de chanter les révolutions qu'elle n'a pas faites ; car si jamais poésie fut étrangère à une révolution, c'est notre poésie à notre révolution. Honneur donc à Victor Hugo qui n'a pas su être poète où il ne pouvait pas être poète ! Ne voyez-vous pas qu'il devait être en effet écrasé par cette cérémonie funèbre sans tristesse, par cette fête sans enthousiasme, par ce Panthéon sans caractère, sans vertu et sans croyance, dont la mauvaise inscription de plâtre, vingt fois refaite et vingt fois effacée, ne pouvait avoir aucun crédit ni sur la terre ni dans le ciel !

A présent, Victor Hugo, qui a échoué à la révolution de Juillet, se ha-

sardera-t-il à célébrer la mort du dernier nom de Bonaparte? Lui qui a célébré la colonne de la place Vendôme en homme inspiré, s'arrêtera-t-il sur ce mince cercueil? Je ne le crois pas, à vrai dire; ou bien si, comme on l'annonce, Victor Hugo ne résiste pas à la sainte envie de se mesurer avec l'enfant de Bonaparte, je parie que le poète succombera. Victor Hugo est comme tous les hommes de cœur de son temps, il est vaincu à force de déceptions; il ne croit plus au monde réel, tant il l'a vu changer de fois; il n'a plus aucune des illusions de la force et de la puissance, tant il a compris que la force et la puissance sont choses misérables! L'homme qui naissait quand la république avait le

râle, l'homme qui a vu passer le cercueil de Louis XVIII et le berceau du duc de Bordeaux, berceau fait avec les planches d'un cercueil, le poète qui est allé d'abîmes en abîmes, et qui s'est pu convaincre que, de toutes les vanités, la plus grande des vanités c'était encore, à tout prendre, la faveur populaire; l'homme qui a vu le hasard mettre sur la même ligne Wellington et Bonaparte, et qui a reculé d'effroi devant cet atroce bonheur de Wellington ! l'homme qui a compris que la poésie n'était pas de son temps, et qui a sagement rejeté cette poésie dans les vieux temps, pour avoir le droit d'être poète; celui-là, dis-je, ne sera pas tenté, quoi que lui dise la gloire, de se hasarder à ce grand nom

de Bonaparte sous lequel succombe un enfant! Non pas certes! le sujet est trop ingrat, la victime est trop bien morte! l'ame des peuples est trop tremblante, le monde est haletant dans l'attente de trop grandes révolutions, pour que le poète veuille perdre sa parole, c'est-à-dire son ame, à célébrer le second trépas de Napoléon ; ou bien, s'il se hasarde, comme on le dit, malheur à lui! car il ne trouvera pas d'écho. Dans tous les cas, que Victor Hugo garde le silence ou qu'il parle, tenez-vous pour assuré que c'est un grand poète perdu pour la poésie lyrique et pour long-temps, lui qui avait compris la poésie lyrique avec tant d'audace, tant d'amour, tant de passion, tant

de néologisme, tant de bonheur !

Or, vous avez remarqué sans doute un des caractères lyriques de Victor Hugo, c'est qu'il est le plus infatigable et le plus rapide de nos poètes. A lui, montrez un sujet, offrez un héros, faites-lui voir bien au loin une idée, l'idée et le héros, le sujet, tout cela est à lui. Il va, il va, il va, tant qu'il peut aller. Aussi toujours est-il le premier sur la brèche ; le premier, haletant quelquefois, mais toujours noble et beau. Voilà pourquoi ne voyant rien venir de Victor Hugo après trois jours d'attente, j'ai pensé qu'il gardait le silence. J'ai pensé que s'il avait eu à parler du duc de Reischtadt, s'il avait voulu donner un digne pendant à son ode sur la naissance du duc de Bor-

deaux, Victor Hugo aurait déjà écrit son ode. Mais hélas! il est bien loin de l'ode. Il est retombé à la tragédie, lui qui s'était élevé jusqu'au roman, et quel roman encore : *Notre-Dame de Paris!*

Rayez donc celui-là de la liste des lyriques pour dix ans au moins. Attendez, pour qu'il se remette en route, qu'il puisse voir quelque chose dans l'avenir. Victor Hugo est le poète de l'avenir. Il faut, pour qu'il se mette en marche, qu'il puisse voir quelque clarté venir de là-bas! Il n'est pas homme à se mettre en route dans les ténèbres; il veut savoir avant tout où il va! Il ne peut donc se mettre en marche aujourd'hui. Aujourd'hui, quel homme du monde, même M. de

Talleyrand, pourrait dire où nous allons?

Tout au rebours le grand poète chrétien, Lamartine. Celui-ci, plein de foi et d'amour, se plaît de préférence dans les cieux bien noirs. Il a, pour se guider, la foi et l'amour, ces deux anges de la poésie lyrique. Il aime et il croit! Aussi va-t-il en avant sans s'inquiéter des débris d'autel et de trône qu'il rencontre sur son passage. Quelque chose lui dit dans son ame et dans son cœur que ces débris, qu'il aime en poète, pourront se relever un jour. Lamartine a chanté Bonaparte, il est vrai, mais il l'a chanté en élève de lord Byron, il l'a chanté pour obéir à ce thême que lui donnait le poète anglais, et que commandait la

France guerrière, la France vaincue, la France respectable. Aujourd'hui, le poète a trop de chagrins pour s'occuper d'autres malheurs que de ses propres malheurs. Voyez ce que la révolution de Juillet a fait en son ame! Elle l'a désolée dans sa double croyance! elle l'a privée de toute espèce d'enchantement! elle lui a gâté sa maison des champs, sa jeune famille, sa femme, son chien fidèle, sa vigne qu'il a plantée; elle a tout refusé à ce noble poète, la révolution de Juillet, tout refusé, jusqu'à cette chose que donne la société *Aide-toi, le ciel t'aidera*, je veux dire une place à la chambre des députés. Lamartine, qui n'a pas pu être député quand il nous a fait l'honneur de le vouloir,

grand Dieu ! Alors le mécompte l'a pris, lui aussi, comme s'il était un homme de Juillet ou de la Bastille. Alors son dégoût s'est manifesté comme celui de Châteaubriand et de Byron s'est manifesté, par l'amour des voyages. Singulière agitation du cœur qui les pousse tous au delà des mers à leurs premiers chagrins, ces favoris de la muse ! Ils vont au loin, choisissant les pays déserts et malheureux, laissant de côté la molle Italie pour les sables du désert, les marbres de Venise pour les ruines de la Grèce, l'Arioste ou le Tasse, ou Dante encore, le poète des guerres civiles, le poète à la mode, pour Homère ou, mieux encore, pour la Bible, cette vieille et simple poésie,

tombée de si haut et aussi durable que le soleil. Malheur aux révolutions qui dégoûtent le poète et qui le chassent de sa maison ! Malheur aux discordes civiles qui font du Dante un déserteur de grand chemin, qui jettent M. de Châteaubriand dans les forêts de l'Amérique, et M. de Lamartine sur les rives du Jourdain, à ces rives du Jourdain où ceux qui portent une lyre la déposent aux saules du rivage et pleurent en se souvenant des malheurs de Sion !

Ainsi M. de Lamartine est parti, nous faisant ses adieux, à nous tous, qui l'aimons comme le père de toute poésie moderne. — Adieu, poète! Il ne s'est pas trouvé d'Horace chez nous, pour dire adieu au vaisseau de Vir-

gile! La poésie a manqué, même à M. de Lamartine, lui qui ne lui a jamais manqué!

Hélas! s'il était parti quelques jours plus tôt, il eût rencontré dans sa route un autre vaisseau de Virgile, venant de Rome et portant Walter Scott étendu sur son lit de mort. Que la mer doit être triste à présent, en voyant se renouveler tous les tristes pélerinages du temps des Stuart, pélerinages de rois, pélerinages de poètes! Ceux-ci vont en exil, celui-là retourne à Abbotsford, pour y mourir. Et puis les uns et les autres ont parlé de vers et de gloire! deux vains sons! Il n'y a qu'une poésie qui aille à notre époque, cette époque qui a tant épuisé le *Te Deum*. Cette poésie, c'est le *de*

profundis! Goëthe meurt en Allemagne, Walter Scott en Angleterre, Cuvier en France, Napoléon II en Autriche; en même temps les peuples meurent en masse chez eux, ils meurent en silence et sans se plaindre, comme s'ils étaient de grands hommes! Et vous me demandez où en est la poésie chez nous! où en sont les poètes! Et moi je m'amuse à vous répondre, car cela plaît de parler, même à un tombeau vide, quand on aimait le mort que l'on croit enterré là!

Reste à l'enfant de Bonaparte pour le chanter, reste le chantre lui-même de Bonaparte et de Lisette, celui qui a fait son bien de Lisette et de Bonaparte, et qui en a également abusé. Je veux parler de Béranger. Pour parler

de Béranger comme je voudrais, je n'ose guère, moi qui ose beaucoup cependant, parce que je suis persuadé que la meilleure façon d'être vrai, c'est de dire tout ce qu'on pense; cependant il est certaines gloires pour lesquelles l'admiration est chose convenue et dont l'admiration est le point de départ. Béranger, c'est comme M. de Lafayette, on n'y touche point sans que la main se dessèche. Or, je tiens à ma main droite comme le bûcheron tient à sa cognée; cependant je hasarde un doigt, pour vous plaire. Vous voyez que je suis complaisant.

Comme je vous disais, enfant ou jeune homme, au collége même où nous admirions Parny et Florian, je n'ai jamais beaucoup admiré les chan-

sons de Béranger. Cela m'a toujours paru d'une gaîté et d'une tristesse affectées. Cela n'était pour moi ni une chanson ni une ode; cela ne ressemblait ni à Collé ni à mon maître Horace. J'aimais peu cette gloire qui revenait sans cesse comme un refrain à boire; j'aimais peu ces vieux défis de chansonnier que le poète élevait contre le ciel le verre à la main, comme cela se faisait du temps de M. Panard; j'aimais peu ces sarcasmes sanglans préparés tout exprès pour venir après un banquet; j'aimais peu cette politique entre la poire et le fromage; j'avais en horreur ces vieux fanfarons de vaudevilles, et je ne savais pas comment on pouvait s'amuser avec ces jésuites que le poète faisait horribles, ces

hommes de cour qu'il faisait hideux, ces grandes dames dévotes et dissolues; je ne concevais pas que ce fût là de l'orgie, une orgie française, que ce fût là une chanson de table. Cela ressemblait trop à la chanson de prison et de place publique, deux chansons que j'ai dans une égale horreur; et puis, s'il faut tout vous avouer, il y avait à côté de Béranger un chansonnier qui lui a fait un grand tort dans mon esprit et dans celui de beaucoup de gens de goût qui ne se nomment pas, parce qu'ils n'osent pas encore; ce chansonnier, c'était Désaugiers. Celui-là, monsieur, était un joyeux poète, vif, alerte, animé, toujours à demi ivre, qui comprenait bien deux choses que nous ne com-

prenons plus, nous autres malheureux, le vin et les femmes! Celui-là était un écrivain coloré, animé, sans colère et sans fiel, insouciant de l'heure à venir, jouissant de l'heure présente, jetant sa chanson au vent comme elle lui venait, et ne la limant pas comme on lime un poème épique; celui-là était un chanteur qui n'a jamais fait pleurer personne. Bon Désaugiers! il est mort en riant au milieu des plus atroces douleurs! il est mort sans amis, parce qu'il n'avait jamais eu d'ennemis. Buvez à sa santé, s'il vous plaît, à votre première nuit de Noël, cet hiver!

Si cette page-là avait été écrite sous la restauration, elle aurait soulevé bien des clameurs; la restauration,

temps heureux pour la littérature, le temps des haines littéraires! Aujourd'hui il n'est personne qui ne convienne avec moi que Béranger a trop parlé de l'Empereur, qu'il s'est trop servi de notre vanité nationale, qu'il a abusé de Waterloo, cette noble défaite dont la blessure a saigné si longtemps, et sur laquelle on a appliqué tant de flatteries; sauf à moi à convenir ensuite que, pour un homme qui écrivait au hasard, qui ne savait rien de l'antiquité, qui s'était trouvé poète glorieusement, poète à l'aspect des malheurs de sa nation; pour un homme si admiré et populaire autant que Bonaparte, Béranger est en effet un poète, en effet un bon citoyen. Voilà tout ce que je puis dire. Quant à ce qu'il a fait, ce

qu'il a fait restera, je ne dis pas comme ode ou comme chanson, mais comme expression des vœux, des desirs, de l'ambition, des répugnances et des voluptés d'une époque inouie dans l'histoire, et qu'il sera bien difficile d'exprimer clairement plus tard, même par les cantiques des jésuites et par les chansons de Béranger.

Béranger, comme tous les poètes ses frères, a fait volte-face devant la révolution de Juillet. Il lui a tourné le dos, poétiquement parlant; il n'a pas osé lui adresser la parole une seule fois, à cette fille perdue qu'il avait couvée le premier. Soit qu'il ait été intimidé devant son ouvrage, soit qu'il ait été désolé d'avoir produit ce que lui et les siens regardent comme

une monstruosité; soit qu'il ait été mécontent du peu de reconnaissance de la fille pour le père, Béranger n'a rien dit à cette enfant de son génie. Il l'a laissée grandir sans un conseil, s'égarer sans une réprimande, il la laissera se perdre sans lui dire : Voilà ton chemin ! Béranger qui, autrefois, dans son beau temps d'opposition, était à l'affût des moindres mouvemens glorieux ou spasmodiques de la nation française, a laissé passer les trois jours, le chien du Louvre, Varsovie même, la Pologne sanglante, Benjamin Constant mort, lui le chantre du général Foy et de Manuel, lui le chantre de la Grèce et le vengeur de Parga ! Il a laissé passer tout cela sans un couplet, sans un refrain, avec

un dédain cruel ; il a manqué à son parti. La république s'est fait égorger dans la rue des Prouvaires : c'était un beau couplet à faire ; Béranger n'a rien dit sur tout cela. Où est-il? que fait-il ? Est-il mort? Voici que le peuple oublie ses chansons, déjà bien vieillies. A présent, Béranger sera-t-il reconnaissant jusqu'au bout à l'Empereur ? se souviendra-t-il que cet Empereur l'a fait populaire, lui Béranger ? Laissera-t-il la tombe de Napoléon II sans y jeter quelques fleurs? Voilà toute la question ! Et si elle n'est pas très importante, cette question, du moins est-elle faite pour exercer la sagacité des critiques; car, enfin, ceci est une question de vie ou de mort pour Béranger. Qu'il y prenne

garde! la révolution de Juillet a porté un grand coup à ses chansons. La moitié de ses chansons étaient soutenues par une haine mortelle contre la maison de Bourbon; haine féroce, haine de poète, haine superbe tant qu'elle n'a pas été triomphante, haine honorable tant qu'elle a été exposée au réquisitoire et à la prison; mais aujourd'hui haine morte, ou, qui plus est, haine triomphante, haine sans but, haine dont personne ne veut plus, pas même ceux qui se battent en Vendée; haine d'esprits bornés et d'hommes médiocres, qui conservent du fiel dans leurs cœurs, comme d'autres nourrissent des chevaux dans leur écurie, par vanité: seulement ce fiel contre la maison de

Bourbon est moins cher à nourrir.

D'autre part, si une moitié des chansons de Béranger vivait de haine pour Louis XVIII ou pour Charles X, gens peu aimables, il faut le dire, toutes les fois qu'ils ne voulaient pas être aimables; toujours faut-il, d'autre part, avouer aussi que la grande moitié de ces chansons vivait d'amour pour Bonaparte. Bonaparte est le héros de ces chansons. Il n'y a pas de vers qui aient été mieux gravés dans la mémoire du peuple que ceux-là; de vers politiques, j'entends, car, en fait de poésie pure, nous savons des gondoliers de Venise qui savent par cœur des chants entiers de la *Jérusalem*, et qui ne les oublieront de leur vie, tout au rebours des vers politi-

ques. Le plus beau vers politique s'efface à la longue. A mesure que le héros meurt ou qu'il est chassé bien loin, à mesure que l'objet de haine ou d'amour s'en va loin du peuple, le vers politique s'en va aussi, et tout passe en même temps, l'Empire et la chanson de gloire, la Restauration et la chanson de haine, Napoléon et Béranger, Charles X et Béranger. Béranger est entraîné dans cette double chute, entraîné par Charles X tout à fait, parce que les peuples, plus honorables et moins vindicatifs que les particuliers, ne détestent pas jusqu'à la troisième génération. Béranger était encore un peu soutenu par le fils de l'Empereur, car l'amour du peuple dure plus que sa haine, fort

heureusement pour les grands hommes et pour les rois. A présent que Napoléon II est mort, la seconde moitié des chansons de Béranger n'a plus d'appui, plus d'écho dans l'avenir, c'est-à-dire, plus d'espérance, l'espérance cet écho des passions politiques; Béranger est mort tout-à-fait pour l'amour, comme il est mort tout-à-fait pour la haine. Voilà ce que je ne voulais pas dire d'abord, voilà ce que je dis tout-à-fait à présent, entraîné par la logique de mes pensées. La logique est plus rare que l'enthousiasme et plus entraînante mille fois, croyez-moi.

Si donc Béranger ne parvient pas cette fois à faire émotion dans le peuple avec la mort du duc de Reischtadt; s'il ne retrouve pas quelques paroles

d'indignation pour sa mère, quelque admiration nouvelle pour son père, quelques raisons pour réchauffer le peuple de Juillet, comme on dit; si Béranger laisse passer cette occasion superbe sans rien dire, il est mort comme poète. Enterrez le poète à côté du duc de Reischadt! Grand honneur!

Bien plus, vous verrez si dans la foule quelque adroit faiseur de pastiches ne fera pas une chanson à la Béranger, bien lamentable, en cinq couplets et en vers de dix syllabes, sur un air de M. Wilhem! La foule, qui s'y connaît très bien, criera encore: *quelle merveille!* par habitude, et chantera peut-être les couplets, aussi par habitude et parce qu'elle n'aura pas la peine d'apprendre un nouvel

air! Elle est si stupide, la foule, quand elle n'est pas la plus intelligente des créatures! Le premier venu va lui faire du Béranger très bon, comme on lui faisait des empoisonneurs très formidables au mois de mars! Elle applaudira le Béranger postiche à outrance, comme elle a éventré horriblement les empoisonneurs supposés. Stupide foule! sublime foule! Il n'y a pas quinze jours que *le Constitutionnel*, écho de la foule, s'indignait contre une chanson carliste de Béranger; or, la chanson carliste n'était pas de Béranger; mais c'était tout-à-fait sa manière, son rythme, son refrain, et *le Constitutionnel* s'y connaît aussi bien que la foule. Et vous me demandez, monsieur, où en est la poésie

en France, où en sont les poètes français aujourd'hui !

Elle en est là, la poésie ! Le fils de Napoléon n'inspirera pas une ode, pas une chanson, pas un vers, je dis une bonne ode, une belle chanson, un beau vers ! La mort de cet enfant ne sera pas plus poétique que la révolution de Juillet ne l'a été. D'où vous pourrez conclure que la poésie politique, c'est-à-dire l'ode, c'est-à-dire la plus belle expression de la poésie, son expression la plus solennelle et la plus antique, est morte chez nous ! Il y a des gens qui ne s'en affligeront pas. Cromwell détestait Butler !

Comme vous êtes très éloigné de nous et très étranger à ce mouvement

en sens inverse qui amène chez nous une révolution littéraire tous les huit jours, vous demanderez peut-être, vous, questionneur, pourquoi je n'ai pas placé l'auteur des *Messéniennes*, M. Casimir Delavigne, parmi les poètes du jour?

Je vais vous le dire tout franchement, puisque je suis dans mon jour de franchise : c'est qu'en vérité il est difficile d'être moins poète que M. Casimir Delavigne ne l'a été depuis la révolution de Juillet. L'histoire de M. Casimir Delavigne le poète est une des choses les plus curieuses qui se puissent voir, et sans la vie de Debureau, je l'aurais faite. Je ne parle pas de M. Casimir Delavigne sous la restauration; sa vie a été laborieuse,

mêlée de revers et de succès, semée de beaux vers, échos lointains et sans passion de la poésie de Racine, reflet affaibli mais gracieux d'*Athalie* et d'*Esther*. Il a eu des chutes, il a eu de brillans succès. Il a fait de l'opposition, lui aussi, mais une opposition beaucoup plus molle et partant beaucoup moins populaire que celle de Béranger. Quand le drame moderne a donné, fougueux, barbare, je veux dire faisant du barbarisme, conduisant la passion jusque dans l'alcove, fût-ce dans une alcove d'auberge, visant au spectacle et à l'effet, M. Casimir Delavigne, tout en regimbant, a suivi, autant qu'il a pu, le drame moderne. Il a poussé la complaisance jusqu'à mettre une procession de moines dans

son *Louis XI;* jusque là tout est bien. Ce n'était pas un poète novateur, mais c'était un écrivain correct et châtié; il n'était pas très passionné, mais il écrivait rarement, ce qui se compense. D'ailleurs on n'avait pas encore entendu Louis XI, et il vivait sur Louis XI depuis neuf ans bien comptés.

Est venue la révolution de Juillet, elle a perdu M. Casimir Delavigne complétement; elle l'a traité en vaincu, lui vainqueur! Mais aussi il faut dire qu'il est impossible à un homme d'esprit de plus abuser d'une révolution que ne l'a fait M. Casimir Delavigne. Au dernier des trois jours, M. Casimir Delavigne fait une cantate; vous croyez qu'il fait une cantate toute neuve pour cette révolution toute neuve, et sur-

tout pour ce roi tout neuf? Pas du tout, il copie sa cantate. Il fait mieux que de la copier, il la calque mot pour mot, vers pour vers, sur une autre cantate qu'il avait faite il y a huit ans, une cantate sur l'Italie, dont l'air était tout fait depuis huit ans, et dont le refrain était : *Partons pour l'Italie!* Au lieu de : *partons pour l'Italie*, il écrit : *Courons à la victoire!* Du reste, il laisse le rondo : *En avant, marchons*, etc. — Toute la cantate a dû être finie le même soir. On donna la cantate à Nourrit; Nourrit, à force de la chanter sur tous les théâtres, a pensé y perdre la plus belle voix de l'opéra. Comme il faut à toute force une cantate nouvelle à un peuple en même temps qu'une cocarde nouvelle,

le peuple de Paris a adopté, faute de mieux, la cantate de M. Casimir Delavigne, sans se douter que c'était une cantate calquée, copiée, toute faite, sur un air tout fait! Si bien que la révolution de Juillet, non-seulement n'a pas un monument qui lui soit propre, une pierre à elle, mais elle n'a pas la chose du monde la plus facile à avoir, elle n'a pas une chanson à elle! Elle a une chanson de pièces et de morceaux, une contrefaçon bâtarde, une vieillerie à laquelle on se bouche les oreilles aujourd'hui après l'avoir chantée conjointement avec la *Marseillaise!* Ce qui prouve, pour le dire en passant, qu'une révolution ne doit jamais être inquiète, ni pour les hommes qui la mènent, ni pour les chan-

sons qui l'exaltent; vieux ou nouveaux, copiés ou neufs, inspirés ou plagiaires, elle en trouvera toujours!

Je continue mon histoire. Encouragé par ce premier succès maladroit, et qui excite à présent une rumeur toutes les fois qu'on chante la *Parisienne*, M. Casimir Delavigne voulut ajouter une nouvelle feuille à son laurier de juillet. Il fit alors une ballade intitulée: *Le Chien du Louvre*. Cette fois, la ballade était toute neuve, et faite tout exprès. Je ne saurais vous en dire un seul vers, moi qui retiens facilement tous les beaux vers. Ce dont je me souviens, c'est que c'était une méchante ballade sans intérêt et sans inspiration, après laquelle on ferma la grille du Louvre, on lâcha le chien

du Louvre qui était attaché, et qu'on n'a plus revu depuis la ballade. C'était un caniche de goût et d'esprit, qui disait comme Virgile : *Sylvæ sint consule dignæ !*

Je crois aussi me rappeler que M. Casimir Delavigne, outre sa ballade, fit aussi une *Messénienne sur les trois jours*, c'était une mauvaise *Messénienne* si je m'en souviens, à moins que je ne confonde la *Messénienne* avec la *Ballade*. Quoi qu'il en soit, ballade ou messénienne, si la ballade n'est pas la messénienne, et si la messénienne n'est pas la ballade, ce que je ne puis affirmer, c'est que la ballade valait la messénienne et la messénienne la ballade; rien de plus, rien de moins.

Mais ce dont je me souviens fort bien, c'est de la traduction en vers français du *de Profundis* pour le bazar de la rue Saint-Honoré, dans lequel le chef de l'Église française, monseigneur Jean-François Chatel, avait établi, moyennant 3 francs d'entrée, un service funèbre pour l'ame de Kosciusko. M. Casimir Delavigne se servait de la Pologne comme il s'était servi de la révolution de Juillet, aussi heureusement. Mais, cette fois, à cette triste poésie M. Casimir Delavigne ajoutait une haute inconvenance. Il protégeait de son nom et de son vers, quel qu'il fût, car enfin il pouvait être bon ce vers, monseigneur Chatel, ce Luther bâtard, ce Calvin de boutique, vicaire révolté qui profite d'une révo-

lution pour désobéir à son archevêque dont le palais est en ruines, et pour se faire appeler *monseigneur* par quelques idiots qui trouvent fort beau de dire *Dominus vobiscum* en français.— Et vous me demandez où en est la poésie en France! Voici un poète français qui fait des vers pour un schismatique de carrefour! et ce schismatique qui les chante dans une boutique! et les mystères qu'on profane en plein jour, et la sainte messe violée, et l'hymne des morts, cette belle prose de l'église souffrante, rabaissée à la hauteur d'une poésie de révolution! Voilà où en est la poésie! voilà où en est la croyance! Voilà où en sont les poètes aujourd'hui!

Peu importe donc que M. Casimir

Delavigne fasse des vers ou n'en fasse pas pour le duc de Reischtadt; à dire vrai, je ne crois pas qu'il en fasse. L'enfant mort doit être déjà consolé, s'il a lu *la Parisienne*, *le Chien du Louvre*, *la Messénienne* et le *de Profundis* de Kosciusko.

Quant à M. de Châteaubriand, vous avez entendu dire qu'il avait été en prison, qu'on avait mis la main sur lui, le grand poète, puis qu'on l'avait relâché comme on l'avait arrêté, sans lui demander pardon à genoux; puis qu'il allait partir, lui aussi, comme Lamartine est parti, quand il aura trouvé assez d'argent pour mettre bien dans les règles son passeport!

Soyez tranquille, un de ces jours nous aurons quelque belle phrase de

M. de Châteaubriand sur le fils de l'Empereur. M. de Châteaubriand a trop occupé le père, pour ne pas s'occuper du fils. D'ailleurs comment celui qui s'occupe du duc de Bordeaux ne s'occuperait-il pas du duc de Reischtadt? Comment cela peut-il échapper aux vues les plus courtes, savoir, que ces deux enfans étaient unis l'un l'autre par un lien secret, insaisissable, plus fort encore que celui qui unissait Rita-Christina, ces deux enfans morts à vingt-quatre heures de distance? Reischtadt! Bordeaux! deux infortunes pareilles, deux destinées identiques, deux malheurs qui se soutenaient l'un l'autre! Napoléon rendait, sinon possible, du moins vraisemblable Henri de Béarn. Ils étaient l'ombre

l'un de l'autre, l'un prouvait l'autre: à présent que le premier est mort, Henri a perdu son ombre, Henri est incomplet, Henri est perdu parce que l'autre est perdu. Quelle destinée! Qui eût dit à Charles X que l'enfant de l'Élysée-Bourbon devait un jour porter le deuil de l'enfant de Schœnbrun? O pitié!

La poésie n'est plus dans les poètes, la poésie est dans les faits; elle a passé des chansons dans l'histoire, du vers dans la prose, du récit dans l'action. Ce sont les peuples qui meurent qui sont les poètes, ce sont les rois détrônés qui sont les poètes, ce sont les royautés vagabondes qui sont les poètes, ce sont les enfans orphelins par le poison ou par le fer qui sont

les poètes. La poésie se déplace comme tout le reste; le drame est fait par les peuples, les poètes n'ont plus qu'à écouter et à voir. Peuples et poètes sont également à plaindre, également malheureux!

S'il faut tout vous dire, j'imagine bien aussi une raison assez bonne à l'impuissance, ou, si vous l'aimez mieux, au silence de nos poètes. A présent Bonaparte, vu de loin, leur fait peur peut-être, mais je n'imagine pas que c'est là la raison qui les arrête. Ce qui empêche les poètes *de chanter* (vieux style), c'est l'étrange abus qu'on a fait du nom de Bonaparte et de sa personne, et de son habit, et de son chapeau, et de sa mort. Vous ne sauriez vous faire idée de ce qu'est devenu le

héros, et en combien de pièces ils ont mis son cadavre, moins respectueux que les assassins de Romulus, qui cachèrent sous leurs manteaux les lambeaux palpitans de leur chef, et qui en firent un dieu.

Aussitôt après Juillet, le nom de Bonaparte devint une spéculation. Les théâtres, qui étaient dans le marasme, employèrent leur dernier crédit à acheter un vieux chapeau et une redingote grise. Les premiers Bonaparte qu'on fit voir eurent un succès immense; la spéculation fut énorme. Il n'existe pas de méchant petit théâtre qui n'ait eu son héros à faire torturer chaque soir : comme ces pauvres comédiens ont fait le gros dos! comme ils se sont bourré le nez de prises de

tabac ! comme ils ont monté à cheval! et que de paroles mémorables ils ont répétées! La parodie a été longue et complète ; on s'est rassasié de Bonaparte comme on s'était rassasié de Robespierre! Que voulez-vous que devienne un grand homme chez un peuple qui en fait tout de suite après sa mort la pâture d'un mélodrame? Que peuvent espérer les artistes quand ils assistent aux succès de rapsodies comme celles où Bonaparte a été compromis? que peuvent penser de nous les étrangers quand ils songent qu'on a donné le rôle de Bonaparte à Mlle Déjazet? Certes, s'il s'agissait d'un autre homme, le silence des artistes serait peut-être excusable, mais ici il est incroyable; mais ici il s'agit d'une gloire

à part dans les gloires du monde; mais ici, si la poésie manque, elle est sans excuse; le héros est assez grand pour être au dessus même des parodies de théâtres; je ne puis pas donner une plus juste idée de sa grandeur.

Vous autres, Américains, vous comprenez Bonaparte mieux que nous. Vous en êtes plus éloignés. Les Arabes le comprennent encore mieux que vous, ses pas sont empreints sur la terre d'Égypte plus que les pas de Josué, qui fit reculer le soleil! Bonaparte au contraire l'a avancé! Je lisais l'autre jour dans un poète allemand, *Heine*, homme d'une passion germanique et d'un style tout français, l'histoire d'un voyageur qui m'a parue sublime, et que voici :

Ce voyageur s'en va dans le désert et tombe dans un camp d'Arabes, des Arabes accroupis, haletans sous le soleil, de vrais Arabes! Notre homme, qui ne sait s'il a affaire à des amis ou à des ennemis, s'avance les bras levés au ciel, et pour saluer dignement ces croyans en guenille, il s'écria : — Mahomet! Mahomet!

Grand et digne salut sans doute, et dont il n'y a pas de peuple qui ne dût être fier. — S'écriât-on Jésus-Christ en France! ou Luther en Allemagne, je trouve le salut de notre compatriote admirable de tout point.

Mais ce qui est bien plus admirable, c'est la réponse des Arabes, c'est le salut qu'ils ont rendu au Français!

Figurez-vous qu'à ce cri de Mahomet! les Arabes se sont dressés tout debout, et qu'ils ont levé leurs deux mains vers le ciel en criant : Bonaparte! Bonaparte!

Si vous m'aviez demandé toùt simplement : *Où est la poésie?* sans me dire *où est la poésie en France?* je vous aurais répondu : — La voici!

Mais laissons l'histoire et les anecdotes; revenons à mon conte, à mon roman des premières pages : je ne finis pas ma dissertation littéraire qui m'ennuie, j'aime mieux achever mon roman qui m'amuse. Nous avons laissé nos deux jeunes gens sur la grande route, cherchant la France. Arrivés à

une certaine auberge, ils s'arrêtent pour prendre quelque repos. L'auberge est pauvre, le pain est dur, il n'y a qu'une table dans la salle basse: ils se mettent à la même table et ils boivent du même vin. — Ils se regardent, ils se trouvent beaux, ils se parlent. Naturellement ils se vantent: ils sont si ignorans et si jeunes!

— Tel que vous me voyez, dit l'un, en redingote grise et en vieilles bottes, je suis Empereur des Français et roi d'Italie, par le sacre de mon père et le serment de mes sujets!

— Tel que vous me voyez, dit l'autre, en habit vert et en petit chapeau, je suis roi de France et de Navarre par le serment des sujets de

tre sans jalousie et sans fierté, bien que chacun d'eux eût le droit d'avoir un peu d'orgueil!

En même temps un autre prince passait sur la route; un beau jeune homme blond, bien fait et spirituel, joyeux compagnon quand il faut l'être, fait et né pour être au niveau de toutes les fortunes. On lui dit que, dans tel cabaret, un empereur des Français et un roi de France dînaient avec du fromage, du vin frelaté et du pain noir. Notre jeune homme fut curieux de voir dîner ensemble l'empereur des Français et le roi de France : il entra au cabaret.

— Sire, leur dit-il, saluant l'un et l'autre, sire, vous êtes empereur des Français, et vous, sire, roi de

France ; mon père est roi des Français : il réunit l'empereur et le roi. Voulez-vous me permettre de dîner avec vous ?

Il se mit à table. Tous trois furent joyeux, comme s'ils avaient su au juste ce que c'est qu'une couronne dans ce siècle. Chacun fut l'homme de son temps, l'un guerrier, l'autre croyant, le troisième flottant entre les deux principes et les trouvant fort séduisans tour à tour. Après le repas, chacun paya son écot : ils repartirent du côté de la France, l'un à pied, l'autre à pied, le troisième à cheval, comme un vrai fils de roi.

— Voulez-vous que je vous prête un cheval ? disait-il aux deux autres.

— Non pas, disaient les autres :

nous sommes trop pressés d'arriver.

A quoi le duc d'Orléans répondait en bon et joyeux camarade :

— Allume ton cigarre à mon cigarre, Reischtadt. — Il y a une Madone à saluer là-bas, Bordeaux! bon voyage, mes cousins, et bonne chance! Voyez-vous, à pied ou à cheval, celui de nous qui entrera le premier en France, c'est celui à qui la France dira le premier : *Entrez!*

Et ils se séparèrent, quand d'Orléans revint sur ses pas et leur dit gravement : — Toi, Napoléon, et toi, Henri, je vous pardonne. de n'être plus, toi, roi de France, et toi, empereur des Français....

Mais à quels rêves s'emporte mon

esprit! à quels accidens je m'arrête! Quelle histoire cela eût fait, si ces trois jeunes gens qui agitent le monde, représentans de trois idées, tous trois représentans jeunes, tout neufs, pleins de loyauté, étaient venus parmi nous, leurs contemporains et leurs égaux, pour discuter loyalement ces immenses questions de passé et d'avenir, également incomplètes et insolubles sous l'Empire, sous la Restauration et sous la révolution de Juillet!

Mais le destin n'a pas voulu que cette solution importante fût remise à des cœurs jeunes et neufs, il a brusquement enlevé de l'arène un des trois champions qui devaient entrer dans la lice : Napoléon II n'est plus!

Retirez-vous, jeunes gens, vous n'êtes plus dans la question ; et vous, peuples, jetez en l'air une médaille à l'effigie de César ou de Pompeé : pile ou face ? César ou Pompée! la république ou l'Empire? Le hasard en décidera.

Le Critique à la Campagne.

Mon critique n'est jamais sorti de Paris, où il exerce sa critique. Il n'a jamais vu d'autre forêt que la forêt de Montmorency, toute remplie de femmes en écharpes roses, galopant sur des ânes qui vont au pas. En fait de maisons de campagne, le critique ne

connaît que l'*auberge du Cheval Blanc* : l'enseigne en est peinte par Gérard, et le dîner est servi à la carte; deux excès de civilisation! Pauvre malheureux homme! il ne sait pas ce que c'est qu'une forêt pleine de gros arbres, une femme hâlée par le soleil, un château au milieu des blés jaunissans et des eaux qui circulent. Pauvre critique! Quand on lui parle de la campagne, il se figure toujours une maison de campagne à l'italienne, un jardin d'un demi-arpent, une forêt de quatre buissons, des paysans en culottes garnies de faveurs, et des paysannes d'opéra-comique qui viennent au devant de lui en chantant en chœur. Pauvre critique!

Un beau jour, l'Oisiveté, l'aima-

ble déesse, le prend et l'attache sur un cheval. Il dit adieu au vaudeville, à l'opéra, au mélodrame; il donne quelques jours de répit au monde dramatique, qui le lui rend bien; il se met la bride sur le col à lui-même, et en avant! Le voilà qui galoppe loin des drames nouveaux, loin des sonates du jours, loin des renommées de la veille, loin des modes de demain. Le voilà devenu un homme! En avant! Le ciel est beau, en avant! Il dépasse la barrière et les commis au niais sourire; il laisse à gauche et à droite les jolies maisons de campagne de quatre pieds, encaissées dans une mer de boue en hiver, dans un nuage de poussière en été; il voit flotter derrière lui les

écharpes fanées des bourgeoises ; il entend le dernier cri des petits enfans affamés. En avant ! Il jette un regard de pitié sur les arbres brûlés de la grande route, sur le gazon desséché des fossés, sur les bourgeois qui demandent l'ombre et le frais au grand chemin pelé. En avant ! Le critique redevient un homme comme tous les autres ; un homme à cheval, un homme au grand air, un homme qui se dilate le cœur, qui remplit son ame d'illusions, sa tête de rêveries, son poumon d'oxigène. Vive Dieu ! il fait bon marcher ainsi tout devant soi, sans avoir peur de se heurter le front contre la boutique d'un libraire ou contre la porte d'un théâtre ! En avant donc le joyeux criti-

que! laissez-lui, au pauvre diable, son moment de repos et d'admiration.

Oh! la vie littéraire! la vie littéraire! quelle fatigue! quelle perpétuelle contention d'esprit! quelle dépense inouie de sourires et de larmes, de colère et de pitié! quelle profusion d'ame, d'esprit, de cœur, d'indignation, de courage, de vertu, de science, de bonheur! quel abominable gaspillage des plus précieuses qualités de l'homme! La vie littéraire s'entoure de passions, de haines, de satires, de jalousies, de vanités, de bonheur de toutes sortes! Et dans la vie littéraire, tout là bas, — là bas, au dessous des poètes, — là bas, au dessous du drame, — là bas, au des-

sous de la comédie, — là bas, (horreur!) oui, là bas, au dessous du vaudeville, le critique!! le critique assis, ou plutôt huché sur le dernier échelon de l'échelle littéraire; le critique qui tend incessamment l'oreille, et l'ame, et l'esprit à tout ce qui se dit et se rêve, et s'invente, et se déclame au dessous de lui! Donc soyez propices à son repos d'un jour, campagnes, forêts, prairies, moissons, eaux jaillissantes, châteaux, verdure, fleurs des champs, et toi aussi, son bon cheval! C'est un critique que tu portes sur ton dos; c'est un critique que vous allez recevoir, vertes prairies, fraîches fontaines, ruisseaux, châteaux, vergers! C'est un critique qui vous tend les bras, c'est-à-dire, un

homme nouveau pour vous, un malheur qui vous est inconnu, une maladie que vous n'avez pas guérie encore ! Donc soyez-lui favorables et propices, un jour.

Aux autres hommes, au vulgaire, roi, magistrat, financier, la campagne n'est qu'une transition du travail au repos, du samedi au lundi, une journée ordinaire d'oisiveté, le prétexte d'un voyage, rien de plus. A sa maison de campagne, l'avocat est plein de sa cause, le juge prépare son arrêt, la coquette boit du lait pour rafraîchir son teint usé, l'huissier lui-même rêve protêt, assignation, saisie ! La campagne ne change rien à ces habitudes et à ces mœurs. La plaidoirie, le jugement,

le protêt, tout cela monte en croupe avec ces heureux du monde, et de la campagne qu'ils vont chercher, ils ne prennent que ce qu'ils veulent, un œuf frais, une rose, une promenade dans le bois, une partie de billard; tout ce qu'ils feront à la ville demain, ils le font ce jour-là à la campagne. Le critique seul, quand il va à la campagne, se dépouille tout entier de ses passions, de ses amours, de ses haines, de son importance de chaque jour. A la campagne, le critique change de peau; il était beaucoup la veille, il n'est plus rien le lendemain. A la campagne, l'avocat reste avocat, le juge est un juge, l'huissier lui-même est un huissier; hors de la ville le critique n'est plus rien, pas même un

critique; tout lui échappe loin de la ville : son sarcasme, son blâme, et jusqu'à sa louange, cette chose que les hommes acceptent aussi facilement que la fortune, sans demander d'où cela vient.

N'importe, le critique cette fois s'en va à la campagne; il change de peau volontiers; il laissera sa dépouille brillante sur le chemin; la prenne qui voudra. Voici ma peau et mon fouet de critique, qui en veut? Pour lui le voilà vagabond, évaporé, riant, rieur, bon homme. Quand il a bien marché, il s'arrête pour reposer son cheval.

Pendant qu'il fait réposer son cheval, il se repose lui-même. Il est assis à une grosse table, il mange avec du

fer, il goûte la poire et le fromage.— Oh! le bon fromage, madame! Quel est ce fromage? madame!

— C'est du fromage de Brie, monsieur!

Et voilà le critique qui laisse tomber son fromage. — Mais on mange du fromage de Brie à Paris, madame!

— Et ici vous êtes à Brie, monsieur, dit la femme qui regarde le critique d'un air étonné.

Et voilà le critique qui éclate de joie. Je suis en Brie, dans la patrie du fromage de Brie, en Brie, en pleine campagne! Sellez mon cheval, que je parte. Encore un morceau de fromage et un verre de vin, et voilà le critique à cheval, le voilà parti!

Pauvre homme! pauvre homme!

lui, à l'affût de tout ce qui est nouveau, de tout ce qui vient au monde, de tout ce qui se chante ou se dit, de tout ce qui se fait avec le marbre, avec la pierre, avec l'argent, avec l'or; de tout ce qui se fait par la voix, par les sons, par les couleurs; lui qui voit tout, mœurs, industrie, histoire, drame, passé, présent, avenir, il est sur la route, s'étonnant de tout ce qu'il voit, de tout ce qu'il entend ici et là bas, s'étonnant surtout d'admirer, et si heureux d'admirer! Mais aussi, comme il admire! quelles moissons! quelles plaines! quels troupeaux! Il s'étonne de ce qui est et de ce qui n'est pas, en même temps. Par exemple, arrivé au carrefour de la forêt, à l'endroit où quatre sentiers

se croisent amicalement, le petit chemin venant baiser sur la joue la grande route qui va grimpant la montagne d'un pas rapide, orgueilleuse et fière comme une jeune mariée que son mari a faite duchesse, à ce carrefour un berger est debout, appuyé sur son bâton, et qui regarde : double étonnement pour le critique. — Mais comment donc? ce berger est un grand gaillard de six pieds, robuste et fauve comme ses moutons! Ce berger n'a pas de houlette; puis les deux chiens du berger arrivent, la queue basse, le nez effilé, l'oreille au vent. Comment diable! mais vraiment il y a des chiens de bergers, de vrais chiens, hideux, hérissés, assidus! Les *Bucoliques* n'ont pas tout à fait

menti ! Le chien soutient le berger ; sans le chien, le berger ne serait pas du tout vrai, le berger pastoral, j'entends ; car le critique se souvient de son Virgile ; car la pastorale a commencé l'éducation du critique. Il a puisé ses premières leçons de goût dans les dix *Eglogues*. Enfant, il a marché à petits pas dans le sentier fleuri des *Bucoliques*. Quel beau chemin, mon ami, tu as pris là pour arriver aux tragédies de M. Guiraud, aux poèmes de M. Ancelot et aux vaudevilles de M. Brazier ! — Ce qui n'empêche pas qu'il y a des chiens de berger, se dit le critique en continuant son chemin.

Tout l'étonne. Le soleil qui poudroie l'étonne, lui qui ne se promène

guère que dans les allées arrosées du bois de Boulogne; la cloche de l'*Angelus* l'étonne, lui sceptique, qui ne croit pas, hélas! à l'*Angelus*; le paysan l'étonne, lui qui n'a vu que les paysans de Belleville. Tout l'étonne, les pommes du pommier, l'odeur de la ferme, la poule qui chante, la fumée qui s'en va, mince filet dans l'air bleu, les moindres effets de lumière, de bruit, de silence, de calme, d'oisiveté. Il s'arrête devant un bœuf, et il admire ce bœuf qui passe, lui qui n'a admiré ni Mlle Djeck l'éléphant, ni M. Mathevet l'Alcide. Il ferait le signe de la croix devant la charrue. Il prend une oie pour un cygne, une perdrix pour un faisan doré, lui qui distingue si bien Ta-

glioni de ses compagnes. Tout cela est si beau, si neuf, si nouveau, si naïf pour le critique qui sait tout! Pauvre savant critique!

O pauvre homme! Toute la nature lui a été gâtée dès le berceau: enfant, on lui a gâté les enfans au théâtre de M. Comte, où les enfans mettent du rouge et chantent faux; jeune homme, les faiseurs de vaudevilles lui ont gâté les grisettes et les petites filles artistes; plus tard le Gymnase lui a défiguré les grandes dames et les belles demoiselles à ne pas s'y reconnaître; puis, ce que le Gymnase, ce que le Vaudeville n'ont pas fait, l'Opéra l'a entrepris; l'Opéra a gâté toute la nature au critique, comme le Gymnase lui a faussé la société. L'Opéra a rem-

placé le printemps par des toiles peintes ; le chant des perroquets par le gosier de Mme Damoreau ; des cascades qui tombent, par une toile de gaze; les nuages par du carton ; le tonnerre de l'été par des feuilles de cuivre : l'Opéra a gâté la nature physique, comme le Vaudeville a gâté la nature morale. Or, si les autres hommes peuvent échapper parfois à ces deux horribles natures, le Vaudeville et l'Opéra, s'il en est qui vont voir l'Italie, Naples, Florence, le Vésuve, ou, à tout prendre, la Suisse, bien qu'elle soit encore tant soit peu Gymnase, ou tout au moins le Berry, la Normandie, quelque chose enfin qui ressemble à quelque chose, le critique ui seul, entre tous les hommes, est

attaché sans repos à ces deux horribles et fausses natures, la comédie et la toile peinte. Le dialogue et la chanson, c'est là son domaine; ce sont là ses prairies, c'est là son voyage en Italie, son Vésuve, sa province française : le critique est le spectateur éternel de ces toiles, le juge inamovible de ce dialogue; c'est lui qui leur donne à ces choses toute leur importance; sur lui repose toute cette chose qu'on appelle l'art; il est l'esclave de ce monde de châssis, de coulisses, d'orchestres, de comédiens et de souffleurs, il y est né, il y mourra. Car comment voulez-vous qu'il n'eût pas suivi une autre nature, s'il en eût connu une autre? Et à présent qu'il s'est fait habile connaisseur en na-

ture fausse, comment voulez-vous qu'il se trouve assez d'intelligence, d'ame, d'esprit et de cœur, pour se connaître en nature vraie? la nature vraie qui veut une intelligence vierge, une ame pure, un cœur naïf! Jean Jacques Rousseau, Châteaubriand, Lamartine! Adieu à la nature vraie! Laissez-nous la seule nature que nous comprenons et que nous jugeons, la nature de Montmorency ou de l'Opéra. Pauvre critique!

Cependant le critique, qui est en route, est arrivé dans une grande maison où il est attendu. Il entre dans cette maison par une vaste basse-cour pleine de fumier, de poules criardes, de chiens qui aboient;

dans le coin une mare remplie de canards ; la porte d'entrée est au milieu de la cour. — « Voilà, dit le critique, une maison des champs qui ne ressemble guère aux maisons de M. Ciceri.» Disant cela, le critique met le pied dans un trou d'eau bourbeuse : — « Jamais, dit-il se voyant si crotté, M. Allan n'entrerait sur son théâtre avec des bottes faites comme cela ! » Malgré ses bottes, le critique est bien reçu. Il se met à table, et il mange ; au lit, et il dort, et cela sans qu'on lui chante le plus petit couplet. Au milieu de son sommeil, il se surprend à chanter un air de *la Muette*. C'est bien.

Le lendemain, il se fait apporter sa valise. Il tire de cette valise un panta-

lon blanc, des bas de soie, un gilet de velours à fleurs, un habit vert, des gants jaune serin, une cravatte noire et une cravache. — Il se regarde dans la glace. — « Je voudrais bien que Mlle Léontine Fay me vît dans cet équipage-là ! » se dit-il.

Il descend, il croit descendre dans le salon, et trouver au salon Justine en bonnet rond, faisant de la dentelle ou parlant à Lafleur. Pas du tout : la femme de chambre de la maison se tient dans l'antichambre. Lafleur s'appelle Gabriel ou Jean. Ne retrouvant personne au salon, le critique entre dans le vestibule. Que trouve-t-il dans le vestibule ? Vous croyez qu'il va trouver ces messieurs en pantalons collans, en habits verts

ou noirs, et en gilets raccourcis? Pas du tout! ces messieurs sont en guêtres de peau, en gros souliers et en blouses. A l'aspect de notre critique en bas de soie, la troupe joyeuse éclate de rire : — Quelle mascarade est-ce là, mon cher? Puis on le prend par les épaules et on l'envoie se deshabiller et se remettre au lit. Quand il s'est déshabillé, au lieu de se mettre au lit il se met à la fenêtre pour voir les chasseurs partir.

Nos chasseurs s'en vont le fusil sur l'épaule, précédés d'une meute et de piqueurs. Un des piqueurs donne du cor, la fanfare retentit au loin.

Voilà pourtant, dit le critique, comment cela se passe dans le ballet de la *Tentation*. Voici les chevaux,

voici la meute, voici le cor! Disant cela, au milieu des chasseurs, les deux joues rebondies comme celles d'un chérubin, il reconnaît le joueur de cor qu'il a vu à l'Opéra, à cheval, en livrée d'or. De dépit il referme la fenêtre. — C'est une mystification de ces messieurs, dit-il, il n'y a plus ni cors, ni chasseurs, ni piqueurs qu'à l'Opéra.

Il sort. Il va se promener tout droit devant lui. Il admire la beauté et la vieillesse des arbres. Le soleil du matin pénètre à peine dans les dômes de verdure. Les sentiers se promènent en courant au pied de ces chênes séculaires; il entend des bruits de bêtes fauves près de lui.

— Un paysan lui raconte que deux

mille arpens de ce bois si vieux, si mousseux, si animé, si sombre, appartiennent au même maître. Je croyais, dit le critique au paysan, que tous les vieux chênes étaient abattus en France, et que la grande propriété n'existait plus! Le paysan lui rit au nez.

En rentrant au château, il voit deux choses qui l'étonnent beaucoup. Des pêcheurs ramènent dans leurs filets des carpes, des écrevisses, des brochets, toutes sortes de poissons. — Il est donc vrai qu'il y a du poisson dans les fossés? En même temps, les chasseurs rentrent chacun de son côté. On porte un cerf dix cors, qui est tombé en pleurant. — Il a encore l'œil humide. — Il est

donc vrai qu'il y a des cerfs dix cors, et qu'ils pleurent avant de mourir? — Notre critique tombait de son haut.

Pendant que les chasseurs rentrent lentement, le joyeux musicien sonne une fanfare sur son cor, une fanfare retentissante, qui commence en chantant, et dont les dernières notes sont pleines de mélancolie et de tristesse. Le critique écoute le musicien avec transport.

— Voilà, lui dit-il, comment il faut donner du cor! Voilà comment j'aime qu'on chante la fanfare. Vous n'avez pas donné comme cela à l'Opéra, monsieur?

Le musicien, qui n'était plus dans le domaine du critique, et qui s'en moquait comme il faisait du cerf étendu

là, eut cependant la politesse de lui répondre : Dites plutôt, monsieur, lui dit-il : — Voilà comme il faudrait une forêt à l'Opéra; voilà comme il faudrait des chasseurs ; voilà comme il lui faudrait un cerf mort, et des chiens altérés, et un écho qui ne dort jamais, et un critique qui écoute pour écouter et non pas pour juger, ajouta-t il en souriant. Puis il reprit son cor et il rentra au château en criant : — *Halali ! halali !*

Le critique rentra aussi, pensant en lui-même que son métier de critique lui gâtait beaucoup le son du cor. Les dames étaient déjà levées, elles étaient déjà au salon. Alors ses malheureuses habitudes du Gymnase revinrent au critique. En entrant au

salon, il regarda de tous ses yeux, et il ne reconnut plus le monde dont il était juge souverain. Ce n'était plus le même costume, ni le même langage, ni les mêmes travaux. Aucune de ces femmes ne portait les tabliers verts de Mlle Despréaux, tablier à corsage et garni de dents de loup; aucune n'avait de rubans roses dans les cheveux, comme Mlle Jenny Colon; aucune ne dessinait au crayon comme Mlle Léontine Fay. Vous auriez eu beau chercher dans l'appartement, vous n'y auriez trouvé ni une guitare, ni une harpe, ni aucun des instrumens bâtards de comédie, instrumens qui n'en sont pas, à l'usage des gens qui ne savent pas la musique. Toutes ces femmes, jeunes ou sur le

retour, étaient hâlées par le grand air; elles travaillaient à l'aiguille tout simplement, parlant de choses et d'autres, celles-ci à leurs maris, celles-là à leurs frères, toutes à leurs amis qui arrivaient là sans façon. Le critique eut beau chercher, il ne trouva pas un petit cousin parmi ces messieurs, pas un prétendant, pas un tuteur surtout, pas un oncle célibataire, rien de la comédie de M. Scribe! Quand la cloche sonna, on se leva pour aller déjeuner; et pendant le déjeuner on ne parla ni de laitage, ni de beurre, ni de poulet, ni de choses champêtres, ni de rien de ce dont on parle dans *Malvina*, *la Fille à marier*, *le Plus beau Jour de la vie*, *Chabert*, *Madame Gibou*

et Madame Pochet, ni comme parle M. Scribe, ni comme parle M. Mélesville, ni comme parle M. Bouilly, ni comme parle M. Ancelot, ni surtout comme parle M. Bonjour : le critique était émerveillé !

Comme on jouait la comédie bourgeoise, il fut curieux de voir un théâtre bourgeois pour compléter sa collection. Il se fit inviter à deux lieues de là. Il marchait lentement, on l'avertit que s'il marchait de ce pas-là il courait risque de ne plus trouver de place. Et en effet quand il arriva le théâtre était plein. Avant que la pièce fût commencée, on écoutait déjà : la toile se leva enfin. Les acteurs étaient jeunes et spirituels, les actrices étaient jeunes, fraîches et jolies : tout ce mon-

de-là joua sans prétention, avec aisance, avec gaîté, avec esprit; tout ce mon de-là fut charmant. Le parterre applaudit de bon cœur, et notre critique ne savait que penser du plaisir qu'il avait trouvé à ce théâtre. Ne voyez-vous pas, mon ami, que vous êtes venu là en bon homme, comme il faut venir toutes les fois qu'on veut avoir un peu d'illusions? — Quel dommage que je n'aie pas le droit d'être toujours un bon homme, pensait le critique! Il aurait pu ajouter aussi : — Quel dommage que la comédie soit toujours jouée par des gens du métier!

Pendant quinze jours il alla ainsi de surprise en surprise; pendant quinze jours il fit d'immenses découvertes dans la vérité vraie; il eut des intuitions

inouies, des révélations soudaines. Il comprit en quinze jours, mieux qu'il n'avait fait par les dix mille trois cents vaudevilles ou comédies qu'il avait vus dans sa vie, ce que c'est en effet que la société et la nature, et l'illusion dramatique; il comprit que le théâtre, en faisant la société telle qu'il l'avait faite, l'avait outrageusement calomniée; que la société n'était point cette chose fardée, niaise, fausse et prétentieuse qu'on voit sur les théâtres; que les petites filles ne se servaient pas de ce jargon sentimental et lourd; que les femmes mariées ne gardaient pas en réserve ces passions coupables et bizarres; que les hommes n'étaient pas les parvenus ridicules ou les héros boursoufflés qu'il avait vus toute sa

vie dans les théâtres ; que la société avait beaucoup plus d'aménité, de grace, de liant, de souplesse, de désintéressement, de sentimens honnêtes et de loyauté que ne le disaient M. Scribe et ses collaborateurs ; il comprit tout cela d'un coup d'œil, et en outre qu'on avait défiguré les valets en les faisant si fidèles, si pleins de zèle et de dévouement ; qu'on avait défiguré les soubrettes en leur donnant l'élégance, les manières, la tournure et le langage de leurs maîtresses ; qu'on avait gâté tout ce qu'on avait pu gâter dans ce monde, et qu'on avait menti à propos de tout ce monde ; qu'on avait menti en faisant venir le notaire à la fin de la pièce au lieu d'aller chez le notaire, comme cela se fait toujours ;

qu'on avait menti en faisant trouver des dots de cinq cent mille francs et plus au premier venu qui en avait besoin; qu'on avait menti en jetant à tort et à travers du drame tant de duels, tant d'enlèvemens, tant d'adultères, tant de pertes au jeu; qu'on avait menti partout et toujours, et à propos de tout; surtout il trouva qu'on avait menti étrangement à propos du vieux militaire sans reproche et sans peur, en bonnet de police et en jambe de bois, ami et conseiller du maître, dévoué à la maison, qui n'a aucun service particulier, mais qui est propre à tout. Notre critique eut beau chercher à quatre lieues à la ronde, il ne trouva pas un seul vieux militaire de ce calibre-là.

Quant à la nature physique, il découvrit que les auteurs et les décorateurs de son temps avaient aussi fort menti sur la nature que sur la société. Quand il arriva à ce vieux manoir où il était invité par un élégant ménage parisien, il s'attendait à voir, comme au Gymnase et à Montmorency, une jolie maison à l'italienne avec galerie et pavillon; il trouva un vieux monastère en briques rouges et en pierres de taille, un vaste champ de blé noir au lieu du jardin anglais; la rivière obligée de M. Bayard était remplacée par une mare poissonneuse; le tambourin de M. Sewrin avait cédé la place au cornet à bouquin; enfin il lui fut aussi difficile de trouver un banc peint en vert ou une grille peinte

en vert, qu'il lui avait été difficile le matin de rencontrer un tablier vert. Il en était tout bouleversé.

Si bien que cette partie de campagne, entreprise uniquement pour son plaisir, tourna au profit de son art. Si bien qu'il revint du vieux château à ses théâtres, plus rempli que jamais d'une indicible horreur pour le refrain du couplet, pour la lueur du quinquet, pour le fard des comédiennes; si bien que cette guerre acharnée qu'il avait faite au théâtre en général et en particulier à M. Scribe, et dont il était en lui-même assez content, lui paraissait à présent molle et inerte; si bien qu'il pleura de rage d'avoir été si long-temps la dupe de ces amours et de ces mariages de comédie,

de cet esprit de comédie, de ce monde de comédie, de ces costumes de comédie. Pauvre homme! il était allé à la campagne pour trouver quelque repos, il y refit sa poétique. Or, je ne sais pas si vous le savez, mais apprenez-le si vous ne le savez pas: une poétique, par le temps qui court, est encore plus difficile à faire qu'une constitution.

Quand il fut de retour à la ville, bien malgré lui, son premier soin fut d'aller aux théâtres et chez les libraires, et de demander à voir et à lire les nouveautés des quinze derniers jours. A quoi on lui répondit que les nouveautés étaient mortes en naissant, comme leurs sœurs: ce qui ne l'affligea pas beaucoup, attendu que de cette façon

il était dispensé de les lire et de les voir.

Puis, quand ses amis lui demandaient ce qu'il avait vu dans son voyage, il leur répondait en poussant un profond soupir : O mes amis! j'ai vu dans mes voyages ce que vous n'avez jamais vu sur vos théâtres, un village où il y avait du fumier, des fermes pleines de moissons, des moissonneurs qui sentent l'ail, des jeunes premières de vingt ans, des jeunes premiers qui avaient toutes leurs dents et tous leurs cheveux; une conversation sans couplet, et un cor de l'Opéra qui jouait à faire aboyer les chiens de plaisir.

Puis, quand on l'interrogeait encore et qu'il était en petit comité, il

ajoutait une histoire qui l'avait frappé beaucoup:

— J'ai ouvert un nid de frelons, au pied d'un arbre, dans lequel nid j'ai trouvé des rayons de cire et du miel qu'une abeille eût enviés.

Puis il reprit son collier de misère, et trois mois après il eut tout à fait oublié son village, ses moissonneurs, ses jeunes premiers et ses jeunes premières, et ses frelons aussi habiles que des abeilles, grace au Gymnase, au Vaudeville, aux Variétés, à l'Opéra et aux littérateurs d'hier et d'aujourd'hui.

L'Ombre de La Harpe

AU COLLÉGE DE FRANCE.

« Oh oh ! s'écria M. de La Harpe un instant ressuscité, je serais fort aise de savoir comment on fait aujourd'hui un cours de littérature et d'éloquence : je me souviens que, de mon temps, c'était pardieu la chose la plus facile du monde ; mais, comme tout a

dû se perfectionner depuis, m'est avis que je ne ferais pas mal d'aller voir comment tout se passe là-haut chez les ignorans mortels. »

Ainsi dit, ainsi fait. La Harpe prit son manteau et couvrit sa tête pointue d'une espèce de chapeau moitié bonnet rouge, moitié corne de jésuite, comme on aurait dû en faire aujourd'hui pour tant de têtes bien pensantes; puis, s'acheminant par les ténèbres bien connues de la rue Saint-Jacques, il se trouva en présence du collége de France, ni plus ni moins; un lieu triste, malsain, obscur, marécageux. « Voilà bien, dit La Harpe, comme était jadis le collége d'Harcourt, et il me semble reconnaître la chaire du révérend père

Péteau et les bancs de ses disciples ; seulement il me semble que le père Péteau s'est diablement multiplié depuis mes leçons du Lycée, après la révolution. »

Et à propos du père Péteau, il faut dire que La Harpe le retrouva partout au collége de France. Le père Péteau était dans la chaire d'éloquence latine, où, avec une voix aigre, un accent aigu, un sourire douteux, une modestie très controversible et un auditoire très facile à compter, le bonhomme expliquait les *Annales* de Tacite. « Diable, dit La Harpe, voici un homme qui sait du latin, et il fera, je l'espère, une aussi bonne traduction que ma traduction des *Douze Césars*. Mais il faut dire,

ajouta le rhéteur, que c'est déjà une excellente traduction que celle de Tacite par d'Ablencour, le censeur royal, autant qu'il peut m'en souvenir. »

Cela dit, La Harpe voulut entrer au cours d'éloquence française. Il avait à peine descendu les deux marches du cours de latin et monté une marche du cours de français, quand le bonhomme se sentit saisi d'un immense bâillement qui pensa décrocher sa mâchoire. « Oh oh! dit La Harpe, d'où vient ce bâillement, comme j'en ai tant entendu au troisième acte de *Warwick*? Ce bâillement appartient-il au latin d'où je sors, ou au français que je vais chercher? » Et l'illustre professeur resta cinq minutes

à la même place, voulant s'expliquer la cause d'un effet si inattendu.

En entrant au cours de français, notre académicien retrouva encore le père Péteau, mais un père Péteau purifié, modifié, arrondi, enorgueilli, décoré; un père Péteau comme il n'y en avait pas de son temps; un homme qui avait commerce en pleine chaire avec tous les Aramintes du quartier; un véritable savant, qui, le matin, recevait les actrices du Théâtre-Français, qui jugeait à midi les pièces du Théâtre-Français, qui allait le soir voir jouer la comédie au Théâtre-Français, et qui, en faveur du Théâtre-Français, tombait à bras raccourci, deux fois par semaine, sur Shakspeare, Schiller, Goëthe, et tant de

beaux génies étrangers dont le père Péteau ne voulait pas absolument entendre parler. On avait beau dire au père Péteau : « Mais, mon père, lisez-les; lisez Shakspeare! lisez seulement *Otello* et *le Songe d'une nuit d'été.* » Il répondait en véritable père Péteau, et avec une voix de polichinelle enrhumé : « Mes censeurs, j'ai lu le *Traité du Sublime* de Longin, et *l'Art poétique* de Boileau, et les préfaces de mon savant confrère Raoul-Rochette, et je ne sors pas de là. A mon âge on n'aime pas à lire du nouveau; on aime surtout à se faire lire et écouter : lisez-moi donc, ou tout au moins écoutez-moi; je ne sors pas de là, c'est pour votre bien. » Alors le bon savant reprenait son Horace : du commence-

ment à la fin de son cours, c'était absolument la tête de mulet et la queue de poisson; il n'y manquait que le beau corps de femme dont parle *Quintus Horatius Flaccus, de Arte poetica.*

Mais, au milieu de sa harangue, le père Péteau était interrompu par quelques bons jeunes gens pleins de verve et d'énergie, qui lui criaient : « Père Péteau, vous êtes le génie en personne, vous êtes un autre Dacier ou un second Raoul; mais pourtant faites-nous un peu de place, mon père : restez dans votre couvent littéraire; nous irons vous voir de temps à autres, comme on va voir le cabinet des médailles. Nous avons mille projets littéraires, qui réussiraient peut-être si vous nous permettiez à la fin de vivre

à notre tour, et qui ne vous feraient aucun tort; car, tout ce qu'ils avaient de vie, vos livres l'ont vécu, et au-de là. »

A quoi le père répondait : « Vous êtes des insolens et des enfans ; vous n'avez pas d'habits, et vous voulez parler à un homme qui a trois uniformes complets à son service. Tenez-vous donc pour assurés que je ne quitterai la place que lorsque la providence le voudra. Je suis délégué par une société littéraire pour veiller aux bonnes doctrines, et je les surveillerai malgré vous, malgré elles-mêmes, malgré tout le monde. Vous verrez, vous verrez, jeunes gens, que les savans littérateurs de Trévoux ne sont pas morts. D'ailleurs, ajoutait le bon père en se radoucissant, quand même je ne se-

rais plus là pour vous tenir en lisière, n'auriez-vous pas encore mon confrère Renouard, un ancien perpétuel qui ne veut pas absolument que vous lui gâtiez ses sujets de tragédie? Prenez donc patience, ô mes enfans! et en attendant, venez à mes leçons, que je ferai aussi amusantes que possible. »

A ce discours, La Harpe ne se contint plus : « O vénérable père Péteau! s'écria-t-il, que je te reconnais là! Quel superbe entêtement! que tu me parais grand homme! Oui, mon maître, défends les saines doctrines contre ces jacobins littéraires, contre ces philosophes en bonnets rouges! Oui, protége toujours Longin, Despréaux, tous les vénérables contemporains

dont tu nous parles et que je suis honteux de ne pas connaître!» Et, là dessus, La Harpe se prit à pleurer d'attendrissement, auxquels pleurs l'admiration fit bientôt place quand il entendit le père Péteau discourir sur un quatrain et rester une demi-heure sur un hémistiche. « Voilà comment je faisais mon cours autrofois! » s'écriait le traducteur de *Philoctète*.

Dans l'entr'acte, plusieurs libraires de la rue Saint-Jacques vinrent offrir au célèbre auditeur plusieurs cours de littérature, qui tous roulaient sur l'ode, la comédie, la tragédie, et autre menu frétin, séparant toutes les diverses émotions de l'ame par chapitres, renfermant l'intérêt dramatique à peu près comme Eole renfermait les

vents de l'Adriatique dans autant d'outres différentes. La Harpe fut émerveillé de ces ingénieux traités, qu'il trouva seulement trop courts de moitié. Il s'extasia devant le cours de M. Lemercier; il fit un signe de croix devant celui de l'abbé Batteux; les six volumes de Geoffroy lui firent pousser un soupir de componction, il eut frisson de plaisir en lisant le premier volume de M. Auger, et il envoya souscrire au Féletz complet. Quant à Dussaulx, La Harpe en déchira une vingtaine de pages, et pour cause; mais arrivé au cours de Chénier, il entra en fureur à l'aspect de ce modeste et charmant volume, comme si on lui eût rappelé le jour glorieux où il chantait son beau dithyrambe sur

l'autel de Mlle Arnould. « Pourtant, s'écria La Harpe, je vois avec plaisir que la littérature critique n'est pas morte tout entière. — Morte! lui répondit-on de toutes parts; elle n'a jamais été plus vivante! Lisez, par exemple, nos dissertations critiques, morales, politiques, philosophiques et littéraires; allez voir dans nos colléges ce qui s'y passe; allez dans nos Académies et dans nos Athénées, à la Sorbonne et dans nos comités de lecture; allez partout où vous voudrez, maître, et vous verrez partout votre cours de littérature commenté, augmenté, annoté: c'est toujours vous, toujours votre esprit, toujours votre style déclamatoire, toujours vos auditeurs, bouche béante, et assis sur

leurs bancs comme autant de points d'admiration stupide. Aussi, depuis vous, nous sommes restés stationnaires, Dieu merci! et excepté quelques téméraires qui ont osé marcher en avant, vous trouverez à la même place l'Académie, la poésie descriptive, le drame pleureur et le Théâtre-Français! »

Vous pouvez juger si La Harpe fut content! Malheureusement l'heure fatale le rappelait dans le séjour des ombres, et il sortit du collége de France, non sans avoir jeté un dernier coup d'œil sur une classe plus sombre que les autres, où il découvrit encore une nouvelle forme du père Péteau qui expliquait *Thucydide* aux murailles. « Au revoir, père Péteau!

s'écria La Harpe; il me semble que vous venez de dire une bêtise, si j'ai bien entendu; mais allez toujours, et faites comme moi : pendant vingt-cinq ans j'ai parlé de grec, j'ai traduit du grec sans savoir un mot de grec. »

FIN DU DEUXIÈME VOLUME.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

L'Antiquaire.	Pag.	1
Traité des Petits Bonheurs.		53
Voltaire et madame de Pompadour.		65
La Mort du duc de Reischtadt.		87
Le Critique à la Campagne.		175
L'Ombre de La Harpe.		213

FIN DE LA TABLE DU DEUXIÈME VOLUME.

Imprimerie de A. Pinard,
Quai Voltaire, 15.

563418